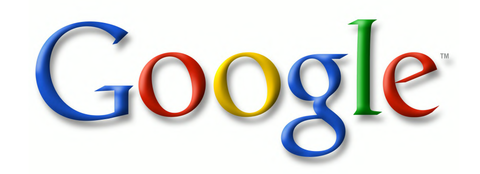


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAI
SUR L'HISTOIRE
ANCIENNE ET MODERNE
DE LA NOUVELLE RUSSIE.

TOME II.

Digitized by Google

DK
41
.C34
1827
v.2

Digitized by Google

GL
UID 83-B10548-1
1904

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE

DE LA NOUVELLE RUSSIE.

CHAPITRE XIV.

Règne de Dewlet-Ghéraï II. Continuation de l'histoire des Kozaks, leurs rapports avec celles de Russie et de Suède. Kaplan monte sur le trône de Crimée, et en descend.

(*An* 1704.) Sélim termina sa carrière illustre en pardonnant à son fils Dewlet; mais l'ordre de l'empereur Achmet III donna la couronne à Gazi.

Charles XII, roi de Suède, abusant de la bravoure de ses sujets, vint détrôner Auguste, roi de Pologne, et placer sur ce trône Stanislas Lesczinski. La Pologne était alors dans un tel état de crise, qu'elle aurait pu devenir la proie de Charles et du czar Pierre; mais ces deux rivaux étaient bien loin de s'entendre. Auguste n'avait que le czar pour ressource, et Charles, trop occupé de sa haine

ROBH Books 7-31-83 26.10

Digitized by Google

contre le roi de Pologne, regardait avec une espèce d'indifférence les progrès que Pierre faisait.

Mazeppa passa l'année dans son camp, et exerça les Kozaks entre les rivières de Lubai et de Pripez.

(*An* 1705.) Il est des circonstances où une nation opprimée abandonne involontairement son suffrage. Ce fut ainsi qu'on couronna Stanislas. Il est dans le malheur des actes qui décèlent l'impuissance d'un prince détrôné, et qui, bien loin d'être les conservateurs d'un pouvoir perdu, provoquent le ridicule, ou tout au moins le font dépendre des événemens. C'est ainsi que le roi Auguste institua l'ordre de l'Aigle blanc, qui, très-respectable sans doute, serait néanmoins ignoré de nos jours, si Charles XII n'eût pas conduit ses braves Suédois jusqu'à Pultawa.

(*An* 1706.) Les Kozaks levèrent leur camp; le combat de Lochviza entre eux et les Suédois, laissa tout l'avantage aux derniers.

Gazi-Ghéraï, le plus beau prince de son temps, avait hérité et des principes de son père et de son insouciance pour le trône. La sublime Porte le consulta sur le parti à prendre dans une guerre où la Pologne pouvait être envahie si la Russie et la Suède venaient à s'accorder; et où la Crimée n'offrait aucune résistance, si les armes victorieuses des Russes repoussaient leurs ennemis.

Le khan conseilla de prévenir le czar et de l'attaquer. Achmet aurait goûté cet avis, mais il déplut

Digitized by Google

au grand-visir, et Gazi fut déposé. Comme le remarque l'archevêque de Mohilew : « Ces princes » étaient préparés à ne plus mettre d'importance à » une couronne qu'il fallait céder ou reprendre au » gré d'une cour versatile dans ses volontés. »

Gazi quitta sans regret les marques de sa dignité, et fut mourir de la peste dans un palais de Genghis-Khan.

Pour la seconde fois, Dewlet prend les rênes du gouvernement; on le consulte à son tour, et son avis se trouvant le même, on le dépose aussi.

Le grand visir Aly conduisait Achmet sans ménagement, et l'empereur turc se livrait à son visir sans réflexion. C'est ce qui est arrivé et ce qui arrivera à tous ceux qui ne savent pas régner.

Quelques vaisseaux furent dévorés par les flammes dans l'arsenal de Constantinople, malgré les soins que le capitan-pacha prit pour arrêter l'incendie. Ce capitan déplaisait à Aly; il lui fit perdre sa place, puis on l'étrangla. Le formidable Aly choisit Kaplan-Ghéraï pour khan de Crimée. Celui-ci prévint les conseils qu'on lui demanderait sans doute, et se hâta de prier Aly de lui donner des règles de conduite.

(*An* 1707.) Le czar Pierre, accompagné de Mazeppa, fonda la forteresse d'Azow. Rien n'a mieux prouvé combien un grand homme peut faire beaucoup avec de petits moyens, que la conduite de Charles XII. Ne craignons pas de le dire,

Digitized by Google

presque toute l'Europe partageait les inquiétudes que son génie, son courage et ses succès faisaient naître. Un prince que la terreur de son nom précédait, qui ne marchait qu'à côté de la victoire, et ne s'arrêtait que pour dicter des lois; un prince aussi redoutable, qui appréhendait le moment de n'avoir plus d'ennemis à combattre, n'était ni rassurant pour ses voisins, ni indifférent aux plus éloignés. Aussi l'empereur Joseph était habituellement de son avis; la Saxe tremblait à sa voix; les Russes avaient éprouvé sa valeur et ses talens militaires; les Danois souscrivaient aux conditions qu'il avait dictées; les Polonais recevaient malgré eux un souverain qu'il avait nommé; que lui restait-il à faire pour sa gloire? On peut dire maintenant qu'il lui convenait de retourner dans ses états, d'y réparer ses pertes en hommes et en argent, d'y rendre ses peuples heureux, et d'y jouir en paix de l'admiration de l'Europe. C'est ce qu'un prince moins ardent eût fait peut-être; mais ce prince-là en serait-il venu à ce point de fortune qui exige une âme aussi vigoureuse? Charles XII s'est peint lui-même, après son triomphe au passage de la Dwina; à la vue des Saxons, il disait: « Trois officiers ont passé la rivière avant moi. »

Si Charles était ennemi du repos, Pierre, son rival, partageait son activité et la répandait plus utilement sur beaucoup plus d'objets: tout à la fois, on le voit aux travaux de Voronèje, de Kiow, de

Digitized by Google

Pétersbourg et de Cronstadt. S'il pose un instant son épée pour signer l'ordre qu'il a donné de joindre la mer Baltique à la Caspienne, il reprend aussitôt ce glaive redoutable, et se montre subitement à Vibourg, Dorpat, Narva, Grodno et Smolensk, où est sa principale armée, fait des règlemens utiles et apaise la révolte d'Astrakan.

(*An* 1708.) La politique du czar mérite autant d'éloges que son activité lui valut de succès : il retira ses troupes dans l'intérieur, voulut voir venir Charles, dont l'armée déjà épuisée diminuait tous les jours, et par la difficulté de se procurer des vivres, et par les inquiétudes continuelles que lui occasionnaient les Kozaks.

Charles, en se mettant en campagne contre la Russie, la Pologne et la Saxe, prévit ce qu'il avait à craindre de ces Zaporogues qui, battus un jour, reparaissaient le lendemain sur les derrières du vainqueur, et le harcelaient de nouveau. Aussi ne négligea-t-il rien pour profiter des avances que l'hetman Mazeppa lui fit. Le moment est venu de faire connaître cet homme, qui, dans un âge avancé, perdit, par une trahison, la gloire de vingt-cinq ans de succès, l'estime publique, l'amitié d'un grand souverain dont il avait reçu des biens considérables et des décorations distinguées.

Né dans la Petite Russie, Mazeppa sut, dans sa jeunesse, tirer parti d'une figure distinguée, et gagner les bonnes grâces du beau sexe : s'il fut

Digitized by Google

heureux, il ne sut pas se taire. Page du roi de Pologne, il fit la conquête d'une dame attachée à la reine. Son intrigue pouvait rester cachée; l'amour-propre et l'imprudence qui en est la suite, la divulguèrent : il se repentit bientôt d'avoir trop parlé, et, comme il existait dans ces temps là un reste de respect pour les mœurs, il fut obligé de fuir et de se retirer parmi les Kozaks. Intelligent et brave, il fit son chemin et se distingua. Samoïlovitch le choisit pour son aide-de-camp : cette place supposait alors des connaissances en art militaire et en politique. Souvent l'aide-de-camp ouvrait des avis que le prince ou le général ne dédaignaient pas; d'où l'on peut conclure que l'aide-de-camp était plutôt un officier formé qu'un apprenti dans le métier des armes. En 1687, Mazeppa fut nommé hetman, et devint la terreur et le fléau de ses ennemis.

Paley, plus connu sous le nom de Siméon, réunissait à un cœur excellent une valeur à toute épreuve. Préférant la gloire des belles actions aux titres qui en sont la récompense, il se contentait de commander un corps de Kozaks volontaires, et de mériter tous les jours la reconnaissance de la Russie et de la Pologne. Un homme de ce caractère ignore ce que c'est que l'intrigue : Paley déclamait contre ceux qui flattaient les princes; il s'en fit des ennemis. Ils l'accusèrent de ne songer qu'aux intérêts du czar, et parvinrent à le faire renfermer.

Digitized by Google

Paley s'évade, rejoint les Kozaks, bat les Turcs, continue à mépriser les intrigans et les envieux, excite les regrets des Polonais, qui l'attirent de nouveau et le comblent de biens. Ce Kozak, destiné à donner des leçons dans tous les genres, prouva aux seigneurs polonais qu'il était possible de rendre les paysans heureux. Il se fit adorer de ses vassaux qu'il traita comme des hommes doivent l'être.

Cependant la confiance et l'estime des Zaporogues pour Paley le rendaient à leurs yeux l'égal de l'hetman. Il n'avait accepté aucun titre; mais ses conseils éclairés étaient l'âme de leur conduite. « Les Polonais en prirent encore de l'ombrage, et » firent marcher contre lui Rustich, régimentaire de » la couronne. Paley, ne voulant pas aller en per- » sonne combattre les Polonais, dépêcha Samuel; » les armées se rencontrèrent près de Berdiczof, » les Kozaks taillèrent en pièces tout ce qui s'op- » posa à eux. »

Ayant assemblé ses colonels, Paley, de leur consentement, passa de l'autre côté du Dniéper, vint joindre les Kozaks de la Petite Russie, et se mit sous les ordres de Mazeppa. Cette démarche rendit l'hetman plus injuste et plus soupçonneux; Paley, dont la modestie et le désintéressement faisaient honte à la morgue et à l'ambition de Mazeppa, devint l'objet de sa haine; sans motif, il l'exila en Sibérie.

Sur ces entrefaites, on assiégeait Azow; Mazeppa

Digitized by Google

y fit des merveilles. Pierre abandonna toute sa confiance à celui qui, cassé par l'âge et couvert de lauriers, semblait n'avoir vieilli que pour ajouter aux preuves multiplées de sa fidélité : un extérieur souffrant, mais plein de bonté; un air de bonhomie, un calme toujours égal, cachaient aux yeux les plus exercés l'âme d'un rebelle que l'ambition dévorait.

On a vu récemment un général fameux, adoré de ses soldats, dont il partageait les dangers, rempli d'honneur, marcher à la victoire par une tactique à lui; on l'a vu jouer la singularité, sans autre motif que celui de se particulariser, et de cacher des desseins, des projets toujours loyaux. Mazeppa, au contraire, loin d'être singulier, n'était qu'hypocrite; il jouait sans cesse le malade à l'agonie, feignait de ne pouvoir marcher, entourait son lit de médecins, leur parlait d'une voix expirante... Quelle méfiance pouvait-il inspirer? toute l'ambition de cet hetman semblait devoir se borner à se porter mieux; et c'était néanmoins dans cet état apparent de souffrance qu'il visait au souverain pouvoir; il conseillait au czar de détruire les Zaporogues, et instruisait ceux-ci des projets du prince.

Ces menées, quelque secrètes qu'elles fussent, n'échappèrent pas à la pénétration de tous. Deux serviteurs fidèles, et les plus marquans parmi les chefs des Zaporogues, Iskra et Kotchoubey, se rendirent auprès du czar, et l'instruisirent de la tra-

Digitized by Google

hison de Mazeppa. Pierre, surpris, parut indigné d'une accusation aussi grave que peu vraisemblable. Sans réflexion, et suivant l'impulsion d'un premier mouvement, toujours répréhensible dans un souverain, il livra ces braves gens à l'hetman, et lui adressa des lettres pleines de regrets sur l'injustice de ces officiers. Tant de confiance ne suffisait-elle pas pour désarmer Mazeppa? L'hypocrisie ignore la grandeur d'âme; le traître fit trancher la tête aux deux seigneurs, victimes de leur fidélité. (1)

Charles XII crut devoir profiter de la défection de Mazeppa. Rien ne hâta le soulèvement des Kozaks comme le nouvel impôt, commun à toute la Russie, et par conséquent exigé en Ukraine. Les priviléges des Kozaks, confirmés par Alexis, les dispensaient de toutes contributions; ils commencèrent par des murmures, et Mazeppa acheva de les révolter.

(*An* 1708.) Ce fut alors qu'éclatèrent les intelligences entre le roi de Suède et l'hetman. Charles entra en Ukraine, les Kozaks quittèrent ouvertement le parti du czar, et Mazeppa, levant le masque, cessa de paraître infirme.

(*An* 1709.) Une des causes des malheurs qui suivirent Charles XII, fut le peu d'attention qu'il donna à un avis de Mazeppa : il conseillait au mo-

(1) Il est des historiens qui ont écrit que Kotchoubey fut assommé avec un marteau pointu.

Digitized by Google

narque de marcher sur Batourin, où étaient les magasins de l'armée pour toute la campagne. Le roi perdit un temps précieux à s'emparer des petites villes, que la prise de Batourin lui aurait livrées sans coup férir. Le prince Menczikof sentit cette faute, en profita, et se rendit à Batourin à grandes journées. La place fut fortifiée, les vivres coupés à l'ennemi, et Charles se trouva sans ressources dans une saison ordinairement très-dure, et qui, cette année, affligea le midi de l'Europe.

Inquiet, craignant de perdre les fruits de sa trahison, Mazeppa proposa le siége de Pultawa : le conseil de Charles rejeta unanimement cet avis ; mais il plut au monarque, et l'on se prépara à le commencer.

Tandis qu'on manquait les grandes occasions dans l'armée de Suède, Kaplan reçut la réponse attendue plus de deux ans : la Porte lui envoya des instructions, en le louant beaucoup de sa prudence ; le grand-seigneur disait, « qu'il était de son » intérêt d'arrêter la Russie dans sa marche gigan- » tesque (1) ; que si le czar avait le dessous, il lui » serait aisé de reprendre Azow ; qu'une levée de » bouclier serait impolitique avant de savoir en

---

(1) Ce n'était pas alors que la marche du czar était gigantesque, puisqu'il se repliait pour attirer le roi de Suède dans des déserts. C'est après la journée de Pultawa que cette marche pouvait être nommée ainsi.

Digitized by Google

» faveur de qui le sort des armes tournerait ; que
» le roi de Suède n'était point à craindre pour lui,
» à cause de l'éloignement des deux états, tandis
» que le voisinage du czar occasionnerait des in-
» quiétudes perpétuelles. »

Il fallait cependant se déterminer à un parti : celui de la neutralité était le plus prudent sans doute ; mais il est bien difficile d'être strictement neutre, sans que l'astuce se glisse sous l'apparence de la neutralité ; aussi favorisa-t-on secrètement Charles, et on nuisit à Pierre plus secrètement encore.

Les instructions de Kaplan portaient d'entretenir des intelligences avec Mazeppa ; de lui faire passer des secours en chevaux, armes et munitions ; de lui rendre d'anciens Kozaks qu'on avait retenus prisonniers dans le centre de la Crimée ; d'expédier des émissaires déguisés pour révolter la portion des Zaporogues qui était restée fidèle au czar, de les exciter à la révolte, en les assurant que la Crimée les assisterait, et que la Porte ferait une diversion en Pologne, pour prendre en queue les armées de Pierre.

Kaplan devait en même temps aider Charles de tout ce qui était en son pouvoir, et entretenir avec lui des relations intimes ; il devait le déterminer à continuer la guerre avec châleur, et l'assurer d'une retraite dans ses états, quand ses troupes, harrassées, auraient besoin de repos ; de plus, le

Digitized by Google

khan de Crimée devait promettre l'assistance de toutes les forces ottomanes.... pour la campagne prochaine. « Il est impossible, lui mandait Kaplan, qu'Achmet agisse dans ce moment; il n'est » occupé qu'à étouffer des conspirations, à punir » des traîtres, et une partie de ses soldats ne sert » qu'à contenir l'autre. » On voit que la politique turque commençait à se débrouiller.

Le prince de Menczikof, maître de Batourin, y exerça des cruautés inouïes; mais il fit un acte de justice en réhabilitant la mémoire de Kotchoubey et d'Iskra, auxquels on fit une pompe funèbre magnifique, triste et inutile dédommagement pour leurs cendres, mais glorieux pour leurs familles, en consacrant la fidélité de deux hommes dignes d'un meilleur sort.

Rien ne prouve mieux combien le czar redoutait peu Charles, après la prise de Batourin, que la profonde sécurité dans laquelle il était : loin de ses armées, confiées à Menczikof et au feld-maréchal Chérémétof, il s'occupait à lancer les vaisseaux de la flottille destinée pour Azow.

Quelque peine que Mazeppa et les émissaires tatars eussent pu prendre, un grand nombre de Zaporogues restaient fidèles au czar. Les Kozaks de Wéprik donnèrent un exemple bien rare du plus profond dévouement : ils apprennent que le roi de Suède s'approche, ils se barricadent dans leurs villages, et périssent tous plutôt que de se rendre.

Digitized by Google

Menczikof publia une amnistie générale, au nom du souverain, en faveur de tous les Kozaks qui rentreraient dans leur devoir. D'après son ordre, le général Jakoblef descendit le Dnieper, attaqua les plus mutins, et les chassa de l'île où ils s'étaient retranchés. Le czar, pensant que le brave Paley était le chef le plus en état de ramener les Kozaks rebelles, le rappela de Sibérie et lui accorda sa confiance.

(*An* 1709.) Au mois de mai, le czar joignit son armée; on y décida de secourir Pultawa, et le comte Golovin se jeta dans la place avec un renfort de mille hommes. Le siége de cette ville était commencé depuis six semaines; Charles manquait de grosse artillerie. Tandis que les Russes passaient la Vorskla, Allard secourut la place, mais elle manquait de poudre, ce qui détermina Pierre à livrer la bataille qu'il avait évitée jusque-là.

D'après les plus exactes notions, l'armée suédoise était forte de dix-huit mille sept cents hommes; en y ajoutant neuf mille cinq cents Kozaks, elle s'élevait à un peu plus de vingt-huit mille combattans.

Pultawa (1) est située entre les rivières de Psiol et de Vorskla; ses fortifications, passables pour le temps, n'auraient point arrêté de nos jours une

(1) Nous avons été sur les lieux pour reconnaître les positions qu'occupèrent les armées.

Digitized by Google

armée de quinze mille hommes. Charles avait investi la ville, et reconnaissait lui-même les ouvrages de l'ennemi, avec la même sécurité qu'il visitait les avant-postes de son armée. Un jour il surprit des Kozaks se chauffant à l'entour d'un grand feu; il pouvait tourner ce poste et l'enlever; il préféra l'attaquer, et, dans cette circonstance, il métamorphosa le roi en tirailleur : de sa carabine il tue un misérable Kozak, ce qui ne changeait rien aux affaires : les Kozaks ripostent par trois coups de feu, le roi pouvait être tué, ce qui aurait subitement changé l'état des choses : il ne fut atteint qu'à la cuisse ; il dissimula sa douleur, mais le sang, qui sortait en abondance, le trahit : on découvre la plaie, les spectateurs sont consternés; lui seul conserve un visage calme, et dit aux chirurgiens : « Coupez et ne craignez pas. »

Cette blessure disposa les esprits au découragement; le monarque suédois n'en était pas susceptible : aussi téméraire que ferme dans ses résolutions, il ordonna l'assaut pour le lendemain. A peine a-t-il parlé, qu'on lui annonce l'arrivée du czar avec toutes ses forces : sans s'émouvoir, il se retourne vers le général Renschild, et l'invite à passer dans sa tente; là il lui explique ses intentions; le général ose lui représenter qu'il serait prudent de choisir un poste meilleur : Charles le congédie et lui réitère l'ordre d'exécuter ses dispositions.

(*An* 1709.) Le point du jour du 27 juin (vieux

Digitized by Google

style) éclaira le commencement d'une action décisive entre deux couronnes. Pierre conduisait le centre de son armée (1), le feld-maréchal Chérémétof l'aile droite, le prince Menczikof la gauche; Bruce dirigeait l'artillerie.

Entre quatre et cinq heures du matin, la cavalerie suédoise se précipite, avec cette impétuosité qui lui est naturelle, avec cette intrépidité qui a déjà valu des victoires à son roi, sur la cavalerie russe, qui plie, qui est enfoncée, culbutée : deux redoutes sont le prix de ce début de victoire. Les généraux Schlipemback et Rosen, fiers de ce succès, se portèrent en avant, sans attendre que leur cavalerie se formât pour les appuyer : le czar rallie la sienne et la conduit sur les derrières de celle de l'ennemi; ainsi le corps suédois, qui s'est trop avancé, reste séparé de l'armée et est taillé en pièces; un des généraux gagne un bois voisin, où il est de nouveau attaqué et fait prisonnier; l'autre cherche à se retrancher, on ne lui en donne pas le temps; il pose les armes. Cette faute fut d'autant plus grande, que Charles fut obligé de changer de suite son plan d'attaque.

Tandis qu'il manœuvre, Pierre, qui a l'œil de l'aigle, remarque le désordre dans ses dispositions,

(1) Après la bataille, on fit la ridicule cérémonie de nommer Pierre général major; il est certain qu'il commanda seul dans cette journée mémorable.


Digitized by Google

fait avancer son infanterie : dans le même moment, il ordonne à Menczikof de couper la communication entre les troupes suédoises et celles restées à la garde de leur camp devant Pultawa. Menczikof fait plus que de couper la communication, il tue trois mille Suédois, et s'empare du camp qu'ils occupaient. Ces choses se passèrent jusqu'à neuf heures.

Charles parcourait les rangs, porté sur un brancard. Le combat devient général ; on s'attaque sur tous les points avec un acharnement qui tenait de la furie : valeur, constance, sang-froid, habileté à porter des coups, à en éviter, à profiter d'une faute naissante ; tout ce que l'art de la guerre conseillait à l'expérience, est mis également en pratique par les deux partis. L'irrésistible impulsion des Suédois fit plier le centre des Russes. Pierre exposa sa vie avec le même abandon que Charles ; il rallia les siens, et la victoire resta indécise.

Cependant la fougue des Suédois avait rompu leur ordre de bataille ; plusieurs corps s'étaient trop avancés : Pierre sait mettre à profit le succès que son rival avait obtenu. Charles anime les siens du geste et de la voix ; il s'écrie sans cesse : « Suédois ! » braves Suédois ! » Un boulet fracasse le brancard qui le porte, tue le conducteur, renverse le roi : ce prince demande un cheval, et vole où le danger était le plus grand. Ralliés autour de leur maître, les Suédois font des merveilles, et gagnent de nou-

Digitized by Google

veau le terrain qu'ils avaient perdu ; c'est alors que le cheval de Charles est tué : ce souverain, étendu dans la mêlée, se défend en désespéré ; mais la première ligne se replie sur la seconde, celle-ci s'ébranle, on emporte le roi malgré lui ; sa fureur est toujours la même, ses expressions annoncent qu'il n'a pas désespéré de vaincre.

Le bruit de la mort de Charles se répand de rang en rang parmi les soldats des deux armées, et produit un effet également spontané : les Suédois se découragent, les Russes redoublent leurs efforts. Palei signale son retour de Sibérie par des actes de la plus haute valeur ; il n'en veut qu'à Mazeppa, il le cherche partout et ne peut l'atteindre. Bien placée, bien servie, l'artillerie russe foudroyait l'aile gauche de Charles. Ce fut alors que la cavalerie entama les Suédois ; le mouvement donné par le centre se communiqua au reste de la ligne ; elle se rompit, se divisa, et la déroute fut complète. Cette action si vigoureuse, ce choc décisif fut trop vif, trop animé, pour durer long-temps : deux heures suffirent aux destinées des deux empires.

Charles ne peut croire que les Suédois soient vaincus ; il s'obstine à vouloir rallier les fuyards ; on l'emporte malgré lui, rugissant de colère et menaçant ceux qui l'obligent de fuir.... Il était temps ; les Russes, profitant de la victoire, poursuivaient les vaincus la baïonnette dans les reins, et les ren-

Digitized by Google

versaient dans le même bois dont ils étaient sortis avant l'action.

Les Suédois laissèrent sur le champ de bataille au-delà de neuf mille hommes, ce qui était à peu près le tiers de leur armée; de leur côté les Russes eurent deux mille morts et plus de trois mille blessés. Le czar reçut plusieurs balles dans son chapeau, deux dans la selle de son cheval, une dans son habit; il montra, durant l'action, un courage calme, précisément celui qui convient à un général; sa présence d'esprit fut d'autant plus utile, qu'elle servit à profiter même des avantages de l'ennemi.

Mazeppa et ses Kozaks prirent la fuite, sur la fausse nouvelle de la mort du roi de Suède. Les routes leur étant connues, ils souffrirent moins que les Suédois dans une retraite si précipitée. Pierre dîna dans le camp, et invita ses généraux, ses prisonniers, ainsi que le comte Piper, premier ministre de Suède; il porta leur santé en disant: « Je bois à mes maîtres dans l'art de la guerre. » (1)

(1) Ces maîtres dûrent trouver beaucoup trop rapides les progrès de leur élève. Les Russes avaient pris un Allemand nommé *Menius*, capitaine de dragons : cet officier avait assez de ressemblance avec le roi de Suède pour qu'il fût possible de s'y méprendre, à la suite d'une action aussi chaude : on le traita avec des respects et des attentions extraordinaires; plus il protestait qu'il n'était point roi, moins on voulait le croire. Ce jeu dura assez long-temps : on le présenta aux généraux et au ministre suédois; sur leur parole, il fut reconduit près des autres prisonniers.

Digitized by Google

En gagnant la frontière turque, Charles envoya au czar le général Meyer-feld, pour accepter les conditions que Pierre avait offertes; on lui répondit qu'on ne signerait la paix que lorsque la Suède abandonnerait Wibourg et Revel.

Le prince Menczikof poursuivit le reste de l'armée, que le comte de Lovenhaupt tâchait de sauver par une retraite savante : mais que peuvent les talens dans un désert où l'on ne trouvait ni eau, ni approvisionnemens! douze mille Suédois furent faits prisonniers.

La gravité que prescrit l'histoire doit éloigner tout ce qui se rapporte à la plaisanterie; mais une vérité doit-elle être omise parce qu'elle est plaisante? hasardons-la. « Les Kozaks zaporogues rebelles n'a» vaient aucun quartier à espérer du czar; ils dé» pouillèrent les Suédois tués, et prirent leurs » habits; leur tête noire était couverte d'une per» ruque blonde, des vêtemens étroits ne leur per» mettaient ni l'usage des bras, ni la possibilité de » fuir; ils espéraient néanmoins de n'être pas » reconnus. Parce qu'ils prononçaient quelques » mots de leur composition, ils pensaient qu'on les » prendrait pour des Suédois; mais lorsqu'on de» mandait à chacun d'eux son nom, il le disait tout » naturellement et oubliait son déguisement et son » langage de convention. »

Charles passe le Dnieper, traverse le Stepe, et arrive à Otchakof sur la mer Noire. On lui refuse

Digitized by Google

l'entrée de cette place; mais il est accueilli à Bender sur la rive droite du Dniester.

Toujours la même dans ses décisions, la Porte fit un crime à Kaplan-Ghéraï des mauvais succès qu'avaient eus ses négociations; elle l'accusa encore d'avoir porté la guerre en Circassie sans avoir reçu ses ordres. D'après la politique turque, un homme malheureux n'est bon à rien; et d'après les préjugés de la nation, son malheur est mérité par cela seul qu'il a lieu. Kaplan s'excusa victorieusement; mais la question ne roulait plus sur les torts qu'il pouvait avoir, elle était résolue par la volonté suprême, contre laquelle la justice n'a plus de voix. Dewlet-Ghéraï fut installé khan de Crimée pour la troisième fois.

On plaint les souverains qui changent souvent de ministres, et les peuples qu'ils gouvernent sont plus à plaindre encore; on plaint les ministres que la jalousie persécute, et que l'envie fait descendre de leurs places; mais on conçoit qu'un prince peut être faible et un ministre honnête homme persécuté par ceux qui ne le sont pas, tandis qu'il est impossible de justifier le but de la Porte en prostituant, humiliant, avilissant un trône soumis à sa domination, et dont le possesseur momentané était également coupable s'il faisait bien, s'il faisait mal ou s'il restait inactif. Ainsi le trône de Crimée était devenu l'objet des caprices des visirs; ils se jouaient du grand-seigneur jusqu'à ce que celui-ci, dans

Digitized by Google

un moment d'humeur ou de désœuvrement, envoyât demander leurs têtes.

Dewlet, à peine réintégré, va attaquer les Russes, et est récompensé de l'infraction des traités comme devraient l'être les perturbateurs de la tranquillité publique. Son armée, battue et dispersée, abandonne deux forts pour se sauver en Crimée; le khan n'est point blâmé par la Porte, il ose profiter de son insouciance pour lui demander des secours. Est-ce la conduite de Dewlet ou les intrigues de Charles qui déterminèrent les Turcs à déclarer la guerre à la Russie?

(*An* 1710.) Pierre venait de prendre le titre d'empereur (1), tandis que le roi de Suède, réfugié dans Bender et sans armée, voulait dicter des lois aux princes de l'Europe; inutilement on lui offrit un retour assuré dans ses états; il voulait encore se battre, et au défaut de Suédois commander des Turcs et des Tatars. Dewlet, agité de mille craintes par le voisinage des Russes et par leurs succès, envoya des émissaires à Charles, lui fit entrevoir la possibilité de vaincre, si le grand-seigneur voulait employer une partie de ses troupes et surtout s'il

---

(1) Nous passons sous silence la campagne qui eut lieu dans le Nord cette même année. Cet événement est étranger au sujet que nous traitons : il suffit, pour la liaison des faits, de savoir que Pierre conquit Wibourg, Elbing, Riga, Dunamund, Pernau, Awensbourg et Revel.

Digitized by Google

déposait le grand-visir Ogli, successeur d'Ali et peu fait au métier des armes. Soit que Poniatowski fût le conducteur de cette trame, soit que le sultan jugeât à propos de faire un meilleur choix, Ogli fut deposé, et Méhemet-pacha mis à sa place.

Mazeppa meurt à Bender; trois mille de ses Kozaks passent au service de Dewlet; la peste ravage Kiow et ses environs; un incendie consume deux mille maisons à Constantinople; la guerre contre la Russie est proclamée, et Tolstoy, ambassadeur de cette cour, renfermé.

(*An* 1711.) La guerre ne fut publiée à Moscou que le 25 février. Pierre avait proposé à la Porte des arrangemens qui furent refusés. L'empereur nomma un conseil de régence pour le remplacer tandis qu'il serait à la tête de ses armées; il rappela de Livonie le feld-maréchal Chérémétof, et confia à l'amiral Apraxin le commandement d'Azow.

Le roi de Pologne eut une entrevue avec l'empereur. Ils convinrent d'unir leurs intérêts contre les Turcs; et pour mieux disposer les Russes et les Polonais, Pierre fit publier que c'était une guerre de religion qu'on allait entreprendre. L'empereur de Russie était maître chez lui; il n'en était pas de même d'Auguste: la diète s'opposa à ce qu'il avait résolu, et voulut conserver la bonne intelligence qui régnait entre elle et la Porte. Cette défection affligea Pierre, mais ne le découragea point; il se rendit sur les bords du Pruth, amenant avec lui

Digitized by Google

l'impératrice Catherine. Le mépris qu'il avait pour les Turcs l'entraîna dans plusieurs fautes, dont les principales furent le peu de soin d'établir des magasins, et trop de confiance dans l'hospodar de Valachie.

Les Kozaks qui n'avaient pas suivi Mazeppa voulurent faire preuve de zèle. Skoropadski, leur hetman, battit les Tatars; le prince Galitzin défit le corps des Kozaks révoltés, en tua cinq mille et délivra huit à dix mille chrétiens qu'ils conduisaient en esclavage (1). De son côté Achmet tâcha d'organiser ce qui restait de Kozaks sous sa protection, et leur donna pour hetman le secrétaire de Mazeppa nommé Orlik.

C'est juger fort à son aise d'un événement, en donnant comme le meilleur un avis qu'on ne saurait établir; un siècle s'est écoulé, les opinions étaient partagées lors de cet événement, je veux dire la position cruelle où se trouva l'armée de l'empereur sur les bords du Pruth, sans subsistance, et resserrée entre ce fleuve et toutes les forces ottomanes. Le défaut de vivres avait-il occasionné cette position défectueuse? A qui pourrait-on persuader que le vainqueur de Pultawa se fût avancé impru-

---

(1) Ces Kozaks s'étaient unis avec les Tatars; ils avaient profité de l'éloignement des armées pour ravager le pays, dont ils emmenaient tous ceux des habitans qu'ils avaient surpris.

Digitized by Google

demment sans avoir ses communications libres? D'un autre côté, le fait a existé; l'armée russe a été menacée d'une destruction subite. Présentons ces faits, et qu'on juge.

Constantin Brankovan, hospodar de Valachie, fut dénoncé à son seigneur suzerain comme favorisant les Russes. Dewlet représenta au grand-seigneur qu'il fallait déposer Mavro-Cordato, hospodar de Moldavie, parce qu'il n'était pas facile à séduire, et le remplacer par Démétrius, prince de Cantemir, homme intelligent et rusé, sous l'expresse condition qu'il ferait donner Brankovan dans une embuscade où il le priverait de la vie. Conseil odieux! horrible de la part d'un prince régnant, incroyable dans un fils de Sélim : un honnête homme l'eût rejeté avec horreur, Achmet l'accepta avec reconnaissance, et eut la honte d'entreprendre son exécution.

Aidé d'un renfort de Tatars, Cantemir entre en Moldavie. Sur ces entrefaites la Porte, réfléchissant aux avantages qu'elle lui accordait, les trouva trop considérables et les révoqua : ce n'était pas assez que d'enfreindre ses promesses, elle y ajouta des demandes aussi inattendues qu'injustes; Cantemir fut chargé de tributs onéreux en argent, en grains, en hommes; on lui imposa l'obligation de loger et nourrir les Suédois qui formaient le cortége de leur maître, et de fournir aux approvisionnemens des troupes nouvelles qu'on attendait. Cantemir se

Digitized by Google

crut libre de ses engagemens puisque les Turcs manquaient aux leurs. Il donna avis à Brankovan de la commission dont il était chargé, et se jeta dans le parti des Russes. Brankovan, à qui une trahison de plus ne coûtait rien, adresse un homme sûr à l'empereur Achmet, fait des soumissions respectueuses, demande grâce, offre de livrer aux Turcs les approvisionnemens rassemblés pour les Russes. Achmet accepte de nouveau.

Il est à propos d'observer ici que Pierre perdit deux alliés à la fois; Cantemir, puisqu'il a abandonné des sujets dont il ne peut désormais disposer contre les Turcs, et Brankovan avec lequel on avait réglé les opérations de la campagne.

Un fléau aussi singulier qu'effrayant, avait désolé la Petite Russie, la Valachie, et une portion de la Moldavie; des nuées de sauterelles couvrirent ces pays, et dévorèrent généralement toutes les productions (1); bien assuré que Pierre-le-Grand ne trouverait point de vivres à mesure qu'il avancerait, Brankovan, sous divers prétextes, fit reculer les magasins, et expédia Castriot à Jassi pour prier l'empereur de ne pas se plaindre de cette mesure, attendu que la famine régnait parmi ses sujets, et que la

---

(1) Hist. des Hetmans, année 1710, p. 186.

On a remarqué que ce fléau accompagnait ordinairement la peste : ne serait-il pas plus probable que la peste en est la suite ?

Digitized by Google

paix était ardemment désirée par le grand-visir.

Cantemir, intéressé à servir l'empereur de Russie, puisque tout espoir auprès du Turc lui était enlevé, se laissa séduire par les agens secrets de Brancovan; ils lui persuadèrent que les Turcs avaient des amas de grains en dépôt sur la rivière de Sereth. Comment ce Cantemir, exercé à tromper les autres, put-il donner dans un piége aussi grossier? Aveuglé par de fausses promesses, il se rendit au camp de l'empereur, non avec les Moldaves qu'il avait promis de soulever, mais avec quelques gentilshommes décidés à courir la même fortune que lui. Lorsqu'un homme donne un avis dont il doit partager les suites, il inspire de la confiance; aussi ne douta-t-on pas un moment des moyens de subsistance qu'il promettait, et on se porta en avant.

La cavalerie fut divisée en deux corps: l'un sous les ordres du général Renn, pour s'emparer des magasins du Sereth; l'autre confié à Janus, pour couvrir l'armée. Une fausse alerte trompa ce Janus mal à propos; il se replia sur l'infanterie, permit à l'ennemi de passer le Pruth, et empêcha les communications avec Renn, de qui on attendait les vivres. L'empereur ne pouvait bouger, des chemins inaccessibles, des montagnes très-hautes, un pays ruiné l'empêchaient d'avancer; il devait d'ailleurs ne pas perdre de vue, ni abandonner à un isolement destructif les divisions de Neid et du prince Repnin.

Digitized by Google

D'un autre côté, le fleuve était impraticable à cette hauteur; la position qu'on avait prise près des marais qui le bordaient, servait à garantir d'un coup de main, mais présentait dans ce moment un obstacle de plus. On rétrograda, et pour ajouter à la gloire du régiment de Préobajenski, on le chargea de faire l'arrière-garde. Ce corps soutint pendant toute la marche le feu de l'ennemi, et ne put être entamé par sa cavalerie. Les Kozaks zaporogues servirent utilement dans cette retraite : leur manière de combattre étant à peu près la même que celle de la cavalerie turque, ils devinaient ses manœuvres, et s'opposaient avec avantage à ses projets. Ces Kozaks étaient à la vérité trop peu nombreux pour résister long-temps.

Malgré le conseil des Polonais attachés à Charles XII, Méhémet voulut en venir aux mains; il espérait avoir bon marché d'une armée exténuée de fatigues, manquant de vivres, et séparée d'une partie de sa cavalerie. Il attaqua, fut battu, et perdit près de huit mille hommes.

Les vainqueurs étaient dans un état pire que les vaincus; les Russes manquaient de pain et d'eau. La nuit, qui sépara les armées, permit aux Turcs de faire des retranchemens, et avec d'autant plus de promptitude, qu'ils avaient deux cent soixante mille hommes abondamment pourvus. (1)

---

(1) Ce calcul nous paraît exagéré : comment nourrir ce

Digitized by Google

Après s'être conduit en héros, Pierre-le-Grand se renferma dans sa tente, et paya à la nature le tribut de douleur que tous les hommes lui doivent dans certaines circonstances : l'esprit fatigué, l'âme froissée par la certitude des dangers qui menaçaient de braves gens combattant pour lui ; il se livrait aux remords de s'être trop légèrement abandonné à des insinuations mensongères. C'est de cet état de stupeur et de désespoir que Catherine l'arracha ; elle se montra digne du choix du monarque, et prouva, par la sagesse de sa conduite, par ses sacrifices personnels, par son dévouement à la nation russe, que sa vraie place était sur le trône.

Déjà elle avait secrètement rassemblé le feld-maréchal Chérémétof, les principaux officiers de l'armée, et ceux qui, comme le prince Cantemir, connaissaient le mieux les moyens de traiter avec les Turcs : ce conseil avait unanimement décidé, ou la paix dans la journée suivante, ou une trouée dans l'armée turque.

Une consigne inviolable avait été donnée par l'empereur ; personne ne devait entrer dans sa tente : Catherine osa l'enfreindre ; elle coupa les cordons, et passa sous la toile ; elle eut plus que de la hardiesse, son génie détermina son époux à la

---

nombre d'hommes, et le faire mouvoir sur un seul point, dans un pays ruiné, sans communications assurées, puisque les chemins étaient impraticables ?

Digitized by Google

paix. Cantemir avait prévenu l'impératrice qu'on ne pouvait aborder les Orientaux sans leur faire des présens proportionnés à l'importance de leurs emplois. La souveraine se priva sur-le-champ de tout ce qu'elle avait de pierreries, de bijoux, de numéraire, d'effets précieux; on rassembla ce que les officiers de l'armée avaient d'or et d'argent, et l'émissaire chargé de remettre ces présens, rendit au grand-visir la lettre où le feld-maréchal l'invitait à la paix au nom de l'empereur.

Rapportons maintenant ce qui était en faveur des Russes. Sans prétendre vouloir rien diminuer de la gloire que Catherine s'acquit dans cette occasion, il ne faut cependant pas regarder la situation des Russes comme tellement désespérée, qu'ils n'eussent que la paix pour moyen de salut. On a déjà avancé qu'ils pouvaient se faire jour au milieu de l'armée turque, et on ose ajouter sans prévention, qu'ils auraient pu disputer la victoire à ceux qu'ils avaient battus la veille. Un motif de succès très-puissant, était la nécessité de combattre, et par conséquent, aucun intérêt à ménager. La cause du désespoir, quand elle est bien conduite, double les forces et enfante des prodiges (1). Les Turcs, au contraire, étaient découragés par la bataille précé-

(1) Plus encore, le général Renn avait battu les Turcs sur le Danube, et pouvait, d'un moment à l'autre, opérer sa jonction avec Pierre-le-Grand.

Digitized by Google

dente ; ils murmuraient déjà, et se refusaient à une attaque nouvelle dans l'espoir de réduire leurs ennemis par famine : cet esprit d'inaction leur convenait d'autant mieux, qu'il leur avait été conseillé par les agens du roi de Suède ; ainsi, tout bien calculé, ils avaient encore beaucoup à craindre du vainqueur des Suédois, dans une action où ses soldats allaient se conduire en désespérés. L'empereur comptait si bien sur leur énergie, malgré l'état d'épuisement où ils étaient, qu'il fit demander au grand-visir une prompte et courte réponse, sans laquelle il attaquait. (1)

Tandis que les Turcs délibéraient et se consultaient sur les conditions à proposer, les Russes marchèrent à leur rencontre ; ce mouvement détermina le grand-visir, il publia une suspension d'armes.

Un des beaux traits de la vie de Pierre-le-Grand, c'est le refus qu'il fit aux Turcs de leur livrer le prince Cantemir ; il préféra exposer sa propre vie, à livrer un homme qui s'était reposé sur sa bonne foi : voilà un de ces faits caractéristiques que l'histoire doit conserver ; c'est une leçon sublime don-

(1) Le camp de l'empereur était assis dans la plaine de Hors-Iesti, voisine de Haseh sur le Pruth. Cette plaine est maintenant couverte de roseaux, parce que le retranchement que les Turcs firent, a servi depuis de canal aux eaux de la rivière, qui l'inonde tous les ans.

Digitized by Google

née aux grands hommes de tous les siècles. (1)

La démolition du port de Taganrog, et la restitution de la ville d'Azow furent les principales conditions de la paix.

Dewlet-Ghéraï était, après Charles XII, le plus vif partisan de la guerre; il avait compté sur un butin considérable: un Tatar ne revient pas d'aussi loin sans que sa bile s'échauffe; il provoqua le grand-visir, et soutint que le traité ne pouvait avoir lieu qu'après la ratification du grand-seigneur. Un ami du visir, présent à cette contestation, s'écria, « me permet-on de faire voler d'un seul coup, la « tête du khan? » Cet argument le calma; la paix fut signée.

La Porte reçut avec joie la nouvelle des cessations d'hostilité; non-seulement, elle approuva le grand-visir, mais elle reconnut l'empereur de Russie pour souverain de l'Ukraine et des Kozaks; plus encore, elle désira éteindre toute espérance dans le génie guerrier qui provoquerait sans doute de nouvelles mésintelligences, et ordonna « à » Dewlet de compter neuf cents bourses à Charles, » de l'escorter avec une armée, jusqu'en Suède, » en passant par l'Ukraine et la Pologne. »

Sur le refus du roi, le khan de Crimée, aussi

(1) Cette action de Pierre Ier n'a pas été assez célébrée : qu'on veuille réfléchir sur sa position.... qu'on me cite ensuite, dans la vie des héros, une action plus digne d'eux!

Digitized by Google

grossier qu'il était avide, lui dit : « Je te ferai jeter » dans le Dniester, car tu m'exposes au plus grand » danger que jamais je puisse courir. »

Des hommes officieux et féconds en conjectures, persuadèrent au roi que le khan s'entendait avec les Russes, et devait le leur livrer. Ces bruits s'accréditèrent sans fondement; le roi de Suède s'en prévalut pour ne point partir : il annonça qu'il allait se plaindre au grand-seigneur d'un complot aussi vil.

(*An* 1712.) Unis d'intérêts pour prévenir la plainte du roi, le khan de Crimée et le séraskier de Bender obtinrent un nouvel ordre « de renvoyer » S. M. suédoise, en dirigeant sa route par Saloni- » khi (1) et Marseille, si elle n'acceptait pas le con- » voi de Dewlet. » A peine a-t on signifié cet ordre, que le roi de Suède se barricade dans sa maison de campagne près de Bender; il croît être encore à la tête de son armée, et n'a que douze cents Suédois. Ce petit nombre ne l'effraie point; il arme même ses valets, il faut l'assiéger pour se faire entendre de lui. Quatorze mille Turcs ou Tatars commencent ce siége; Charles demande une suspension jusqu'à la réponse de sa lettre au grand-seigneur; Dewlet jure sur son honneur qu'il ne lui sera fait

(1) Salonikhi est située sur le golfe de ce nom; c'est l'ancienne et fameuse Thessalonique, si riche par son commerce, si magnifique par ses bâtimens.


Digitized by Google

aucune offense, s'il consent à se laisser conduire en Suède; le roi persista, et se défendit comme un lion. Qui le croirait! les assiégeans sont obligés d'incendier la maison, et le monarque allait sauter par une fenêtre lorsqu'on l'arrêta. « Il ne lui restait que cin-» quante hommes, quand Dewlet s'empara de lui. » Ce fut avec tous les égards auxquels il pouvait » prétendre; mais sur ces entrefaites, la lettre du » roi étant parvenue au grand seigneur, la per-» mission de rester à Andrinople lui fut aussitôt » expédiée; le mufti, le grand-visir, le khan de » Crimée étant tous démasqués, furent tous égale-» ment déposés. » (1).

(*An* 1713.) Rien ne s'était fait que par l'ordre du grand-seigneur; mais il y avait une plainte, il fallait justifier aux yeux de l'Europe combien l'hospitalité était respectée en Turquie; ainsi, ne voulant pas partager des torts reconnus, on devait punir les coupables, et voilà comme la justice se rend quand le souverain est plus fort que la loi.

Charles XII, déguisé en courrier, se sauva de Turquie, où on le désignait comme le plus brave et le moins raisonnable des souverains.

(*An* 1714.) Kaplan avait été remplacé par Dewlet dans la souveraineté de Crimée; il le remplaça à son tour. La fortune et l'inconstance semblaient se jouer à la fois du grand-seigneur, de sa politique,

(1) Hist. de la Tauride, t. II, p. 290.

Digitized by Google

de son conseil, des princes de la maison de Ghéraï et du trône de Crimée : ce jeu n'en était pas un pour les peuples écrasés à chaque mutation. Après trois ans de règne, Kaplan déplut encore ; le sort favorisa Séadet-Ghéraï ; je dis le sort, car on pourrait comparer la couronne de Crimée à une loterie tirée tous les trois ou quatre ans, et où les seuls princes Ghéraïs eussent des billets. Séadet se fit détester de la noblesse, qui le déposa ; la Porte approuva la noblesse, et donna le trône à Mehemet, que les nobles refusèrent. On en revint à Dewlet pour la quatrième fois.

Tandis que ces changemens se succédaient en Crimée, les principaux d'entre les Kozaks zaporogues, soit par regret, soit par ennui d'habiter Bender, vinrent à Kiow, où, par l'entremise des ambassadeurs Tolstoy, Schaffirof et Bestuscheff, ils essayèrent d'obtenir grâce de l'empereur.

Stanislas fit le sacrifice de sa couronne, ou pour mieux dire, de celle que Charles désirait lui rendre. Le nouveau grand-visir prit les plus sages mesures pour empêcher les intrigues du roi de Suède : son ministre fut congédié de Constantinople, et, sous peine de mort, il fut défendu aux Turcs et aux Tatars de passer le Dniester avec des armes. On préparait la paix en Suède ; il était même question de changer la forme du gouvernement ; mais le roi, qui avait refusé des troupes pour y revenir en sûreté, arriva à Stralsund in-

Digitized by Google

cognito, n'ayant que quatre personnes avec lui.

(*An* 1721.) La paix, si long-temps désirée, fut enfin conclue à Neustadt entre la Russie et la Suède; elle termina des démêlés qui duraient depuis vingt ans. La nation russe donna à cette occasion, à son souverain, le titre de grand-empereur et de père de la patrie. (1)

Passant avec assez de légèreté sur certains articles, Pierre fut inexorable à l'égard des Kozaks restés à Bender; ils ne purent être reçus qu'à discrétion.

Skoropadski, hetman de la Petite Russie, reçut l'ordre d'établir à Glouchof une cour de justice pour cette partie de l'empire. A cette occasion, l'hetman osa se plaindre du prince Menczikof, qui, de sa propre autorité, s'était emparé de certains fonds de terre appartenans au Kozaks. L'empereur les fit restituer. Cependant Pierre voyait avec peine l'indépendance dont les Kozaks jouissaient; ils lui paraissaient composer une république dans une monarchie; il profita de la mort de leur hetman pour révoquer quelques-uns de leurs priviléges.

Ceux des Zaporogues qui s'étaient soumis au khan de Crimée, furent bien accueillis dans les commencemens : le khan leur fournissait de l'argent et des vivres; mais la paix générale étant sur-

---

(1) Pierre avait été reconnu empereur en 1710 par les Anglais et les provinces de Hollande.

Digitized by Google

venue, et leurs services n'étant plus nécessaires, on leur chercha des torts, chose facile chez les Tatars et commune parmi nous. Trop peu nombreux pour soutenir leurs prétentions par les armes, les Kozaks traitèrent avec le khan; ils s'engagèrent à le servir dans toutes les guerres qu'il entreprendrait contre les Circassiens, et à lui fournir, en temps de paix, treize cents hommes sans indemnité, pour réparer les lignes de Pérékop. « Le khan » de Crimée les exempta de tribut, leur abandonna » la recette des droits de péage et de passage sur » le Dniester et le Bog; il leur accorda la permis- » sion de lever des droits sur tout ce qui entrait à » Otchakof, et de prendre le sel dans les lacs, en » le payant moitié moins que les autres. »

Il existait à Constantinople un usage bien singulier, qui prouvait à la fois le crédit d'un khan de Crimée et la faiblesse du gouvernement turc, usage bien contradictoire avec la déposition habituelle de ces mêmes khans : lorsqu'un d'entre eux prenait congé du grand-seigneur, après avoir été reconnu et installé khan, il montait à cheval à l'issue de l'audience, et s'il avait une demande à faire, il mettait un pied à l'étrier et retenait l'autre sur la pierre du montoir; cela voulait dire : « Je suis prêt » à me rendre au poste où mon zèle égalera ma » fidélité; mais je suis retenu ici par un empêche- » ment que vous seul pouvez lever. » Le grand-seigneur fit demander à Dewlet ce qu'il désirait de

Digitized by Google

lui; le khan répondit qu'il ne pouvait partir jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé la tête du grand-visir Mehemet, qui avait trahi la Porte par le traité du Pruth : on envoie aussitôt couper cette tête, et, par la même occasion, celles du reis-effendi et de l'aga des janissaires, dont le khan était mécontent. Cette opération faite, Dewlet acheva de se mettre en selle et partit pour la Crimée.

Prêts à se révolter contre les nouveaux règlemens de l'empereur, les Zaporogues députèrent vers ce prince, pour lui représenter que les lois étaient violées du moment où leurs chefs et leurs magistrats n'étaient plus pris parmi eux. Polubatok porta la parole, et eut la hardiesse de prendre avec le souverain le ton usité entre Kozaks : son discours fut long; l'éloquence, chez les Kozaks, consistait à dire avec énergie ce qu'on pensait; à solliciter non une grâce, mais ce qu'on jugeait un acte de justice; les expressions n'étaient point adoucies par ces subterfuges de convention, qui font sentir une chose sans l'énoncer avec une austère franchise. « Est-ce donc en nous refusant toute justice, di-» sait-il, que votre majesté veut témoigner à Dieu » sa reconnaissance de tous les succès qu'il lui a » accordés? vous n'êtes frappé que de l'éclat de la » grandeur et de la puissance que vous tenez de » sa libéralité, sans penser à sa justice.

» Je sais que les fers m'attendent, et qu'enfermé » dans les horreurs d'un cachot ténébreux, on me

Digitized by Google

» laissera mourir de faim, suivant l'usage; mais » peu m'importe; je parle pour ma patrie, et je » préfère la mort la plus cruelle à l'affreux spec- » tacle de voir la ruine totale de ma nation. » (1)

Polubatok l'avait deviné; son discours le conduisit à la forteresse. L'empereur employa plusieurs régimens de Kozaks aux travaux publics, cassa beaucoup d'officiers, et en nomma à son gré de russes, de polonais, même d'étrangers.

On nous a peint Dewlet-Ghéraï comme un prince présomptueux. Il s'était persuadé très-modestement qu'il était un grand homme, et trouvait mauvais que tout le monde ne fût pas de son avis. Cependant à force de se louer, de n'occuper les autres que de lui, de relever les fautes qu'on avait commises malgré ses remontrances, il parvint à faire quelques dupes qui, assourdies par ses déclamations, le crurent sur parole. Cette conduite était la même qu'il avait tenue au divan; aussi les sots l'admiraient, ne juraient que par lui; et quoique les gens sages le dépeignissent sous les couleurs qui lui étaient propres, ils n'avaient pu ramener l'opinion générale à leur avis : pour ouvrir les yeux il fallait un soulèvement de toute la Crimée. Lassée de sa fierté, de son arrogance, de ses injustices, la Porte le déposa.

---

(1) Ce discours est consigné dans l'*Hist. des Hetmans*, p. 207 et suiv. : si ce n'est pas là le véritable amour de la patrie, où le trouvera-t-on?

Digitized by Google

Dewlet, familiarisé avec la conduite du sultan à son égard, se prépara à résister à ses ordres. Un pacha se présente avec le diplôme de déposition : Dewlet ordonne qu'il soit saisi, dépouillé, puis revêtu d'une peau de mouton, monté sur un âne, promené ainsi dans toute la Crimée et renvoyé au grand-seigneur. Cette mauvaise plaisanterie amusa le peuple, qui s'amuse de tout. Si Dewlet eût profité de ce premier moment, il eût conservé sa couronne; mais il humilia la noblesse en proportion de l'humiliation que le pacha venait d'éprouver: la haine qu'on lui portait redoubla ; il se vit abandonné et forcé de fuir.

Sous le règne d'un prince qui a plus de prétentions que de talens, les courtisans qui le singent sont à leur tour des ignorans infatués. La noblesse de Crimée, gâtée par l'exemple de son souverain, se crut propre à gouverner elle-même; elle se ravisa et se nomma un chef. Cette démarche déplacée fut punie; la Porte nomma Mengli, fils de Kaplan, pour successeur au khan.

A peine ce prince a-t-il pris possession du trône, que la révolte éclate de toutes parts. La noblesse de la seconde classe s'unit à celle de la première ; le Tatar se soulève, embrasse le parti qu'on lui présente, et soixante mille hommes sous les armes députent à Constantinople et demandent Blé-Ghéraï pour leur khan.

Nous ignorons si Mengli commandait des forees

Digitized by Google

supérieures à celles-là; cela paraît vraisemblable, puisqu'il conserva l'autorité, et que Blé ne fut pas reconnu. Les mécontens passent en Circassie sous les ordres de Dély; ils sont joints par les Kozaks, qui ne demandent pas mieux que de se battre, n'importe pour qui et contre qui. Cette armée formidable allait agir, Dewlet devait être rappelé; sa mort survint pendant ces entrefaites.

CHAPITRE XV.

De la Liberté.

DANS le chapitre suivant, Dély proposera aux mécontens un projet de liberté absolue; c'est un moyen usé dont les factieux se sont servis de tous temps. Essayons dans ce chapitre-ci de traiter succinctement de cette liberté prétendue; appuyons cette digression sur les erreurs des peuples qui appartiennent à l'histoire, et donnons aux expressions la signification qui leur est propre, en démasquant celle qu'emploie la mauvaise foi.

La liberté est le premier droit de l'homme, c'est-à-dire celui de n'obéir qu'aux lois; c'est le second bienfait de l'association politique: la religion en est le premier.

Dans l'état de nature, l'homme n'a de liberté qu'en proportion de ses forces physiques; cette liberté cesse quand il rencontre un autre homme plus fort que lui.

Dans l'état de civilisation, les forces morales sou-

Digitized by Google

mettent les physiques aux lois de la justice et de la raison; ce qui est la liberté.

Sans lois plus de liberté; tolérer les abus de la liberté, c'est se soumettre à l'empire des passions, par conséquent devenir esclave des autres ou de soi-même.

Plus on observe de bonnes lois dans un gouvernement, plus il y a de liberté; les bonnes lois sont la barrière qui sépare l'honnête homme du factieux.

Il peut ainsi exister différentes sortes de liberté suivant les diverses espèces d'administrations; partout c'est aux lois à fixer à chaque peuple la portion de liberté qui convient à son bonheur; d'où il résulte qu'une nation se trouverait malheureuse sous les lois qui en régissent une autre, et réciproquement. Demandez à un Anglais pourquoi il est libre : c'est, vous répondra-t-il, qu'il n'a rien à redouter d'un plus puissant que lui. Demandez à un paysan russe appartenant à la couronne (1), ou à un seigneur juste, s'il est libre : il vous répondra qu'il est heureux. Si cette réponse n'est pas catégorique, elle est du moins bien consolante pour l'humanité.

(1) Il n'existe point en Europe de paysans plus véritablement heureux que ceux qui dépendent de la couronne, ou qui sont soumis à des maîtres sages; aussi n'en trouve-t-on nulle part de plus gais, de mieux portans, de plus industrieux, de plus laborieux, de plus hospitaliers. Si ce n'est pas du bonheur, où est-il donc?

Digitized by Google

Dénaturer les lois, c'est attenter à la liberté; Rome perdit la sienne le jour de la nomination des décemvirs; cependant le peuple égaré croyait, en les nommant, échapper au pouvoir des patriciens.

Les lois sont mises en dépôt dans les mains d'un souverain, le bonheur public doit être son ouvrage. Pour l'assurer il doit être jaloux de faire jouir son peuple de la liberté que les lois lui accordent. La sagesse d'une bonne administration élève un temple dans l'immortalité, et les générations paraissent se succéder pour multiplier les vœux de reconnaissance de toute une nation envers le prince qui fixa son bonheur. Celui qui peut lire sans attendrissement la vie de Marc-Aurèle, n'aura jamais une idée exacte de la liberté.

Si j'ai établi que chaque gouvernement a son mode de liberté qui lui est propre et qui ne peut l'être qu'à lui, c'est qu'il n'existe pas deux nations qui aient originairement consenti le même contrat social.

Dans les sociétés, au contraire, la liberté doit être la même pour tous les individus qui la composent.

Fier de sa force, fort par sa valeur et son économie, un gouvernement peut concevoir et exécuter le projet dangereux de s'agrandir; le sort des armes légitimera ses prétentions de quelque nature qu'elles soient; la paix terminera les maux d'une guerre toujours trop longue, mais elle altérera sensible-

Digitized by Google

ment les usages, les lois, les principes de liberté du peuple soumis. Ce n'est pas la force seule qu'il faut en accuser, mais le mélange de principes différens.

Si dans un gouvernement calme il se présente des esprits inquiets, jaloux, remuans, intéressés et ambitieux en trop grand nombre, ils n'ont qu'un pas à faire pour être rebelles; ils enflammeront bientôt des imaginations ardentes et amies de la nouveauté, ils séduiront des esprits simples, en leur proposant des innovations dont le mot de liberté sera le prétexte. La guerre d'opinions précédera la guerre civile, les lois seront violées, les haines particulières dirigeront les poignards, la liberté dont on jouissait quittera ce théâtre de sang; que restera-t-il? un fantôme que personne ne pourra saisir, mais qui portera le nom de liberté! C'est ainsi que les passions profanent tout, abusent de tout; c'est ainsi que sous un mot cher et respecté on déguise l'opprobre de la rebellion, et que le peuple rebelle est victime lui-même de cette fausse liberté qu'il avait adorée sans la connaître.

Le gouvernement le plus libre est donc celui qui sait déployer le plus efficacement son pouvoir contre ceux qui abusent le peuple, en le berçant de l'espoir d'une liberté chimérique et contraire aux lois reçues. On peut avancer qu'il n'existe qu'une espèce de liberté, celle fondée sur les lois.

La liberté imaginaire est celle qui conseille une

Digitized by Google

jouissance illimitée des droits de l'homme, à celui qui vit dans une société policée; un enfant comprendra néanmoins que s'il peut tout ce qu'il veut, un autre enfant a le même droit que lui; ils ne seront par conséquent libres ni l'un ni l'autre.

Quelque sage que soit un état, quelque liberté que ses lois lui laissent, il tend par degrés à la servitude. Les principes de vertu sur lesquels il repose se métamorphoseront avec ses mœurs, et ces dernières changeront de caractère avec l'introduction du luxe. C'est ainsi que les lois, excellentes dans leur origine, pour maintenir la liberté qu'elles accordaient à une nation soumise à l'empire de la vertu, deviendront impuissantes ou ridicules pour une nation abâtardie.

Dans cette déviation progressive des principes, la liberté tient plus de l'orgueil que de la vertu, et de l'orgueil à l'esclavage on ne rencontre plus qu'une pente rapide.

Dans les états despotiques, il est vrai que la forme du gouvernement, et par conséquent la liberté, dépendent plus du chef que des lois, parce que le prince est plus fort qu'elles. Les variations que ces états éprouvent sont calculées par les changemens de règne; aussi suffit-il d'un souverain sage, humain, éclairé pour rapprocher la monarchie modérée de l'administration précédente. Toute innovation doit s'opérer lentement; il faut préparer l'esprit des hommes, même pour leur faire du bien.

Digitized by Google

Il suit de ce qui précède, que la liberté imaginaire peut être de deux espèces : l'une est la sotte persuasion de la jouissance d'une liberté qu'on n'a point effectivement ; l'autre est la fatigante idée de vouloir élever le gouvernement des hommes jusqu'à la perfection.

La première peut séduire aussi long-temps que l'adresse du chef saura en imposer au bon sens ou à la faiblesse : la seconde ne pouvant s'établir que chez des hommes sans passions, son espoir est une folie mère de beaucoup d'autres.

Il n'est point de liberté sans une préférence constante du bien public au bien personnel ; celui qui ne propose que des principes utiles à lui et aux siens sème l'esclavage. Une liberté exclusive est une insulte aux bonnes lois et aux bonnes mœurs ; c'est l'anarchie qui lève son masque et montre sa tête hideuse.

Lycurgue, à son retour de Crète, trouva le peuple en confusion et le gouvernement déchiré par la démocratie et le despotisme. Tous les yeux étaient tournés vers ce grand homme, tous les cœurs s'élevaient vers lui ; la discorde, en silence pour la première fois, tendait vers le bienfaiteur de son pays des bras supplians, dont un instant plus tard elle se serait servie pour se déchirer elle-même : c'est alors que Lycurgue fut plus que la puissance souveraine puisqu'il la créa.

Les Spartiates, par leurs mœurs, par leur amour

Digitized by Google

pour la patrie, étaient de tous les peuples celui qui avait le plus de droits à la parfaite liberté ; cependant ils ne purent l'atteindre : turbulens et hardis, ils attaquaient les priviléges de leurs rois : ceux-ci divisaient le peuple en embrassant quelquefois la faction dominante. Lycurgue établit un contre-poids dans le corps d'un sénat qui prenait le parti du peuple, quand les rois abusaient de leur autorité, et qui soutenait les rois, lorsque le peuple devenait injuste. Ainsi fut sauvée la portion de liberté qui était propre à ceux qui la définissaient mal.

Nous avons avancé que les erreurs des peuples appartenaient à l'histoire : les Tscherkesses ou Circassiens, ligués avec les Tatars de Crimée, figureront souvent dans les événemens que je retrace. L'esprit de liberté des Tscherkesses fait donc partie de cet ouvrage ; je vais le mettre en parallèle avec l'esprit de liberté des Spartiates. Ce tableau fidèle sera la preuve la plus forte de la vérité des principes que j'ai établis sur la vraie liberté ; car la raison repoussera également, et la liberté des Spartiates, et celle des Tscherkesses.

Les habitans du Caucase font consister la liberté dans la pratique de tout ce qu'ils osent ; leur constitution étant fondée sur le pillage, ils ne se croiront plus libres du jour où il leur sera défendu de piller. Ce principe accommodé à leur ignorance, les empêche de réfléchir que, s'ils manquent de

Digitized by Google

bonnes lois, elles font la sauvegarde et le bien-être des autres peuples; toute leur raison se borne à désirer ce que d'autres possèdent; et leur liberté, à tâcher de s'en emparer.

Cette condition tend à les tenir éloignés du repos, à les priver de la jouissance paisible de ce qu'ils ont, à ne compter que faiblement même sur ce qu'ils peuvent défendre; leur sommeil n'est point protégé par des lois qui veillent pour eux; leurs femmes sont sans cesse exposées à être enlevées, par la même raison qu'ils enlèvent celles de leurs voisins; et leur prétendue liberté se change en une servitude cruelle, le jour même où ils sont pris et vendus.

Si c'est là ce qu'on nomme liberté naturelle, félicitons-nous de n'y être pas exposés.

La civilisation dont l'égoïsme était la base, avait procuré à Sparte une liberté dont les jouissances ne se réfléchissaient que sur elle, et dont toutes les privations formaient les anneaux de la chaîne de servitude qui contraignait les ilotes; des esclaves mutilés, avilis, assassinés par leurs maîtres qui se disent libres, offriront à jamais une déchirante erreur de l'esprit humain.

Si la liberté est un bien si précieux, il doit être encore mieux senti par ceux qui se font gloire d'être libres. Si la liberté est un bien naturel, pourquoi ceux qui s'extasient sur la nature de ce bien réduisent-ils des millions d'hommes à l'esclavage?

Digitized by Google

Oui, des millions, et ajoutons, une quantité de millions; car, quoique oppressés par leurs tyrans libres, les ilotes se sont multipliés pendant bien des siècles; tant il est vrai que la nature oublie la masse de ses maux, pour jouir de la portion du bien qui lui reste.

Vingt siècles nous séparent de l'époque où Sparte était libre, mais notre jugement n'admet aucune séparation dans la condition d'homme, commune aux Spartiates et aux ilotes.

Elos était une ville de Laconie que les Spartiates conquirent, et dont ils réduisirent les habitans à l'esclavage. (1)

Les habitans du Caucase sont perpétuellement en guerre, et font des esclaves de tous les prisonniers.

Lorsque le nombre de leurs esclaves augmenta, les Spartiates les renfermèrent tous sous la dénomination d'ilotes : on ne pouvait ni les affranchir, ni les vendre, ni les transporter hors du territoire. (2) Les peuples du Caucase vendent, au contraire, tout ce qui excède le nombre nécessaire à la culture des terres.

Les ilotes étaient employés à faire valoir les domaines de leurs maîtres : ils portaient des bonnets de peau de chien et des habits de peau de brebis;

(1) Homer., *Iliad.*, v. 585; Strab., *Geog.*, l. 8, p. 363.
(2) Strab., *ubi suprà;* Pollux, l. 3, c. 8.

Digitized by Google

il leur était défendu d'apprendre un art libéral; on les obligeait à s'enivrer de temps en temps, afin que l'état d'ivresse fît horreur à la jeunesse lacédémonienne; on les battait habituellement, pour qu'ils n'oubliassent pas qu'ils étaient esclaves, c'est-à-dire, une propriété. (1)

Les prisonniers ou esclaves des habitans du Caucase, sont, comme les ilotes, vêtus de peau de brebis; il ne leur est point défendu d'apprendre un art libéral, mais l'ignorance universelle tient lieu de défense; on ne les force point à s'enivrer pour se donner en spectacle, en dégradant l'espèce humaine, et on ne les bat pas.

On accorda la liberté à deux cents ilotes, en récompense des services qu'ils avaient rendus dans la guerre du Péloponèse; on les couronna de guirlandes, on leur donna des spectacles, mais ils disparurent, sans qu'on ait su ce qu'ils devinrent (2).

Les demi-sauvages du Caucase savent très-bien ce que deviennent les jeunes filles ou femmes qu'ils vendent aux pachas, aux sultans, au grand-seigneur.

La loi de Cryptie était inhumainement nommée à Sparte, une sage précaution de la politique;

(1) Plutarque, dans la vie de Lycurgue, suppose que toutes ces barbaries ont été postérieures à ce grand homme.

(2) Thucydide, *de Bel. Pelop.*, l. 4; Ubbius Emmius, *de Rep. lac.*, l. 1; Meursius, Miscell., Lacon., l. 2, c. 6.

Digitized by Google

lorsque le nombre des esclaves, devenu trop considérable, alarmait la farouche liberté des Spartiates, les instituteurs de la jeunesse armaient leurs élèves de poignards, ils les conduisaient vers les victimes, qu'ils surprenaient toujours par embûches, d'où dérive le mot de *cryptie*: ils les assassinaient, soit durant leur sommeil, soit pendant leurs travaux, sans avoir d'autre sujet de plainte contre eux, que leur grand nombre, et que la crainte de les voir se révolter (1). Les Tscherkesses, les Géorgiens, les Nogais, les Tatars du Couban, adorateurs de la liberté, ne pourraient concevoir que cette loi a existé; l'état de nature dont ils sont si voisins, leurs mœurs sauvages n'inventeraient jamais un acte aussi abominable. C'est ici que la comparaison, entre ces hommes jaloux de la liberté, fait honte à la philosophie dont se piquaient les habitans de Sparte.

Pour diminuer l'odieux de la loi de Cryptie, les éphores déclarèrent la guerre aux esclaves (2). On vit alors une boucherie, où des bras libres égorgèrent des hommes chargés de fers.

Les peuples du Caucase ne déclarent point de guerre, parce qu'ils ne connaissent pas l'état de paix; leurs ennemis sont dans le même rapport à

---

(1) Plutarq., *in Vit. Lycurg.*; Aristot., *Polit.*; Plutarq., *de Leg. et de Rep.*; Xénoph., *Inst.*; Œlian., *Var. Hist.*

(2) Arist., *Polit.*, l. 2.

Digitized by Google

leur égard, et le pillage, loi suprême de ces nations, en est aussi toute la politique.

Ainsi, en mettant en parallèle le peuple ancien dont on a le plus célébré le saint amour de la liberté et les vertus héroïques, avec les peuples modernes dont la liberté se rapproche de l'état naturel, et par conséqnent le plus étranger à la civilisation, nous laissons entre eux un intervalle incommensurable, qu'ont rempli, dans tous les temps, les opinions des sages et des fous, des amis de l'ordre, des lois, et des ennemis du bonheur public, les uns, en prescrivant à la liberté les limites qui la séparent de la licence; les autres, en donnant à la licence le nom de liberté.

Les malheurs des temps ayant bouleversé tous les principes, il n'était pas étranger à notre sujet de les rappeler, car on ne saurait trop redire à tous les peuples, que la fidélité et l'honneur conduisent seuls à la gloire, tandis que les déclamations mensongères ne sont pas toujours utiles aux déclamateurs. Respectons nos souverains et nos lois, renonçons au coupable système de tromper les hommes; soumettons l'inquiétude de notre esprit à l'empire de la raison, et les historiens n'auront plus de digressions à faire sur l'abus du mot liberté; mais ils jouiront avec reconnaissance d'une liberté réelle, ouvrage des bonnes lois, et idole de tous les cœurs.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Règne de Mengli-Ghéraï II; continuation de l'histoire des Kozaks.

Dély ayant rassemblé les mécontens, leur reprocha l'espèce de servitude dans laquelle on les tenait; la liberté, leur disait-il, est le premier des biens; l'homme qui ne sait pas en jouir dans toute son étendue, est digne des chaînes qu'il porte: conquérons cette liberté sacrée; je serai à votre tête, vos ennemis fuiront devant moi; la mort des uns, l'éloignement des autres, vous livreront tout ce qu'ils possèdent; l'esclavage contraindra ceux qui resteront, et nous, dans l'abondance, dans les plaisirs, nous ne dépendrons que de nous-mêmes.

Aussitôt soixante mille hommes se mettent en campagne et ravagent les lieux par où ils passent; ils sont arrêtés devant Azow. Cette ville renfermait une forte garnison turque; les rebelles cherchaient des victimes désarmées, et non des soldats à combattre; ils s'arrêtèrent, se mutinèrent contre Dély, et se séparèrent. Un grand nombre tomba sous le fer de ses ennemis, plusieurs rentrèrent dans leurs foyers, et le chef se trouva seul, cherchant un asile, et puni moins sévèrement qu'il méritait de l'être.

On agitait fortement une grande question dans le divan; c'était de trouver un moyen de châtier la noblesse de Crimée. Il était plus facile au khan

Digitized by Google

d'obtenir du grand-seigneur la tête d'un de ses ministres, qu'il ne l'était aux ministres réunis de punir la noblesse de la presqu'île. Mengli était l'homme du gouvernement, on comptait sur lui, mais il était suspect aux nobles; difficilement il aurait pu les attirer dans un piége; on voulut le remplacer par un homme capable de venger l'insulte faite au grand-seigneur; on choisit de nouveau Kaplan, qui eut le bon esprit de refuser. Mengli provoqua une révolte la Porte plia; et le laissa en possession du trône, parce qu'elle n'avait ni les moyens ni l'énergie nécessaire pour l'en priver.

(*An* 1725.) « Un corps de mille Kozaks se ren» dit à Sulak pour relever ceux qui creusaient le » canal. Apostol, chef des corps de Mirgorod, fut » chargé de fers, conduit à la forteresse de Péters» bourg, sans qu'on ait su de quel crime il était » coupable. »

Pierre mourut le 28 janvier : les grandes choses qu'il a faites lui ont conservé le nom de *Grand*; il éclaira son peuple, mais il le fit trembler; jamais souverain n'a été moins regretté, après avoir autant fait pour son pays. Catherine I[ère] lui succède; les Kozaks prisonniers sont élargis, et rentrent dans leurs biens; Apostol reprend sa place, et les Zaporogues bénissent leur souveraine.

Mengli avait racheté la souveraineté de Crimée au prix de son honneur; il trahit bientôt après ceux qui l'avaient aidé dans sa révolte. La Crimée

Digitized by Google

fut un théâtre de sang : plus on avait témoigné de chaleur pour le prince en insurrection, plus on était recherché, pillé, puni par le même prince sur le trône; sous le prétexte d'affaires d'état, il assemblait un divan et y choisissait ses victimes. Tels furent les fruits amers de cette liberté promise par Dély, son neveu et son complice. Les révoltés savent accommoder leur religion aux circonstances, ils jurent aujourd'hui ce que leur intérêt désavouera demain; mais cette machine, toujours la même, toujours aveugle, toujours séduite, toujours prise au même appât, regrettant chaque rayon de la roue de fortune qu'elle a parcourue, ne connaissant de pire condition que celle du moment, cette machine, dis-je, composée de tous les peuples de la terre, est destinée à servir d'instrument et de victime aux révoltés de tous les âges.

(*An* 1726.) L'impératrice dispense les Kozaks des travaux publics, moyennant un rouble par tête; à la mort de cette souveraine, Pierre II rétablit les Kozaks dans tous leurs anciens priviléges, et leur permit de se choisir un hetman. Théodore Naumof assista à l'élection au nom de l'empereur; Apostol fut élu, et Basile Kotchoubey nommé colonel de Pultawa.

Mengli, par ses cruautés et son arrogance, s'était attiré la haine de tous ses sujets; ils supportaient impatiemment un joug devenu tous les jours plus

Digitized by Google

pesant. Le khan de Crimée crut pouvoir apaiser les clameurs, faire oublier les flots de sang qu'il avait versés, et mériter même l'affection des Tatars en supprimant un léger tribut. Qu'ils se trompent ces hommes féroces, terreur des nations, lorsqu'ils pensent qu'un seul acte de justice suffit pour effacer leurs crimes ! le souvenir de leur conduite est gravé dans toutes les âmes ; le cri de la nature réclame un père, un frère, une épouse, des enfans, des amis qu'ils ont sacrifiés ; aussi Mengli n'inspirait-il qu'un mépris profond. Les Zaporogues restés en Crimée ne cherchaient que l'occasion d'adresser à la Russie l'hommage de leurs vœux, et l'expression sincère de leur repentir et de leur soumission.

(*An* 1730.) Pierre II venait de mourir ; les Zaporogues de Crimée saisirent les premiers momens du règne de l'impératrice Anne, pour représenter à cette princesse combien ils étaient vexés par un homme sanguinaire, et combien ils avaient à souffrir sous un prince qui abhorrait les chrétiens. L'impératrice les reçut à résipiscence, renouvela leurs anciens priviléges, et les admit au serment de fidélité.

Lassée des plaintes des Tatars, la Porte déposséda Mengli-Ghéraï ; son frère Kaplan fut pour la troisième fois revêtu de la souveraine autorité.

Malgré les postes fortifiés que les Russes gardaient, et d'où ils repoussaient les Tatars ; malgré les conditions du dernier traité, qui défendaient à

Digitized by Google

ceux-ci de faire des incursions sur le territoire russe, les khans continuaient leurs courses, et enlevaient beaucoup de cultivateurs.

Cependant la Porte n'était pas sans inquiétude, et l'armée des Perses était aux environs de Bagdad. « Kaplan reçut l'ordre d'aller secourir cette ville; » il viola le territoire de l'empire en prenant le » chemin le plus court du côté du Caucase. » (1)

(*An* 1732.) L'impératrice ayant été instruite de la marche du khan de Crimée, envoya des troupes, et principalement des Zaporogues; le prince de Hesse-Hombourg commandait cette armée : il fit demander des explications au sultan, qui conduisait les Tatars; loin de répondre, celui-ci tâcha d'ameuter les hordes qui obéissaient à la Russie (2), et sur le territoire desquelles il passait. Le chef des Tatars, forcé de se rendre ponctuellement à sa des-

(1) Il nous paraît, au contraire, que le chemin le plus court pour aller de Crimée à Bagdad eût été de débarquer les troupes à Trébisonde. On suivait une ligne presque droite, et on profitait d'une partie de navigation sur l'Euphrate, dont le cours tend sans cesse à se rapprocher du Tigre sur lequel Bagdad est situé.

Ce dernier fleuve serait même préférable, mais sa navigation remontant moins haut que celle de l'Euphrate, on aurait pu débarquer à Félondje, qui n'est qu'à 25 lieues de Bagdad.

(2) Je parlerai, dans le volume suivant, de celles qui avoisinent la Nouvelle Russie ou qui en font partie.

Digitized by Google

tination, ne pouvait pas travailler méthodiquement les esprits, comme cela se pratique dans toutes les révoltes; il se contentait de faire des présens aux chefs, et de leur donner des instructions par écrit : ces hommes fidèles remirent le tout au prince de Hesse sans avoir ouvert les paquets. Sur les bords de la Terski, les Russes joignirent les Tatars; le combat fut long et opiniâtre; le prince de Hesse, avec le corps de réserve, décida la victoire : les Tatars furent complétement défaits. (1)

(*An* 1733.) Il suffisait de la mort du roi Auguste II pour faire recommencer les troubles de la Pologne. Il n'est point de gouvernement parfait, et s'il était possible d'en imaginer un, il suffirait qu'il fût administré par des hommes, pour être bientôt exposé à l'instabilité, aux vicissitudes, à la violence de leurs passions. Les opinions les plus sensées, les principes les plus sages sur la forme des gouvernemens, varient avec eux : c'est ce qui fait que l'on n'estime ordinairement ces opinions et ces principes, qu'autant qu'ils favorisent le système qu'on a adopté, ou celui qu'on désirerait faire adopter. S'il est néanmoins permis de juger sans prévention ce qui se passait aux diètes de Pologne, on trouve qu'elles n'étaient utiles qu'aux nobles, dont elles servaient les passions, et qu'elles

(1) *Voyez* Manstein, édit. de Lyon, p. 104 et suiv.

Digitized by Google

cessaient d'être libres du moment où l'or de l'étranger les influençaient. On se tromperait grossièrement si l'on confondait avec les diètes de Pologne les assemblées de cette nation, qui n'est qu'un point en Europe, et dont la puissante industrie embrasse l'univers. Si parfois chez elle l'argent ou l'intrigue contribuent à quelques élections, le vrai patriotisme qui anime les Anglais tend sans cesse au bien public et rectifie tout.

L'archevêque de Gnesen, primat du royaume, prit la régence et convoqua la diète : on y décida unanimement de donner l'exclusion à tous les princes étrangers, et de n'élire pour souverain qu'un noble du pays. La France, la Saxe, l'Empire, la Russie s'agitaient sans s'entendre. Le 12 septembre, Stanislas Lesczinski est élu pour la seconde fois; mais la diète va être punie d'avoir osé adopter un plan fixe; le territoire de la Pologne va être envahi, les Russes donneront un nouveau roi sous le nom d'*Auguste III*.

Quoique nous ayons de bons mémoires sur cette guerre, il est inutile d'en donner les détails, puisqu'ils n'ont pas influé sur la Nouvelle Russie.

On continuait de poursuivre les Tatars, rarement on les atteignait à cause de la vitesse de leurs chevaux : il y eut quelques engagemens à l'avantage des Russes, qui cessèrent de les poursuivre lorsque les fuyards passèrent le Couban. A la fin de 1734, les Tatars recommencèrent leurs incursions.

Digitized by Google

(*An* 1735.) L'impératrice Anne s'adressa au grand-seigneur, comme suzerain de la Crimée; elle n'en obtint aucune réponse et lui déclara la guerre.

Il n'est pas hors de propos de remarquer qu'une partie du conseil de l'impératrice Anne, et surtout le comte d'Osterman, étaient opposés à cette guerre; ils observaient que la Russie ne retirait jamais d'avantages réels de ses débats avec le Turc; qu'on payait la gloire de les battre par des sacrifices énormes en hommes et en argent; que les Tatars, étant les agresseurs, il suffirait de les punir; qu'il était sage de n'attaquer que la Crimée tandis que le sultan dirigeait ses efforts contre Thamas-Kouli-Khan; que l'on serait à temps de prendre un parti lorsque la position du Turc présenterait des avantages certains.

Les membres du conseil qui embrassaient une opinion contraire et plus qu'indiquée par le comte de Munich, trouvaient l'occasion très-favorable pour attaquer les Turcs : Ils sont, disaient-ils, aux prises avec un ennemi redoutable et qui les a déjà battus; ne leur donnons pas le temps de profiter des leçons de tactique européenne, que leur donne le pacha comte de Bonneval (1). Ce parti

(1) Le comte de Bonneval, aidé de deux Français qui avaient pris le turban, exerça deux à trois mille hommes. Le sultan et sa cour assistaient à cet enseignement, comme à un spectacle nouveau qui les amusait. Lorsque le comte

Digitized by Google

l'emporta, et M. d'Osterman fit la proclamation de guerre.

(*An* 1736.) Quelques troubles intestins, quelques guerres qu'eût éprouvées la Crimée, elle n'avait pas été encore envahie depuis la domination des khans. Le maréchal de Munich commandait l'armée russe; les Zaporogues, ayant perdu leur hetman Apostol, combattirent sous d'autres chefs.

Kaplan avait avec lui soixante-quinze mille Tatars et trente-cinq mille Turcs. Les retranchemens de Pérékop exigeaient beaucoup de monde à cause de leur étendue, et la seule résistance qu'ils opposaient aux Russes était la profondeur d'un fossé sec: plusieurs milliers de Zaporogues s'y précipitèrent, les Russes forcèrent la ligne, prirent Pérékop, et entrèrent en Crimée. (1)

Cette expédition ne fait point honneur à la Russie; le pays fut livré aux flammes. Du temps des Barbares cette conduite pouvait être autorisée par leur ignorance; mais dans le dix-huitième siècle embraser des villes, détruire les principaux monumens, renverser les temples, anéantir les

---

voulut former un plus grand nombre de soldats, on s'y opposa, dans la crainte d'un soulèvement général. L'un des Français, M. Ramsay, passa en Russie, où il fut major; l'autre, M. de Mont-Chevreuil, mourut en se rendant en Hollande.

(1) La longueur de ce fossé est de sept verstes, c'est-à-dire, un peu moins de deux lieues de vingt-cinq au degré.

Digitized by Google

écoles publiques, porter les ténèbres, en saccageant toutes les bibliothéques, chez des peuples qui commençaient à s'éclairer (1); faire périr dans l'embrasement général les vieillards, les femmes, les enfans, ce n'est plus faire la guerre, mais exterminer un peuple.

Kaplan abandonna Batchi-Sarai sa capitale; elle ne fut point épargnée; son palais eut le même sort. Kosloff, les autres villes, les villages, tout fut ruiné de fond en comble. On éprouve un sentiment pénible en décrivant des faits aussi récens; le cœur les repousse, la raison cherche à ne pas les croire possibles, la main se refuse à les tracer.

Les chaleurs du climat vengèrent les malheureux Tatars des torches de leurs incendiaires : l'armée russe revint à Pérékop en murmurant contre ses chefs.

Si on eût traité les Tatars avec humanité, si la paix leur eût été accordée à des conditions même onéreuses, ils eussent employé les premiers momens de calme à réparer leur perte, ils eussent su bon gré au vainqueur de tout le mal qu'il ne leur aurait pas fait; loin de là, on les réduit au dés-

---

(1) On se rappelle les bienfaits de Sélim pour son pays; il le tira de la crasse ignorance qui l'engourdissait; il éleva des temples, fonda des écoles, rassembla diverses bibliothéques enrichies des plus rares manuscrits persans; tout fut la proie des flammes.

Digitized by Google

espoir, ils vont désormais ne respirer que vengeance.

« Dès le mois d'octobre de la même année, ils » recommencèrent leurs incursions, traitèrent la » Petite Russie comme on avait traité la Crimée, et » emmenèrent avec eux une multitude innombra- » ble de captifs; les Kozaks, qui les poursuivirent, » n'en purent reprendre que trois mille. »

Si toute passion est prohibée à un historien, il lui est néanmoins prescrit d'être exact, et on ne peut l'empêcher de gémir sur les maux qu'il retrace; qu'il rapporte donc avec douleur que ces dévastations odieuses, que ces incendies inhumains valurent aux Zaporogues des éloges, un étendard de distinction, une queue de cheval garnie de draps d'or, un bâton de commandement pour leur chef, de l'or à partager entre eux, et plus de considération qu'ils n'en avaient eu jusque-là.

Avant de continuer l'histoire de cette guerre, demandons-nous raison de son but : était-ce attaquer pour brûler, vaincre pour égorger? Ce n'est plus conquérir, c'est détruire. Cette réflexion ne paraîtra point oiseuse à ceux qui parcourront les détails des campagnes suivantes. Il n'est pas possible de croire que l'impératrice Anne ordonna ces destructions flétrissantes; aucun motif ne pouvait la déterminer à imiter ce monarque puissant, dont les ordres plus que sévères, suggérés par Louvois, couvrirent de cendres l'une des belles provinces de l'Allemagne. Ici la jalousie du ministre s'efforçait de flétrir les

Digitized by Google

lauriers du grand général qui obéissait en gémissant; mais une femme, quoique couronnée, ne renonce pas à la pitié, premier ornement de son sexe. Je rapporte fidèlement les faits, qu'un autre les explique.

Kaplan-Ghéraï fit au grand-seigneur un rapport exact des diverses affaires. Il justifia sa conduite, et prouva, par la vengeance qu'il avait tirée, combien la presqu'île pouvait encore déployer de ressources. Il proposa un plan pour la campagne suivante, et demanda un renfort de quarante mille hommes : il reçut pour réponse, de remettre les attributs de sa dignité à Mengli.

Le maréchal de Lascy s'empara d'Azow, puis vint rejoindre M. de Munich. (1)

(*An* 1737.) Revêtu de nouveau de la souveraineté de Crimée, Mengli pratiqua des intrigues qui lui réussirent. Les malheurs de Kaplan avaient pesé sur toute la nation; les cruautés de Mengli n'avaient eu pour objet que les nobles et les riches : il gagna ces deux classes par des promesses, prodigua de magnifiques déclamations, fit haranguer les faibles en particulier, et le peuple en public. Sachant qu'on séduisait les hommes par de grands mots et de belles phrases, il inspira de la confiance, il fit ou-

(1) Cette même année, Don-Duc-Ombo, prince des Calmoucks, soumit à la Russie les Tatars du Couban, dont il fit un carnage affreux.


Digitized by Google

blier ses crimes, et trouva partout de la soumission à la place de la haine qu'il avait su si bien mériter.

Mengli profita de la bonne volonté des Tatars pour réparer les lignes et la place de Pérékop; l'ardeur qu'on employa à ces ouvrages surpasse tout ce qu'il est possible d'en dire; les fortifications furent terminées, et rendues plus respectables qu'elles ne l'étaient auparavant. Deux divisions de cavalerie parcouraient le pays situé derrière le Sivache (1), et formaient les avant-postes. Toute l'armée du khan était rassemblée sous Pérékop, comme le seul point par où l'ennemi pût se présenter.

Pour se mettre à même de juger des fatigues que les Russes éprouvèrent dans cette campagne et dans la précédente, il faut faire attention au caractère dur et impérieux du feld-maréchal de Munich. Le général Manstein, de qui nous empruntons les principaux faits de cette guerre, dont il partagea la gloire et les dangers, nous dit que la campagne de 1737 fut la plus meurtrière de toutes.

Exposer sagement le soldat un jour d'action, c'est le grand art d'un général habile; mais lui faire

(1) Le Sivache est une mer ou un assemblage de lacs, fermant la presqu'île du côté du continent, depuis Pérékop jusqu'à Jenitschi; du côté de la mer d'Azow, une langue de terre de cent verstes de long, sur une largeur qui varie depuis une jusqu'à deux, sépare les lacs de cette mer.


Digitized by Google

hors de propos, braver les rigueurs d'un climat qui n'est pas le sien, c'est perdre des hommes sans nécessité.

« Au lieu, dit M. Manstein, de nous faire mar-
» cher pendant le fort de l'été, durant la nuit, ou
» quelques heures avant le jour, pour profiter de
» la fraîcheur, l'armée ne se mettait jamais en
» marche qu'à deux et trois heures après le lever
» du soleil, ce qui occasionnait des maladies. Les
» fatigues et les chaleurs exténuaient et épuisaient
» tellement les soldats, qu'on en a souvent vu tom-
» ber roides morts en marchant; il y a eu même
» des officiers qui sont morts dans cette campagne,
» de faim et de misère. » Plus bas, le même général ajoute: « Je n'exagère point, en avançant que
» jamais l'armée du comte de Munich ne s'est mise
» en campagne sans avoir quatre-vingt-dix mille
» chariots à sa suite. » (1)

---

(1) Cela paraîtrait incroyable si l'on n'observait que cette armée portait avec elle son eau et son bois. Nous écrivons sur les lieux où ces armées se répandirent, et nous ne concevons point à quel propos on s'embarrassait ainsi. Toute la cavalerie trouvait dans le Stèpe une nourriture aussi saine qu'abondante; il y a des sources dans la plupart des ravins, et partout où les puits manquent, on n'a pas besoin de creuser profondément pour arriver jusqu'à l'eau. Indépendamment des grands fleuves, il y a des ruisseaux. A l'égard des bois, pourquoi voulait-on que les soldats fussent mieux traités que les habitans du pays? ceux-ci se con-

Digitized by Google

Si les Tatars eussent observé quelque discipline, que serait devenue l'armée ? Des hommes acclimatés, dont toutes les provisions consistaient dans un peu de biscuit; des Tatars montés sur des chevaux accoutumés à faire vingt-cinq lieues par jour, ne pouvaient-ils pas embarrasser dans sa marche cette armée surchargée d'équipages : la maladresse du khan lui laissa une entière liberté.

Ce n'est pas que de son côté le maréchal de Munich négligea les précautions nécessaires : pour éviter toute surprise, on avait trouvé un moyen ingénieux qui indiquait la marche des Tatars, c'était le télégraphe dans son enfance. On fichait en terre trois poteaux, qui supportaient chacun un tonneau rempli de paille et de bois sec; on multipliait ces signaux de demi-lieue en demi-lieue.

« Lorsqu'on apprenait que les Tatars étaient en » marche, on allumait un des fanaux, pour aver- » tir les postes avancés et les gens de la campagne » d'être sur leurs gardes; dès que les ennemis se » faisaient voir près de quelque poste, on allumait » le second fanal; quand ils avaient pénétré dans » le pays, on mettait le feu au troisième. »

Ces trois fanaux, placés le long de la frontière, étaient vraisemblablement situés sur des éminences ou kourganes : dans un pays ras comme le Stèpe,

---

tentent du kizik, ou bouze de vache séchée au soleil, et de grandes herbes également séchées.

Digitized by Google

on devait distinguer ce feu, la nuit surtout, à de grandes distances; mais on ne conçoit guères comment on pouvait allumer le troisième fanal lorsque l'ennemi avait pénétré, et par conséquent dépassé le terrain sur lequel il était élevé.

Puisque nous venons de nommer les kourganes, c'est-à-dire, ces cônes de terre en forme de tombeau si multipliés dans le Stèpe, et dont nous avons déjà parlé dans la note du chapitre second, il n'est pas déplacé de dire un mot des fouilles que le général Manstein a vu faire. « On a de mon temps creusé » quelques-uns de ces tombeaux; on y a trouvé des » urnes remplies de cendres, avec des médailles » d'or et de cuivre, sur lesquelles on voit des ca- » ractères arabes, moitié effacés. »

Coprinius ajoute: « Il serait bien intéressant qu'on » encourageât ces fouilles: j'ai vu ouvrir deux kour- » ganes; l'une ne renfermait que des ossemens plus » grands que nature, et n'a été visitée qu'à demi; » l'autre a fourni une armure à cotte de mailles, » une bossette de bride et un étrier d'or massif, » mais léger. (1)

(*An* 1737.) Le dix de juillet l'armée russe, forte de soixante-dix mille hommes, parut devant Otchakoff. Le maréchal de Munich avait espéré de tromper l'ennemi en dirigeant d'abord sa marche sur

---

(1) Manuscrit du docteur Coprinius, rapporté par Labarthe, p. 347.

Digitized by Google

Bender; mais le Turc ne prit point le change. Il fortifia et approvisionna Otchakoff qui avait vingt-cinq mille hommes de garnison. « Le soir du onze, » le maréchal commanda cinq mille travailleurs, » soutenus par cinq autres mille hommes, pour » élever pendant la nuit, entre le Liman et la mer » Noire, cinq redoutes et dix épaulemens qui pus- » sent servir, dans la suite, de lignes de contreval- » lation, et couvrir la queue de la tranchée. »

La sécheresse du terrain ne permit pas d'avancer les travaux : le maréchal, intéressé à presser le siége, avait reçu l'avis que toutes les forces turques, rassemblées à Bender, se mettraient en mouvement pour venir au secours de la place.

Nous ne suivrons point ce siége dans ses détails, quoiqu'il n'ait duré que quelques jours. Nous sommes néanmoins convaincus que malgré les talens et l'expérience du maréchal, l'explosion du magasin à poudre de l'ennemi l'obligea de se rendre.

Une partie de la ville fut renversée; six mille hommes périrent. Cet événement fut d'autant plus avantageux pour M. de Munich, que sa situation était embarrassante : il s'était avancé jusque sous les murs de la place, sans avoir avec lui les choses nécessaires pour entreprendre un siége; sa grosse artillerie, qu'il croyait déjà sur le terrain, était encore embarquée, et la flotte qui la portait ne paraissait pas.

Les Zaporogues se distinguèrent en montant les

Digitized by Google

premiers à l'assaut. Dès le commencement de l'action, ils mirent pied à terre sans en avoir reçu l'ordre, et se battirent avec le plus grand courage. On trouva dans la place quatre-vingt-deux canons de bronze, on fit cinq mille prisonniers; l'explosion, l'incendie et le fer des Russes firent périr le reste de la garnison.

Quand on réfléchit à combien d'accidens la gloire et la réputation d'un général sont exposées, on sera forcé de convenir que le talent seul ne suffit pas pour l'illustrer. Si la fortune est contraire, les plans les mieux combinés, les dispositions les plus sages, les règles d'un art dont le succès dépend quelquefois d'un accident imprévu, la prudence, la hardiesse, tout peut être déjoué par le malheur. Cette campagne du comte de Munich ajouta beaucoup à sa réputation et à sa gloire; la prise d'Otchakoff fut cependant le seul avantage qu'on en retira; et, si le magasin à poudre n'eût pas sauté, que devenait le grand homme? Exposé sans grosse artillerie aux sorties d'une garnison forte de vingt-cinq mille combattans, pris à dos par toutes les forces ottomanes qui débouchaient de Bender, toute son espérance eût été dans une belle retraite! Était-elle vraisemblable dans le pays ouvert qu'il avait à parcourir et avec quatre-vingt-dix mille chariots? La prudence, rare chez les Turcs, les avait bien servis cette fois: une garnison très-forte, des provisions en abondance, une place mise sur le meilleur pied

Digitized by Google

de défense, une armée s'avançant pour la secourir ; tout est perdu par un accident.

Sans vouloir rien diminuer de la gloire du maréchal de Munich, on ne peut concevoir l'anecdote suivante, que nous prenons dans les Mémoires du général Manstein : « Le maréchal attaqua la place » sans savoir comment elle était fortifiée ; on avait » précédemment envoyé un officier faire des com- » plimens au pacha, et voir s'il ne pourrait pas lever » le plan des fortifications de la ville. Cet homme, » à qui l'on permit à peine de regarder par la fe- » nêtre de sa chambre, et qui voulut cependant » faire sa cour au comte de Munich, lui avait » donné le plan d'un hexagone, en l'assurant de » son exactitude ; la place se trouva être un carré » long. »

L'armée sous les ordres du comte de Lascy, et destinée à agir en Crimée, était composée de quarante mille hommes. Au lieu de suivre la route ordinaire par Pérékop, le général russe longea la mer d'Asow, attendit la flotte pour agir de concert avec elle, et jeta un pont à Jenitski, sur le bras le plus étroit du Sivache (1). Le 26 juin les troupes se rassemblèrent, et le trente elles entrèrent dans ce petit espace qui sépare la mer

(1) L'inspection de la carte de Crimée est indispensable pour bien comprendre la hardiesse du maréchal de Lascy, et pour suivre les Tatars dans leur marche rétrograde.


Digitized by Google

d'Azów de celle de Sivache: à peine fut-elle un peu avancée sur cette langue de terre, que le khan des Calmouks vint la joindre avec quatre mille des siens.

Contre leur usage, les Tatars avaient observé les mouvemens de l'armée russe, et la cavalerie qu'ils eurent le bon sens de laisser en avant pour donner des avis, leur fit savoir que le général ennemi passait par Jenitski, et tournait par ce moyen les lignes de Pérékop. A mesure que les Russes s'avançaient sur un terrain aussi étroit, où il était impossible de se former, ils fortifiaient la tête du pont sur le Sivache, seul point par où ils pussent évacuer la Crimée, en cas de défaite. La conduite du maréchal de Lascy aurait été impardonnable contre tout autre ennemi; mais il comptait gagner Arabat (1) avant les Tatars; il espérait même qu'étant appuyé par la flotte il échapperait au danger.

Mengli le gagna de vitesse, quitta Pérékop, et arriva assez à temps pour ravitailler Arabat, ajouter à ses fortifications et augmenter sa garnison de sept mille hommes. Ces mesures prises, il plaça son camp derrière l'ancien canal, que les rois du Bosphore avaient creusé, et fortifia ce poste à sa manière.

---

(1) Arabat est l'ancienne Éracléon; c'était alors une forteresse qui défendait l'approche de la langue de terre qui porte son nom.

Digitized by Google

Du côté de Jenitski la cavalerie tatare vint se mettre en présence de la tête du pont, et intercepta toute communication. En jetant les yeux sur la carte, on doit frémir sur le sort d'une armée qui se trouve ainsi prise, et on convient qu'il ne peut avoir existé aucun exemple d'une situation aussi périlleuse.

On murmura dans l'armée russe. Les officiers accusèrent ouvertement le général de les avoir conduits dans un boyau fermé des deux côtés, et où leur valeur ne pouvait être mise en usage, puisque le local ne permettait pas de se déployer; il suffisait de placer quelques pièces d'artillerie à l'issue de ce passage pour exterminer une armée entassée sur un point. « Il est plus que vraisem-» ble, disaient-ils, que cette manœuvre a été com-» binée avec les Tatars, puisqu'ils ont été informés » si à propos de nos mouvemens. Il n'y a que des » traîtres qui puissent rester à l'armée pour être » ou complices ou victimes; qu'on donne des passe-» ports à ceux qui aiment leur patrie. »

De son côté, le comte de Lascy ne laissait apercevoir ni trouble ni embarras; il donnait ses ordres avec la même gaîté qu'il eût pu conserver en temps de paix, dans un camp de plaisance.

Cependant le murmure s'accroît progressivement; les Tatars ont fait avancer leur infanterie du côté d'Arabat, et le canon de Jenitski apprend que l'on en est aux mains à l'autre extrémité. Les généraux

Digitized by Google

russes, excepté Spiegel, vont dans la tente du feld-maréchal, et lui annoncent que l'armée va être détruite ; que le soldat se plaint, et que le découragement est au comble. « Eh bien! messieurs, dit » le comte de Lascy, que me conseillez-vous? » Tous les généraux disent d'une voix qu'il fallait essayer de revenir sur ses pas.

Sans s'émouvoir le moins du monde, le comte de Lascy mande son secrétaire, lui ordonne d'expédier des passe-ports pour tous ces messieurs, et leur annonce une escorte de deux cents dragons. Les généraux, saisis d'étonnement, se regardent, chancellent, et, d'un mouvement spontané, le prient d'oublier leur erreur : c'en était une bien grande, sans doute, d'essayer une retraite devenue impossible, tandis qu'un coup hardi pouvait sauver l'armée.

Le général, sans en donner les motifs, fait ramasser tous les tonneaux vides ; il les fait joindre avec des chevaux de frise et couvrir le tout de roseaux bien liés ; par ce moyen ingénieux, il fait défiler peu à peu toutes ses troupes à une grande distance des Tatars, qui n'en soupçonnaient pas la possibilité. Le maréchal se fortifia avec la première division de débarquement, entre le Sivache et la petite rivière de Carassou.

Mengli ne fut instruit de cet événement qu'après son exécution. Les Tatars se découragèrent, n'attaquérent les Russes que bien faiblement, furent

Digitized by Google

complétement battus, et, suivant l'usage malheureusement adopté, les vainqueurs brûlèrent huit cents villages et la petite ville d'Arabat.

On livra un second combat près de Karassoubasar. Les Tatars échouèrent de nouveau, la ville fut brûlée; « elle consistait en plus de six mille » maisons, trente-huit mosquées, deux églises » chrétiennes pour les Grecs et les Arméniens. » On comptait alors à Karassoubasar cinquante » moulins à eau et une grande quantité d'édifices » publics. »

Cette expédition, qui pouvait devenir si fatale, n'avait pour but que la dévastation, puisque Lascy se retira vers le Schoungar.

Le khan de Crimée recevait journellement des renforts; quinze mille Tatars et six mille Turcs descendirent des montagnes et se réunirent à lui. Fort d'environ cinquante mille hommes il poursuivit le maréchal, battit son arrière-garde, tua beaucoup de monde, et fit près de deux mille prisonniers : le corps d'armée passa heureusement le Schoungar (1) avec un pont de bateaux; quelques traîneurs furent pris par les Tatars.

Il y eut un engagement entre la flotte russe que commandait le contre-amiral de Bredal, et celle des Turcs conduite par le capitan-pacha; l'avantage resta aux premiers.

(1) Schoungar est vers le milieu du Sivache; c'est un des passages les plus aisés.

Digitized by Google

Pendant l'automne, les Turcs, dans leur sagesse accoutumée, crurent convenable de venir assiéger Otchakoff; la garnison n'était que de quatre mille huit cents hommes, la place était mal approvisionnée; mais le général qui y commandait était un brave et expérimenté militaire. La tranchée s'ouvrit le 27 octobre; on donna plusieurs assauts : celui du 8 novembre fut si meurtrier qu'il coûta aux assiégeans dix mille des leurs; le 9 au soir ils levèrent le siége après avoir perdu vingt mille combattans. Le général Stoffeln, qui avait si bien défendu la place, quoiqu'il ne lui restât que deux mille soldats, fut très-accueilli et bien récompensé par sa souveraine.

Cette campagne ne nous présente d'autre réflexion que celle-ci. Dans toutes les guerres, surtout quand le pays conquis est très-fertile, on y passe des quartiers d'hiver; indépendamment de ce qu'on y fait subsister l'armée aux dépens de l'ennemi, on l'empêche de rien entreprendre et on tient le soldat en haleine : cette guerre ne ressemble point aux autres, ce n'est qu'un incendie; on se retire après avoir brûlé, et on recommence l'année suivante.

(*An* 1738.) Mengli recruta quarante mille soldats; les Turcs employèrent tous leurs efforts pour résister au maréchal de Munich : l'armée de ce général se montait à cinquante mille hommes (1).

---

(1) « Les généraux qui servirent cette campagne, sous

On livra plusieurs combats sur la Kodima, sur le Savran et le Dniester, tous à l'avantage des Russes; les Turcs n'eurent de succès que contre les fourrageurs qui s'étaient séparés de leur escorte. Des maladies survenues par la difficulté des vivres, firent perdre aux Russes la belle saison, qui se passa en marches, escarmouches, affaires de postes. On revint en septembre prendre des quartiers d'hiver; celui du maréchal fut établi à Kiow.

Tandis qu'on perdait son temps dans la Bessarabie, le comte de Lascy se dirigeait vers la Crimée avec trente-cinq mille soldats; le khan était retranché derrière les lignes de Pérékop. Le maréchal russe le trompa par une manœuvre habile, qui l'obligea à porter toutes ses forces d'un côté, tandis que les Russes passèrent par un autre sans perdre un homme (1); on prit Pérékop et l'on pénétra en Crimée. Les instructions du maréchal de Lascy portaient de s'emparer de Caffa; mais à peine eut-on fait deux ou trois marches, continuellement

---

» M. de Munich, furent le général en chef Roumanzow, les lieu-
» tenans-généraux Zagraiski, Charles Biron, Lævendal, Gus-
» tave Biron; les généraux-majors prince Ulrik de Brun-
» swick, prince Holstein-Bek, Boutourlin, Liéven, Kaizer-
» ling, Fermor, Magnus Biron, Philosophoff, Aractscheef,
» Stockmann, le prince Wasili Repnin; le baron de Lœ-
» vendal eut particulièrement l'artillerie sous sa conduite.»

(1) Ce fut par la mer de Sivache: le vent avait desséché un des bords par où l'armée passa.

Digitized by Google

harcelées par les Tatars, qu'on sentit la faute commise l'année précédente en ravageant le pays. Le soldat n'avait jamais éprouvé de chaleurs aussi fortes; il ne trouvait ni gîte ni abri; la disette la plus affreuse régnait sur ce sol de la désolation; les cultivateurs avaient pris la fuite, les fontaines étaient bouchées, les bestiaux détruits; aussi la mortalité se répandit-elle dans l'armée. Mengli, retenu par une crainte aveugle, n'osa point agir dans une circonstance où, sans effort, il aurait pu exterminer des soldats épuisés et mourans de faim et de soif: pour comble de disgrâces, la flotte, aux ordres de l'amiral Bredal, partie d'Azow avec des provisions, fut dispersée par la tempête.

Tristement et lentement les Russes revinrent sur leurs pas sans être inquiétés; ils firent sauter les fortifications de Pérékop, et aplanirent une bonne partie des lignes. C'est sur cette campagne que l'impartialité oblige de déchirer le voile de deuil dont quelques historiens l'ont couverte.

Jamais on ne prit d'aussi fausses mesures, soit en Bessarabie, soit en Crimée. Les deux maréchaux éprouvèrent les revers qui tiennent à l'imprévoyance. Ce n'était pas acquérir de la gloire que de battre des Tatars indisciplinés, que de brûler et saccager un pays; c'était au contraire provoquer des représailles qui furent cruelles: le maréchal de Lascy n'obtint aucun résultat favorable à la cause qu'il servait, puisque le but de sa campagne était

Digitized by Google

la destruction de Caffa, dont il ne put approcher; il perdit une partie de ses troupes par les maladies, suites nécessaires d'un manque absolu de vivres et d'eau; il put réfléchir douloureusement sur les dévastations de l'année précédente, qui étaient son ouvrage; il ne retrouva que des lieux désolés par lui, et qui s'ouvraient maintenant pour servir de tombeau aux dévastateurs.

D'un autre côté, le maréchal de Munich perdit, sans avoir rien fait, autant de monde que dans les campagnes précédentes : son armée, au retour, offrait l'image d'un hôpital ambulant : les soldats tombaient de faiblesse; le plus grand nombre était incapable de servir : on avait enfoui dans le désert les boulets et les bombes qu'on ne pouvait plus traîner; les chariots de munitions furent laissés en Pologne..... Quels résultats! L'impératrice Anne en fut-elle instruite? j'en doute; et c'est un motif de plus pour déplorer cette époque de son règne.

Cette même année, un paysan de l'Ukraine se donna pour le czarewitz, fils de Pierre I[er]. Cette folie, accréditée par quelques soldats, quelques villageois et un prêtre, aurait pu avoir des suites funestes parmi des gens grossiers, et qui ignoraient que le czarewitz avait cessé d'être depuis vingt ans. Mais quel est le pays où des aventuriers ne tentent pas ce genre d'industrie du moment? Je doute que nulle part leur punition puisse être aussi forte que celle que le paysan d'Ukraine éprouva : il fut em-

Digitized by Google

pâlé vif sur les mêmes lieux où il avait abusé de la crédulité populaire ; le prêtre et les soldats furent mis à mort par divers genres de supplices. Le village, lieu de la scène, fut démoli, et ses habitans dispersés.

(*An* 1739.) La guerre continuait toujours : le maréchal de Munich passa le Dniester, s'empara de Khotzin, battit les Turcs à plusieurs reprises, s'avança en Moldavie, entra dans Jassi sa capitale, et repoussa l'ennemi jusque de l'autre côté du Danube.

Ces brillans succès firent concevoir le projet de pénétrer dans le Budjiack, de s'emparer de Bender, puis de traverser le Danube, lorsque la paix entre l'empereur d'Allemagne et le grand-seigneur renversa tous ces plans. Cette campagne est la plus glorieuse que M. de Munich ait faite.

« Les Kozaks se distinguèrent cette année : ils » étaient divisés en trois corps ; l'un, sous M. de » Munich, agit en Moldavie ; l'autre eut pour par- » tage la Crimée ; le troisième, sous les ordres du » lieutenant-général Stoffeln, s'embarqua pour har- » celer l'ennemi, depuis Kisikerman, aujourd'hui » Béréslaw, jusqu'à Otchakoff. L'auteur dont nous » empruntons ce passage (1), ajoute qu'il y eut » peu de guerre où l'utilité des Kozaks fût plus gé- » néralement reconnue. »

(*An* 1740.) Victorieux partout, les Russes em-

(1) Hist. de la Petite Russie, p. 254 et suiv.

Digitized by Google

ployèrent des millions à ruiner des peuples qu'ils ne subjuguaient pas; ils s'appauvrirent par ces succès, puisque, dans le traité conclu en février, ils rendirent aux Turcs tout ce qu'ils avaient conquis; c'était bien la peine d'avoir fait la guerre!

Le savant archevêque de Mohilow pense qu'il en coûta cent mille hommes à la Russie. Ajoutons maintenant les dévastations commises par les Tatars en Petite Russie et sur le Bog; la ruine des bourgs, des villages, des villes; la destruction des forêts, l'anéantissement de l'agriculture; et réfléchissons que cette guerre aux habitans, à leurs demeures, à leur sol, a eu lieu il y a soixante-quatorze ans : cessons de nous étonner de l'étendue des déserts qui ont succédé à ce fléau. (1)

Si nous observons que les guerres de destruction sont toujours nuisibles, nous le prouverons par la fausseté de l'intérêt du moment qui les conseille, par la haine qui s'éternise entre les nations, par la ruine des terres et de leurs cultivateurs, d'où naît celle de l'industrie et du commerce; enfin par les représailles, qui sont l'objet le plus cher à la vengeance de l'ennemi.

Des millions ont disparu avec le crédit public; une génération a été arrêtée dans ses progrès par les maladies et le fer des Tatars; des flammes ont

(1) Nous écrivons ceci en 1811, et la guerre a commencé en 1736.


Digitized by Google

consumé les propriétés, les vaincus et les incendiaires, le tout sans utilité. Il se présente, à la suite de ces tristes résultats, une perspective bien affligeante; elle apprend que, dans les guerres soutenues sans but, sans principe d'humanité, le gouvernement ne sert que les passions ou l'intérêt de ceux qui les conseillent; tandis que le sang de la nation coule à flots, et que ses ressources se perdent avec la propriété des habitans; le soldat et le laboureur ne sont que des victimes, le commerce cesse, l'artisan s'éloigne, et le cultivateur, s'il existe encore, se retrouve isolé sur son champ couvert de ronces.

Anne mourut cette même année, et Mengli céda le trône de Crimée à Sélim-Ghéraï II.

CHAPITRE XVII.

Succession de plusieurs khans; manière dont ils étaient installés ou dépossédés par le grand-seigneur.

A peine Sélim II est-il sur le trône, qu'il est obligé de s'enfuir, parce que les Tatars ne veulent point de lui.

Kaplan II lui succède; Sélim le remplace de nouveau et meurt : Arslam est nommé après lui et ne règne que deux ans.

Nous avons si souvent parlé de l'installation et de la déposition des khans de Crimée, qu'il est à

Digitized by Google

propos de connaître les formes que la Porte employait dans ces occasions.

Chaque année le grand-seigneur confirmait le khan, et lui envoyait le firman par un officier de distinction. Les présens qu'il lui offrait consistaient dans un sabre, deux aigrettes, une pelisse de martre, et quelques milliers de sequins.

L'officier député s'étant fait annoncer, le khan assemblait son divan : cette réunion des membres qui devaient le composer n'avait lieu que lorsque le prince était indirectement informé des ordres que le plénipotentiaire portait, quoiqu'ils ne dûssent être ouverts que dans l'assemblée. L'ordre du souverain était lu, le khan prenait la pelisse, ceignait le sabre, plaçait les aigrettes, distribuait les sequins dans le divan, et s'asseyait sur le trône ; tous les assistans venaient alors baiser sa veste.

Lorsque le firman renfermait la déposition, l'officier n'obtenait son audience que très-difficilement et qu'après que le khan avait mis ordre à ses affaires et à son trésor. Le firman se remettait alors au visir ; il n'avait pas besoin de dire au prince ce qu'il contenait, puisque le défaut de présens était l'ordre du départ. Il était quelquefois différé d'un jour ou de deux ; mais jamais de trois, à moins de se déclarer rebelle : la famille de Ghéraï ayant ses apanages en Romélie, c'était le lieu où se retiraient les khans disgraciés.

(*An* 1755.) Il est bien difficile de savoir quel

Digitized by Google

motif détermina le choix du nouveau khan ; c'était un prince faible jusqu'à l'imbécillité, soumis aux caprices d'une vieille femme qui dirigeait l'état : que pouvait-on espérer d'un couple n'apportant sur le trône que les débris de son existence, qui ne tenait à la vie que par le sentiment de la douleur et des infirmités ; qui n'avait d'autres passions que celles qui pouvaient servir l'avarice, poussée jusqu'à la fureur chez l'un et chez l'autre?

Bouleversemens, destructions, malheurs publics, ruine de l'état, famine, injustice, proscriptions, étaient autant de calamités qu'on avait à redouter, et les craintes ne furent ni lentes ni mal fondées.

CHAPITRE XVIII.

Révolte des Nogais, malheurs qui accablent la Crimée sous Alim-Ghéraï.

Deux dignités étaient affectées aux princesses tatares ; quelques revenus et de modiques priviléges accompagnaient ces dignités. L'une était la place d'anabeï, occupée ordinairement par la mère du khan ou par une des femmes de son père ; l'autre était l'ouloukhani, accordée à la sœur aînée ou à la fille du souverain.

L'empire qu'exerçait l'anabeï sur Alim, n'avait point de bornes, car il était fondé sur la faiblesse. Un prince faible le sera aussi long-temps que durera son règne ; les habitans de la Crimée, accou-

Digitized by Google

tumés à changer si souvent de maîtres, ne considéraient celui-ci que sous la forme d'un orage, que l'inconstance de la Porte dissiperait bientôt.

L'anabeï était la dernière femme de Séadet déposé par la noblesse. Le caractère de cette princesse répondait parfaitement à sa figure; décharnée, pâle, hideuse, elle était méchante, vindicative, impérieuse et profondément avare : elle dirigeait à volonté un sceptre de fer, que le hasard ou l'insouciance avaient placé dans les mains du vieux khan.

Il y avait autant de vérité dans le jugement que la noblesse portait sur la cause de cet empire absolu, que dans l'opinion du peuple à cet égard. Les nobles disaient que l'amour avait forgé cette chaîne, comme s'il était naturel qu'un vieillard, ayant à ses ordres les beautés de la Circassie renfermées dans son harem, conçût un tendre penchant pour une femme presque caduque! S'il était imbécille, cette sujétion s'expliquait d'elle-même. Le peuple était persuadé que l'anabeï avait l'art des sortiléges, et qu'elle possédait un esprit familier par le moyen duquel elle pouvait tout. Ainsi, d'après l'ordre du destin, d'après l'avis des grands, et l'opinion des peuples, l'anabeï était tout à la fois avare, vindicative, ambitieuse, méchante, d'une laideur révoltante, mais en même temps, amante tendre et sorcière redoutée. Que de choses à soixante-sept ans! quel raisonnement de la noblesse et du peuple!

Digitized by Google

(*An* 1755.) A peine Alim fut-il proclamé khan, que l'anabeï fit augmenter les redevances des peuples, et principalement celles des Nogais; ils étaient prêts à se mutiner, mais leur attachement pour les séraskier, qui étaient frères du khan, les contint encore. En 1756, les Nogais portèrent plaintes sur plaintes; on les vexait au nom d'Alim, et Alim partageait leurs dépouilles avec le visir. (1)

Un consul de France en Crimée, dit en parlant d'Alim: « Ce prince indéfinissable, le plus judi- » cieux, le plus éclairé, le plus éloquent, le plus » juste, le plus libéral, et le plus aimable qui ait » peut-être jamais gouverné les Tatars; celui qui » s'est le plus mal conduit, qui a fait le plus de » fautes, qui a commis le plus d'injustices, qui a » fait le moins de bien, et qui est parti le plus dé- » testé. »

Les qualités qu'on lui accorde ne peuvent avoir existé à côté des défauts qu'on lui reproche: l'homme du monde le plus juste qui commet le plus d'injustices nous paraît une inconséquence retombant

---

(1) On n'a insisté sur le caractère de l'anabeï et du khan, que pour réfuter M. Peissonel, qui a écrit leur éloge: quoiqu'en rapprochant tout ce qu'il en dit, on remarque un ridicule achevé. Si l'on attribue deux caractères au khan dans deux époques de sa très-longue vie, peu m'importe celui qu'il a eu comme homme particulier; je ne le juge que du moment où il a régné, ou pour mieux dire, ses actions le font juger sans appel.

Digitized by Google

sur l'auteur du portrait. Voudrait-on accorder à une vieille femme le pouvoir de métamorphoser ainsi un vieux homme ; ce serait alors convenir du relâchement de ses facultés intellectuelles, et l'établir dans l'état d'imbécillité où nous l'avons placé.

(*An* 1757.) Un des frères du khan, le séraskier du Boudjiak, mourut : l'anabeï s'était unie d'intérêts avec un des fils d'Alim, homme sans âme, si toutefois la stupidité et la férocité ne méritent pas de constituer l'acception de ce mot. Une loi inviolable et respectée jusque-là, distribuait les premières places de la Crimée aux princes de la maison de Ghéraï, d'après l'ordre de leur naissance : ainsi, il était sans exemple qu'un jeune homme fût revêtu d'une dignité : les khans même ne pouvaient être choisis par la Porte qu'après l'âge de quarante ans.

L'anabeï ordonne au khan de nommer le sultan Séadet son fils à la place de séraskier ; le khan obéit. Elle lui défend de sortir de son harem ; il obéit encore. (1)

Les frères du khan, plus âgés que son fils, se plaignirent. Alim, sourd à la raison et à la justice, ajoute l'humiliation à l'infraction des lois ; il charge

(1) L'anabeï n'était pas Circassienne, comme la plupart des princesses ; c'était une esclave russe, fille d'un paysan de la Petite Russie, qu'on avait enlevée dans les anciennes guerres.

Digitized by Google

son fils d'aller apaiser une légère émeute dans le Jedizan; un des frères du khan est privé de sa place par son neveu, et l'autre oncle de Séadet le voit s'ériger en maître dans son propre gouvernement. Séadet avait tous les défauts qu'ajoute la fatuité à l'ignorance la plus crasse; rempli de lui-même, méprisant les autres, c'était un corps gonflé d'orgueil auquel un pouvoir sans bornes tenait lieu d'âme. Il arrive dans le Jedizan avec l'appareil d'un souverain; les grands qui l'approchent frémissent à son aspect, car rien n'est plus redoutable que d'avoir pour juge une bête qui peut devenir féroce; Séadet leur prouva qu'il ajoutait la rage à la bêtise et à la férocité. Un être de cette importance se passait de conseils; il choisit au hasard ses victimes parmi les principaux murzas, on les chargea de chaînes, on les fit marcher par troupes, et on les envoya dans le Boudjiak dont Séadet était séraskier. Il se réserva leur supplice pour ses menus plaisirs, et en attendant, il exigea des contributions disproportionnées aux moyens des Nogais. (1)

---

(1) Quelques vagabonds de la horde du Jedizan avaient pillé plusieurs maisons sur le territoire de Russie; on en demanda satisfaction : Saad-Ghéraï, séraskier du Jedizan, homme probe et très-aimé, se préparait à rendre justice, à punir les coupables, lorsque Séadet, son neveu, arriva. Les murzas n'avaient ni conseillé, ni commandé cette incur-

De retour au Boudjiak, il fait périr les murzas par divers supplices, et abandonne leurs femmes et leurs filles à ses valets, dignes de leur maître.

Pendant que ces actes de barbarie révoltaient les Nogaïs du Jedizan, ceux du Boudjiak se refusaient à livrer leurs grains, que Séadet était dans l'usage d'envoyer à Constantinople, et où, dans ce moment, la disette se faisait sentir. Ces deux hordes se concilièrent et chassèrent Séadet.

Comme on les trompe ces souverains turcs! la Russie adressait à la sublime Porte ses témoignages de satisfaction sur la justice rendue à quelques Kozaks dépouillés par les Tatars, et auxquels on avait tout rendu. Le grand-visir dictait au grand-seigneur des remercîmens pour le blé arrivé à Constantinople. Le souverain de Turquie était le seul qui ignorât que de nombreux massacres avaient arrosé du sang innocent une province soumise; qu'on avait détourné dans une autre les grains qu'il croyait payés par le khan, et que l'auteur de ces injustices était dépossédé par le peuple.

Séadet avait un frère aîné, plus féroce, plus ignare, plus crapuleux que lui : il se nommait *Kerim-Ghéraï* (1), sultan aussi détesté dans le Couban, qu'il gouvernait, que son frère pouvait

---

sion ; elle ne pouvait être attribuée qu'à ses auteurs ; mais Séadet était juge, il désirait s'enrichir, punir et briller.

(1) Il ne faut pas le confondre avec l'autre Kérim, successeur d'Alim.

Digitized by Google

l'être dans le Jedizan. « Ses violences avaient déjà » forcé les Abazes à prendre les armes et à lui » livrer un combat dans lequel il fut compléte» ment battu. » Quoique l'anabeï n'aimât point l'aîné des fils du khan, elle crut ne devoir pas négliger une occasion de ramasser de l'argent; le moyen n'était pas légitime, mais l'avarice justifiait tout à ses yeux : elle ordonna le pillage de la province de Couban; sans donner de prétexte, ce pays se révolta.

Si le vieux Alim était susceptible de réflexions, les siennes devaient être cruelles : être le père de deux princes qui désolaient les deux extrémités de ses états, tandis qu'une mégère le faisait abhorrer dans sa capitale; voir tous les peuples ou mécontens, ou révoltés; ces idées, dis-je, rendaient tous les jours sa situation plus alarmante : il prit son parti, ou pour mieux dire, il permit qu'on en prît un. Le sultan Séadet retourna dans le Boudjiak, où les Tatars faillirent à le saisir; il arma tous ceux qu'il crut lui être restés fidèles, et marcha contre les révoltés : avant que l'action ne commençât, ses soldats l'abandonnèrent; il ne lui resta que quelques Moldaves, quelques Turcs de Romélie, qui furent taillés en pièces; ses équipages furent pillés; il ne dut son salut qu'à la vitesse de ses chevaux. Exemple mémorable de l'abus de l'autorité, punition toujours juste, mais toujours oubliée par les mauvais princes.

Digitized by Google

Tandis que cela se passait dans le Boudjiak, les Circassiens attaquaient Crim, fils aîné du khan; sa force ne répondait pas à ses injustices, son courage n'avait de vigueur que dans le crime; il fut atteint, battu et chassé : le Couban se rendit indépendant. L'anabeï ordonna une levée de cinquante mille hommes pour punir les révoltés.

Les Nogais députèrent vers le grand-seigneur; mais le visir ne permit point aux députés d'être entendus : il présenta ces peuples comme des hommes inquiets, remuans et dangereux. Dans sa sagesse, le grand-seigneur plaignit les Ghéraïs comme des princes victimes de leur dévouement à la Porte.

Un second Kérim-Ghéraï, qui habitait dans ses apanages de Romélie, jugea la circonstance favorable pour monter sur le trône de Crimée : il se rendit dans le Jedizan où il était très-considéré, passa dans le Boudjiak, où la noblesse le reçut à bras ouverts, et prit Constantinople par famine, en interdisant la sortie des grains. On voit que celui-ci savait prendre le divan du bon côté; et, ce qui paraît bien difficile à croire, on apprend qu'il avait déjà cent cinquante mille hommes sous les armes.

La peste et les maladies contagieuses affligeaient le Boudjiak; la famine se répandit dans le Jedizan : le mécontentement était dans toute la Crimée. Constantinople redoutait également la disette dont elle était menacée, les armes de Kérim et le soulèvement

Digitized by Google

des Tatars. L'anabeï, cause première de tous ces maux, ne s'occupait point à les réparer; elle réunissait ses trésors, et prenait les mesures nécessaires pour s'en assurer la possession.

Le vieux khan jugea qu'il était temps de se montrer à son armée; sa présence augmenta le découragement; la plupart de ses soldats passèrent chez Kérim. La Porte, suivant son usage, déposa le plus faible et reconnut le plus puissant. En voyant les troupes baisser leurs armes, pousser des cris de joie et s'en retourner chacune dans leur pays, on aurait cru assister non à la cessation des troubles les plus violens, mais à une fête publique consacrée à la délivrance des peuples et au bonheur de toutes les sociétés.

CHAPITRE XIX.

Règne de Kérim; suite des Zaporogues.

(*An* 1758.) Quelques historiens prétendent que Kérim avait fomenté la révolte des Tatars, ce qui n'est pas vraisemblable, puisque les mauvais traitemens qu'ils éprouvèrent furent la cause de leur insurrection; mais il paraît constant qu'il profita des troubles pour s'assurer de la couronne.

Kérim-Ghéraï réunissait beaucoup d'amabilité à des connaissances assez étendues; il savait surtout comment on devait se conduire avec une puissance qui écrasait les peuples soumis et qui tremblait

Digitized by Google

devant les rebelles; il alliait la justice d'un homme privé aux considérations qui entravent un souverain. Le bien qui dépendait de lui s'opérait sans ostentation; le bien public dont son âme était animée le forçait à lutter contre les obstacles que le divan lui opposait.

D'après ce caractère probe, il n'est pas surprenant de le voir réparer les dommages que ses intrigues avaient occasionnés en Moldavie; rendre les prisonniers qu'il avait faits, restituer les effets enlevés, indemniser ceux dont les pertes ne pouvaient être compensées que par de l'argent. Les Tatars surent l'apprécier; il mérita leur attachement, puisqu'il n'en abusa jamais.

Quelque indolent que fût le divan, il sentit néanmoins le tort que faisait au pouvoir de la Porte une élection forcée; il s'inquiéta sur les suites d'un exemple où la conduite du grand-seigneur avait été dictée les armes à la main. Trop faible pour agir, trop mal gouverné pour adopter des principes constans, trop fier pour céder, ou du moins pour soumettre à la circonstance une partie de ses droits, trop méfiant pour traiter de bonne foi avec Kérim, il résolut de dissimuler un moment, de laisser calmer les esprits, et de ne déposer le khan qu'à l'époque où son parti cesserait d'être sur ses gardes, lorsqu'il aurait posé les armes, ou lorsque, dans cette attente, il se présenterait une occasion favorable.

Digitized by Google

Kérim gouvernait avec sagesse, la Crimée jouissait d'un calme restaurateur, son commerce s'améliorait, l'heureuse influence du prince se communiquait à toutes les parties de l'état, le peuple tatar était métamorphosé, et le bonheur dont il goûtait les prémices commençait à faire oublier l'odieuse administration de l'anabeï.

Il n'était pas donné à la Crimée, depuis le grand Sélim, de conserver long-temps ses bons princes; les exacteurs, au contraire, survivaient à leurs exactions passées, pour en commettre de nouvelles. Kérim, juste dans le cœur, distribuait également les ordonnances que cette justice avait rendues; une horde de Circassiens viola le territoire de Crimée. Pour la tenir dans les limites et les conventions précédemment consenties, le khan la punit. Les sultans Circassiens se plaignent; Kérim expose avec franchise l'offense reçue et la satisfaction qui l'avait suivie. « Nous ne connaissons que nos armes, » répondirent les sultans; elles seules vident nos » différends. » Un pacha de Crimée se laisse surprendre dans un défilé, les Circassiens le battent; les Tatars qui viennent au secours des leurs sont défaits. Kérim ne perd pas l'espérance de recommencer cette guerre avec plus d'avantage; mais la Porte qui, comme nous l'avons dit, n'attendait qu'une occasion, saisit celle-ci; le khan est déposé et conduit en exil à Rhodes.

(*An* 1764.) Les Kozaks zaporogues servaient la

Digitized by Google

Russie avec zèle et fidélité ; l'impératrice Catherine II abolit en 1764 la dignité d'hetman de l'Ukraine, que possédait le comte de Razoumovski. Une commission composée de huit membres remplaça l'hetman.

Maksoud succéda au khan de Crimée ; il n'était plus rare de voir l'instruction briller dans la famille de Ghéraï ; Maksoud était poète. Ce talent peut s'allier sur le trône avec le grand art de régner ; Frédéric II en est un exemple : mais le nouveau khan subordonnait l'administration de ses états à son amour pour la poésie, ce qui devint très-préjudiciable au bien public. La vraie science d'un prince, c'est la bonne administration.

Après la mort d'Auguste, roi de Pologne, l'impératrice de Russie et le roi de Prusse signèrent un traité par lequel ils se garantissaient leurs possessions réciproques. Le roi de France et le grand-seigneur firent savoir à la diète qu'ils désiraient une nomination libre ; la Prusse et la Russie voulaient que le choix tombât sur un Polonais ; ils désignèrent le comte Poniatowski : d'après ce vœu, la liberté de la diète fut entravée ; cette liberté devint illusoire, lorsque des troupes étrangères s'introduisirent jusque dans l'assemblée.

Rien n'est plus humiliant pour une nation réunie dans la personne de ses représentans, que la nécessité de courber sa tête sous un joug quelconque. Les lois que dicte le vainqueur sont les oracles

Digitized by Google

des destinées; pourquoi s'est-on laissé battre? Mais une surprise faite au corps de la nation, à celui qui a juré de maintenir ses droits, qui n'a pu être rassemblé qu'avec la certitude de la liberté d'opinions, sans laquelle toute réunion délibérante est illusoire; une surprise, dis-je, prescrivant la violation des sermens, faisant taire le cris de la conscience, forçant de se parjurer honteusement sur ce qu'on a promis à Dieu, aux lois, à l'honneur, à ses commétans, à l'honnêteté publique; cette surprise efface le caractère du peuple qui la supporte, brise ses liens sociaux, l'abandonne aux irrésolutions de sa faiblesse et aux malheurs qu'elle produit.

Poniatowski fut élu par les nonces qui n'abandonnèrent pas la diète. Les confédérations des dissidens et des non-dissidens se formèrent sur les accusations faites au roi de ne pas protéger la religion dominante. Les Turcs, auxquels cette conduite était assez égale, ouvrirent leurs états aux confédérés, qui vinrent y chercher un asile; ils furent poursuivis, et par conséquent le territoire turc violé. En fait de représailles, le grand-seigneur n'est jamais en reste; il fit saisir l'ambassadeur de Russie qu'on renferma dans le château des Sept-Tours, puis il déclara la guerre.

(*An* 1768.) Maksoud fit périr quelques Tatars qui avaient pillé Balta. Les gens riches ne déplaisaient point au khan de Crimée, mais il les faisait mourir pour s'emparer de leurs biens: l'avarice et

Digitized by Google

la cruauté se trouvaient ainsi réunies à l'amour de la poésie : cet assemblage est rare. La douce impression de l'harmonie des vers, ce qu'on nomme le langage des dieux, ne devrait se faire sentir qu'à des organes délicats, plus disposés à des sentimens tendres qu'aux déchiremens d'une âme féroce et intéressée.

La Porte ne crut pas qu'un poète pût sagement gouverner; elle prétexta des griefs, accusa le khan de nonchalance, et c'était bien le dernier reproche qu'il fût permis de lui faire; elle le renvoya en Romélie.

Cependant, les apprêts formidables de la Russie répandirent l'alarme chez les Ottomans; jamais l'empire russe n'avait fait un aussi grand rassemblement de troupes : il menaçait la Porte sur toute l'étendue de sa frontière, et l'escadre de la mer Baltique était destinée à opérer une diversion dans l'Archipel.

Si, les premiers, nous avons prévenus quelques reproches sur l'habitude de mêler des réflexions avec le corps de l'histoire; s'il n'est pas en notre pouvoir de justifier cette méthode, en n'avançant que des observations instructives ou judicieuses, nous réclamons encore une fois l'indulgence pour cette pratique, et, afin de la rendre tolérable, nous présenterons les faits suivans comme une conséquence des réflexions rapportées dans le chapitre XVI.

Digitized by Google

Mustapha III s'était trop avancé pour ne pas déployer toute l'énergie dont il était susceptible. La crise était violente; l'ennemi qu'il allait combattre avait été, ou vainqueur dans toutes les guerres contre la Porte, ou assez adroit pour tirer parti même de ses défaites. L'exemple des dévastations qu'il avait donné en incendiant la Crimée, fit juger à Mustapha que, puisqu'il avait regardé ce genre de guerre comme le plus préjudiciable aux Turcs, les Turcs pouvaient aussi l'envisager comme le plus redouté par les Russes. Il fallait, pour suivre ce plan, un homme exercé dans l'art militaire, plus encore, un chef qui eût des représailles à proposer à ses soldats : cet homme et ce chef était Kérim. Le grand-seigneur le rappelle de Rhodes; ils combinent, discutent et décident de concert la destruction de la Nouvelle Servie : les habitans doivent éprouver le même sort qu'on a fait subir aux Tatars.

Au lieu de se rendre en Crimée pour être installé de nouveau, Kérim n'ayant point de temps à perdre, convoqua près de Bender les troupes destinées à aller porter le fer et le feu dans une province tranquille et nullement sur ses gardes : le rendez-vous général fut assigné à Kauschang; les députés de la confédération polonaise s'y rendirent aussi.

Les Kozaks, privés de leur hetman, réclamèrent en vain leurs priviléges; les députés qu'ils envoyè-

Digitized by Google

rent à Pétersbourg furent arrêtés et moururent dans les prisons.

(*An* 1769.) Kérim, après avoir passé son armée en revue, campa sur les bords de l'Ingoul. C'était déjà la fin de janvier, et le froid avait tellement diminué que la glace s'ouvrait presque partout et était couverte d'eau. Malgré cet obstacle il fut décidé qu'on passerait la rivière. Les Tatars y réussirent, mais les Turcs se portant en masse sur le même point, la glace acheva de se rompre et plusieurs y perdirent la vie. Il passa néanmoins assez de troupes pour exécuter le projet destructeur du grand-sultan : la Servie est dévastée, les flammes consument ce qu'on ne peut emporter; hommes, femmes, vieillards, enfans, les Tatars enlèvent tout sans distinction. Tandis que ces désastres affligeaient cette portion de la Russie, l'armée russe était en quartiers, et les Kozaks mécontens n'agissaient plus avec cette activité si nécessaire et qu'on opposait si avantageusement à un ennemi qu'ils étaient accoutumés de vaincre, en se servant des mêmes armes et en employant les mêmes manœuvres.

M. l'archevêque de Mobilow raconte avec précision les moyens dont les Tatars se servaient pour amener et conserver leur butin ; nous croyons devoir emprunter ses mêmes expressions. « Il n'est » pas rare de voir un seul homme suffire à la con- » duite de cinq à six esclaves de tout âge, de plus

Digitized by Google

» de soixante moutons et d'environ vingt bœufs. Ils
» placent le père de famille sur un cheval de main,
» le fils sur un autre cheval, prenant la femme en
» croupe; ils mettent les enfans la tête hors d'un
» sac suspendu au pommeau de la selle; une jeune
» fille peut encore être assise sur le devant, en la
» soutenant par un bras; les troupeaux marchent
» en avant, et rien ne s'égare sous l'œil vigilant
» du conducteur. Il sait pourvoir à la nourriture
» de tout cela, aller à pied quand il le faut, pour
» soulager ses esclaves, etc. etc. ».

S'ils ne purent empêcher ces déprédations, les Russes néanmoins commencèrent la campagne avec des succès. Le prince Galitzin fit poursuivre par plusieurs corps les Tatars qui se réfugiaient en Crimée; il passa le Dniester, vint assiéger Khotzin. Bientôt les Turcs, au nombre de soixante mille, firent lever le siége et obligèrent les Russes à repasser le fleuve.

Moins d'ardeur de la part des Turcs leur eût ménagé plus d'avantages. Les Russes rentraient en Pologne; il fallait se contenter de harceler leur armée; mais se croyant assurés de la victoire, ils manœuvrèrent comme s'ils eussent été dans l'intention de se livrer à leurs ennemis; le grand-visir divisa ses forces, en employa une partie à couvrir un pays qui n'avait plus besoin de l'être, fit passer le Dniester à quelques divisions insuffisantes pour inquiéter les Russes, et perdit la plupart de ses meil-

Digitized by Google

leures troupes en essayant de forcer un passage bien gardé. Il résulta de cette tactique, que les divisions à la poursuite des Russes furent battues dans toutes les rencontres, et obligées de repasser en Moldavie; que les janissaires chargés de couvrir la ligne se débandèrent, et pillèrent l'intérieur du pays qu'ils devaient défendre; que l'attaque mal combinée du retranchement russe de l'autre côté du fleuve, non-seulement n'eut pas de succès, mais fit périr la plus grande partie des musulmans qui l'entreprirent. Cette nombreuse armée disparut, et le fort de Khotzin, enlevé par les Russes, donna à ces derniers tout l'avantage de cette campagne. Le prince Galitzin fut remplacé par le maréchal comte de Roumanzow.

Kérim avait été obligé de se rendre à Bender. Une forte indisposition l'y retenait encore lorsque la Crimée perdit un de ses meilleurs souverains, par un de ces moyens infâmes, déshonorans pour ceux qui les conseillent, et appelant le dernier supplice sur le lâche qui les exécute : un médecin nommé *Syropolo* l'empoisonna. Ainsi finit un prince digne de briller sur un plus bel et plus vaste état, digne de l'estime de ses contemporains, et ce qui complète son éloge, digne des regrets qu'il laissa.

On trouve le portrait de cet homme étonnant pour le pays qu'il habitait, dans un auteur qui a

Digitized by Google

Digitized by Google



Pirinja sculp.

VUE DU CAUCASE.

Digitized by Google

vécu à sa cour (1). Aux éloges de cet étranger on peut joindre ce passage de l'archevêque de Mohilow : « Ses recherches sur l'influence du climat, sur l'a» bus de la liberté, sur les avantages des principes » de l'honneur, sur l'importance des bonnes maxi» mes en matière de gouvernement, sur la nécessité » de tenir les lois en vigueur, n'auraient point été » désavouées par Montesquieu. » (2)

Sur ces entrefaites les habitans du Caucase se livrèrent à mille désordres ; les bords du Couban furent le théâtre de divers combats où les Tscherkesses eurent le dessous : il semblait que la mort de Kérim était un appel à ces peuples indisciplinés. C'est ici le lieu de faire connaître ces hordes indépendantes en partie, en partie tributaires et toujours inquiètes, parce qu'elles ont sans cesse les armes à la main.

CHAPITRE XX.

Du Caucase et de ses habitans.

On appelle *monts Caucases* la chaîne de hautes montagnes qui se trouve entre la mer Noire et la mer Caspienne.

Les anciens ne connaissaient que celles de ces

(1) *Voyez* M. Peissonnel, *Traité sur le commerce de la mer Noire*, t. II, p. 370 et suiv.

(2) Hist. de la Tauride, t. II.

Digitized by Google

montagnes qui bornaient la Colchide. Leur mythologie en faisait un lieu de supplice, où Prométhée enchaîné était déchiré par un vautour. Il n'est pas décidé si cette fable a pris son origine de l'usage des habitans, qui détruisaient les vautours et les aigles, ou si l'habitude de détruire ces animaux est, suivant Philostrate, une vengeance de la fable.

Nous avons lu dans plusieurs auteurs des descriptions brillantes sur les oiseaux de proie du Caucase. De temps immémorial on les employait pour en chasser d'autres; il a par conséquent été très-naturel que le poète qui le premier a eu besoin d'un vautour, l'allât chercher dans le pays où l'espèce était la plus belle. Strabon s'égaie sans doute quand il nous dit que cette fable détermina les habitans du Caucase à pleurer le jour de la naissance des enfans et à se réjouir celui de leur mort. Le Caucase a été peuplé de tout temps de réfugiés, de bandits et de voleurs, que toutes les fables du monde n'auraient su affecter en aucun sens; et l'ignorance de cette portion du globe est telle, qu'il est encore douteux si de nos jours les habitans, et pour dire davantage, si leurs chefs se doutent de ce que c'est qu'une fable.

Il n'existe pas de pays connu où des réfugiés puissent trouver un asile plus sûr, plus fertile, plus varié que ne l'est le Caucase; l'état habituel de guerre dans lequel vivent ses habitans vient de leur multiplicité; ces montagnes renferment des hordes

Digitized by Google

de Tatars primitifs, de Persans, de ce qu'on nomme des *Bohémiens*; on y retrouve des peuplades d'anciens Grecs et de Génois, qui s'y réfugièrent après leur expulsion de Crimée; on y distingue les restes des premiers Turcomans, des Trachmènes, et surtout un grand nombre de Kalmouks : ces derniers sont ou des colonies des peuples de ce nom, ou des mécontens réfugiés.

Les Tatars, étant les plus nombreux, ont asservi la plupart des autres peuplades; ils leur ont communiqué une partie de leurs mœurs, de leurs usages, de leur religion. Le mélange de toutes ces nations a imprimé des traits de ressemblance sur leurs figures, introduit des rapports dans leur manière de vivre, et maintenu leur ignorance à un niveau parfait. Le sang tatar étant dominant, on les comprend tous sous cette dernière dénomination.

Ces hordes relèvent de la Russie, de la Perse ou de la Turquie. Afin de mettre un peu d'ordre dans leur division, nous commencerons par les plus civilisés et les plus puissans; c'est-à-dire par les Géorgiens; nous passerons ensuite aux Tscherkesses ou Circassiens, puis nous ferons connaître quelques autres castes soumises à la Russie.

De la Géorgie.

La Géorgie, proprement dite, est située au pied du Caucase, entre les mers Noire et Caspienne;

Digitized by Google

mais il faut distinguer ici les Géorgiens du Caucase, soit sous leur nom propre, soit confondus avec un grand nombre d'autres peuplades. Quelque abrégé que serait un récit historique sur l'ancien royaume de Géorgie, il nous entraînerait hors de notre sujet.

Cette partie de l'Asie, abandonnée à l'insouciance de ses habitans, étouffe les germes productifs que la nature s'est plu à verser sur elle. Un jardin délicieux n'est qu'une faible image de la beauté de ce sol, perdu pour l'industrie, ignoré du commerce, regretté des voyageurs qui le parcourent. Par sa beauté, le climat rivalise la fécondité des terres : tout ce qu'on cite de remarquable dans divers pays est entassé ici avec profusion ; les vallées sont couvertes des meilleurs pâturages, toutes les rivières sont poissonneuses, les plaines abondent en froment, millet, chanvre, lin, riz, fruits de toutes les espèces et des plus belles qualités. Les montagnes n'ont pas cette teinte d'âpreté qu'on remarque sur les Alpes et les Pyrénées du côté du nord, ni cette nudité qui afflige dans tant d'endroits de l'Apennin : des châtaigniers, des chênes, des noyers, des frênes couvrent les monts, en font des forêts coupées par des vallées délicieuses ; le cotonnier et la vigne croissent presque sans culture sur les terrains que la forêt n'ombrage pas ; tandis que la vigne s'élève ailleurs en dessinant des festons sur les branches des arbres qu'elle embrasse, et porte

Digitized by Google

des grappes qui ne doivent jamais être cueillies; ailleurs aussi le cotonnier, plus modeste, ne s'élevant qu'à quelques pieds, ouvre sa gousse, le coton se répand, le vent le disperse, il s'attache aux feuilles de l'arbuste, ou vole dans les airs. Ce tableau des dons perdus de la nature en est un bien affligeant de l'insouciance des habitans de ces belles contrées et de la torpeur de leur gouvernement.

Il ne faut pas s'étonner si la Géorgie a été un des pays les plus peuplés et des plus riches du monde; on trouve les ruines de plusieurs villes, dont l'enceinte égalait au moins celle de Téflis sa capitale. Ce sol si précieux, cette douce influence d'un climat bienfaisant a donné au sang géorgien la même supériorité sur les autres nations, que ce climat et ce sol méritent. La beauté des Circassiennes que nous avons célébrée (1), le cède à la perfection des Géorgiennes. Leur taille est plus élégante, leurs traits sont plus moelleux, leurs proportions mieux dessinées, leurs formes mieux arrondies, leur teint plus éclatant, leur peau plus délicate, leurs manières plus voluptueuses; elles diffèrent aussi par la couleur des cheveux: si le blond animé favorise les Circassiennes, on avoue qu'une longue chevelure de noir d'ébène tombe avec plus de majesté sur le cou d'albâtre d'une Géorgienne.

Après tant d'avantages, ce qu'on peut encore

(1) *Voyez* le chap. XIII de la seconde époque.

Digitized by Google

ajouter à la louange de ces femmes, c'est qu'elles savent lire et écrire, talent précieux que ne possèdent pas la plupart des grands du pays.

Il en coûte d'avoir des ombres à jeter sur le coloris de ce tableau; les Géorgiennes défigurent les agrémens que les Circassiennes, au contraire, savent faire ressortir avec goût : les premières donnent plus de rudesse à leurs yeux, en peignant en noir leurs sourcils, et surtout en les confondant par cette peinture dans une seule ligne qui suffit pour changer toute l'économie de la figure; les Circassiennes n'emploient jamais de couleurs étrangères; les Géorgiennes enduisent leur visage d'une couche épaisse de blanc et de rouge : au lieu de cette coëffure élégante qui pare leurs rivales, elles portent une espèce de bandeau qui serre fortement leurs cheveux et les laisse tomber sans grâce, puisqu'ils sont divisés en tresses; celles qui les portent flottans sont réputées manquer d'art, ou soupçonnées d'en afficher un qui ne les honore pas.

La douceur des Circassiennes, leur nonchalance, leur aménité, leur modestie, la finésse de leur coquetterie désarmeraient le philosophe sévère, s'il en est auprès du beau sexe. L'air impudent, décidé, le caractère impérieux, le manque de délicatesse des Géorgiennes, font honte à leur éducation : c'est néanmoins dans des espèces de couvent qu'on les élève, tandis que, abandonnées au désir de plaire, les Circassiennes ne perdent aucun des avantages de

Digitized by Google

leur sexe, et les relèvent de tout ce que la coquetterie a de plus raffiné.

Le costume des Géorgiennes est persan, mais soumis à la mode. Le vêtement des hommes a quelque rapport avec celui des Kozaks : les grands teignent souvent leurs cheveux, leurs barbes et leurs ongles; dans les cérémonies ils prennent l'habit persan.

Teflis est la capitale de la Géorgie ; elle est située sur le fleuve Kour, qui descend du Caucase et se jette dans la mer Caspienne. Une citadelle très-élevée défend la ville, dont les rues sont excessivement étroites; les maisons sont couvertes par des terrasses, l'architecture persane décore les principaux édifices; les Arméniens y sont très-nombreux et très-méprisés.

L'esprit naturel est commun au plus grand nombre des Géorgiens. Loin d'en tirer parti en le cultivant par une bonne éducation, ils le négligent ou ne l'emploient qu'à ajouter plus de piquant à la débauche : tous les bons mots, toutes les plaisanteries ne roulent que sur des conceptions obscènes; ainsi le libertinage dirige l'opinion publique, personne ne rougit, parce que tout le monde se ressemble.

On accuse les Géorgiens d'être traîtres, fourbes, fripons. On leur reproche de ne considérer l'ivrognerie que comme une variété amusante dans les diverses situations de la vie. Il est, disent-ils, aussi naturel de s'enivrer que de s'endormir. Le clergé

Digitized by Google

est à l'unisson ; aussi n'inspire-t-il d'autre respect que celui qu'on accorde au caractère dont il est revêtu ; c'est pourquoi on distingue deux individus dans un prêtre, en le séparant de la dignité de ses fonctions : on l'écoute quand il est revêtu de ses habits sacerdotaux ; on rit de lui ou avec lui quand il les quitte. La religion grecque est la dominante ; il y a néanmoins des catholiques, des mahométans et des Juifs. Les prêtres sont payés avec de jeunes esclaves, des bestiaux, de la farine et du vin.

Teflis a des manufactures de soieries que les Arméniens font valoir.

Les revenus du prince de Géorgie sont assez bornés, et ne passent pas cent cinquante mille écus. Il est vrai que la confiscation des biens ou des fruits étant à peu près arbitraire, il en retire beaucoup de denrées : un moyen plus honnête, c'est celui de voyager dans ses états, et d'être à la charge du peuple tant que le voyage dure. (1)

(1) Le prince de Géorgie a imploré la protection de la Russie ; nous avons vu ses plénipotentiaires à la cour ; ils prêtèrent hommage à l'empereur Paul le 18 janvier 1801. Dans l'acte de réunion de cette province à l'empire de Russie, on remarque ces phrases : « Le roi de Géorgie, Georges » Héraclievitch, qui voit approcher la fin de ses jours, les » principaux de sa cour, et le peuple même du Gurgistan, » ont imploré aujourd'hui notre protection : ne voyant » d'autre moyen d'échapper à leur ruine et à leur asser- » vissement, ils nous ont envoyé des plénipotentiaires pour

Digitized by Google

Des Tscherkesses ou Circassiens. (1)

Les Tscherkesses habitent la partie la plus basse du fleuve Couban, les îles que ce fleuve forme, la portion la plus avancée du Caucase et les plaines au pied des monts.

On ne peut rien dire de positif sur l'origine de ce peuple, il fut autrefois soumis aux Géorgiens, puis il devint tributaire des khans de Crimée. Ses traits sont moins ressemblans à ceux des Tatars, quoiqu'il y ait eu beaucoup de communications entre ces nations, néanmoins le Tscherkesse paraît former une caste très-distincte des autres.

Le gouvernement tscherkesse est une république aristocratique informe; c'est le fruit des guerres perpétuelles qui a produit une espèce d'association chevaleresque. Pour concevoir cette association, il faut se rappeler qu'on a vu les Tscherkesses dans le

---

» traiter de la réunion des provinces du Gurgistan sous la do-
» mination immédiate du trône impérial de toutes les Russies.
» Écoutant cette prière avec la bonté qui nous est natu-
» relle pour tous ceux de notre religion, et avec l'intérêt
» que nous avons toujours accordé à ce qui concernait la
» nation géorgienne, nous avons arrêté de satisfaire au dé-
» sir du prince Georges Héraclievitch, et à celui des peuples
» du Gurgistan; en conséquence, nous avons accordé que
» nos armées occupassent la Géorgie, etc. etc. »

(1) On ne parle ici que de la partie de ce peuple soumise à la Russie.

Digitized by Google

cours de cette histoire, soumis chacun au chef de sa horde ou de son village; suivant ce chef à la guerre, embrassant indistinctement tous les partis, se dirigeant avec les Tatars vers un but unique, celui de piller. L'intérêt général de ces chefs a vraisemblablement été, dès l'origine, de faire cause commune, de se réunir pour accabler leurs voisins; cette réunion a nécessité les conventions qui composent leurs lois, aussi n'en ont-ils que de féodales renfermant les engagemens contractés entre les chefs et les obligations auxquelles le peuple est soumis. Cette organisation, divisant le pouvoir en autant de personnes qu'il y a eu de capitaines, de chefs ou de seigneurs, explique pourquoi tous ces derniers ont été impatiens de secouer un joug étranger, pourquoi ils ont si souvent pris les armes, et enfin pourquoi ce peuple, à demi civilisé, a conservé la prépondérance sur ceux qui n'avaient aucun principe fixe d'assocition, aucune loi en vigueur, aucun chef reconnu. La portion des Tscherkesses soumise à la Russie, a conservé un esprit d'indépendance irréfléchi qui les conduirait à abuser des priviléges qu'on leur a garantis, si le gouvernement russe n'avait sans cesse les yeux sur eux. Les Attashuk et Mison sont les plus distingués de leurs princes. Les usdens ou nobles sont divisés en deux classes, les chevaliers et les nobles des nobles.

On désigne sous le nom de Grande et Petite Kabarda, la portion tscherkesse soumise à la Russie.

Digitized by Google

Nous avons dit que ces peuples avaient moins de ressemblance avec les Tatars ; ils sont grands, bien faits, très-minces au-dessus des hanches, et cependant on retrouve encore quelques nuances dans leurs traits, communes avec celles des peuples voisins. Ils se distinguent par une excessive propreté, et n'ont avec les autres habitans du Caucase, rien de ressemblant dans la manière de vivre. Nous avons déja dit que les femmes étaient généralement belles, qu'elles étaient mises avec goût et conservaient plus de décence que les Géorgiennes. A l'âge de huit ans, les filles tscherkesses prennent une sorte de cuirasse qui va depuis le dessous de la gorge jusqu'aux hanches : ce corset très-étroit a pour objet de modeler une taille élégante. Les filles nobles crochettent cette espèce d'étui avec des agrafes d'argent. Le soir des noces, l'époux coupe avec un couteau très-affilé cette gênante enveloppe, qu'il n'est pas permis d'enlever autrement. (1)

On distingue un noble à la légèreté de son vêtement ; quoiqu'il ait assez de ressemblance avec celui des Tatars, il est néanmoins plus leste, plus

(1) Le chapitre précédent paraîtrait dire assez, peut-être même donner de trop longs détails sur les Géorgiennes et les Circassiennes ; cependant il est difficile de s'arrêter quand on célèbre les plus belles femmes du monde connu. Je passerai sous silence bien des choses pour terminer cet article, en assurant que la beauté si vantée des pieds des Circassiennes tient à un art barbare qui défigure la nature.

Digitized by Google

propre, et surtout plus riche. La veste est courte, la chaussure brodée, un cuir artistement piqué, noue le haut-de-chausse; leurs bonnets sont recouverts de galons d'or.

L'art d'arranger leurs cheveux leur est commun avec les Polonais; comme eux, ils laissent croître les moustaches. Une cuirasse composée d'anneaux d'acier poli, un arc, uu carquois placés avec élégance autour du corps, des pistolets et un poignard à la ceinture, un sabre pendant, donnent aux Tscherkesses un air martial et imposant.

Le peuple est lourdement vêtu, il conserve des fourrures dans toutes les saisons, ne marche qu'armé. Lorsque des travaux ou des affaires le retiennent aux environs de ses foyers, alors il prend un long bâton terminé par un fer aigu qu'il manie comme un javelot; il peut le lancer assez loin et atteindre le but. On voit que ce peuple conserve l'état d'appréhension dans lequel ses pères ont vécu : il a sans cesse à redouter des surprises; il doit donc être perpétuellement sur ses gardes : accoutumé d'ailleurs à marcher au premier signal, son costume doit être assimilé à l'état de guerre continuel dans lequel il vit.

Les nobles ou usdens méprisent l'agriculture dont ils abandonnent le soin à leurs esclaves : ceux-ci sont les plus à plaindre de tous les êtres raisonnables; ils n'ont aucune espèce de propriété; ils sont soumis aux caprices de leurs maîtres : mais

Digitized by Google

bien différens des anciens ilotes, ils n'ont à redouter ni le supplice de l'ignominie ni celui de la mort si commun aux esclaves de Sparte.

Il est cependant des propriétaires qui ne sont pas nobles; le titre d'usden est à la disposition du prince, il peut l'accorder et le révoquer. Les roturiers payent des contributions très-fortes; ce sont des espèces de fermiers dont la récolte n'est pas seulement soumise à la rigueur des saisons, à l'intempérie, aux orages, mais encore au pillage d'une noblesse hautaine et avide.

Chaque cultivateur est tenu de fournir au prince ou à son usden sept sacs de millet pour chaque bœuf qu'il emploie : cette imposition est d'autant plus dure, que les paysans attèlent ordinairement six bœufs à une charrue. Plus encore ils doivent recueillir le foin et le bois nécessaires à la maison du seigneur.

Nous avons dit que l'usage des khans de Crimée était de prendre pour femmes des esclaves circassiennes; nous avons dit de même que les princes, fils de ces khans, étaient élevés par des nobles circassiens : on retrouve ce même usage dans la famille des princes Tscherkesses; le nouveau né est abandonné à un usden, souvent le premier venu, riche ou pauvre : celui-ci élève le prince dans une ignorance crasse : bonnes mœurs, fidélité, honnêteté, bienséance, justice, n'ont peut-être pas dans leur langue d'expression qui leur soit propre. On en-

Digitized by Google

seigne au jeune chevalier l'art de tromper avec finesse, toutes les ruses qui constituent parmi eux ce qu'ils nomment esprit chevaleresque; on lui apprend à se servir de l'arc, à dompter un cheval, à décapiter un animal d'un seul coup, à courir à toute bride sans être embarrassé d'un fardeau qu'on lui confie : lorsque devenu expert dans tous ces exercices, il est digne d'être présenté à son père, on le lui amène, et il le voit pour la première fois.

Les princesses sont de même confiées en naissant à un noble; au jeûne près, auquel on les assujettit pour rendre leur taille plus déliée et plus souple, leur éducation est mieux soignée que celle de leurs frères. Elles savent lire, écrire, filer, coudre, broder, fabriquer des galons, des tapis, et généralement tous les vêtemens propres à leur usage. Il est cent grandes villes d'Europe où plusieurs jeunes personnes bien nées n'en savent pas autant. L'usden a le soin de chercher un établissement convenable à la jeune princesse, et lorsqu'elle est mariée son père la voit aussi pour la première fois.

De quelques autres castes soumises à la Russie.

.Les Tatars du Couban, les Nogais, les Kistes, les Kumuks ou Tatars kumuckis sont aussi sous la protection de la Russie.

C'est chez les Kumuks que sont situés les bains chauds de Kisliar. Malgré la réputation et la vertu

Digitized by Google

salutaire de ces bains, il n'est pas sans danger d'en aller faire l'expérience ; ces Tatars sont d'une avidité qui ne connaît pas de bornes, et leur dépendance de la Russie est plutôt un titre qu'une obéissance littéralement observée.

En général, ces peuples sont grands, bien faits, basanés, assez maigres, leur figure est spirituelle et remplie de vivacité ; la ressemblance qu'ils ont entre eux est frappante ; elle vient de l'habitude où ils sont de voler des femmes les uns chez les autres. Il faut cependant excepter les Nogais, qui ont une figure repoussante qui les distingue au premier abord.

Les femmes ont plus de rapport avec les Tscherkesses qu'avec les Géorgiennes ; elles sont de belle taille, douces et plus libres que chez les Tatars : cette liberté est peut-être une preuve de leur sujétion, car elles travaillent la terre, et partagent toutes les fatigues des Tatars, excepté celles de la guerre. La beauté consiste principalement chez elles, à avoir les cheveux roux ; l'art supplée quand la nature refuse d'accorder cet avantage.

Quoique ces peuples cultivent leurs terres, ils sont loin de posséder ni la même aisance ni la même industrie que les Tscherkesses : les habitations de ceux-ci, leur propreté, leurs manières approchent de la civilisation, tandis que les autres Tatars du Caucase sont des demi-sauvages qui le deviendraient tout-à-fait, s'ils n'étaient res-

Digitized by Google

serrés et contenus par les puissances environnantes.

Les dialectes diffèrent, dans le Caucase, avec les peuples qui l'habitent. Il n'y a point de variation aussi forte dans aucune partie de la terre : des simples villages isolés ne comprennent pas la langue des villages voisins. Parmi tous ces jargons, on retrouve beaucoup de mots tatars, ce qui pourrait faire regarder cette dernière langue comme la primitive ; mais on y rencontre aussi du slavon, du finlandais, de l'italien corrompu. Deux choses contribuent à éterniser cette foule de dialectes, et à perpétuer une nuance ineffaçable entre le jargon des hordes. La première est l'ignorance dans laquelle elles vivent ; il faudrait avant de se comprendre les uns les autres, en avoir le désir ; du désir on passerait aux moyens ; la lecture, l'écriture n'étant point familières à ces peuples, le bon sens naturel de quelques individus meurt avec eux ; rien d'utile aux progrès de leur entendement ne peut être transmis. La seconde est une ruse de guerre dont ils se servent pendant le pillage fait en commun avec leurs alliés ; cette ruse consiste dans l'adoption de mots étrangers à leur langage, et dont les voisins ne comprennent rien ; mais ces voisins en font autant ; ainsi voilà une foule de mots nouveaux, qui, mêlés avec les anciens, composent un jargon dont l'astuce était le principe, et dont la confusion est le résultat.

On trouve plus de conformité dans les vêtemens:

Digitized by Google

presque tous ces peuples portent une robe longue. Les gens riches n'emploient que la soie; le coton sert aux autres; les brodequins ne diffèrent point par la forme, mais seulement par des broderies plus ou moins recherchées.

La nourriture des hommes aisés est assez soignée; les liqueurs spiritueuses font les délices de toutes les classes. Elles s'enivrent habituellement avec de l'eau-de-vie, de l'hydromel, de la bière forte; mais par respect pour le prophète, elles ne boivent pas de vin.

Leur religion est la mahométane, à ce qu'ils disent; mais ils confondent les cérémonies appartenant à d'autres croyances. Le signe sacré et révéré des chrétiens est profané à côté des monstruosités du paganisme et de l'imbécillité de l'idolâtrie. Ainsi on les voit se prosterner devant un mouton blanc, adorer le soleil, se faire circoncire, ne point manquer aux ablutions, mettre sur la même tombe une croix et un turban, prier le zaninstag (1) de leur prédire l'avenir, célébrer le vendredi en invoquant Mahomet; s'abstenir le dimanche de toute œuvre servile, faire des carêmes, invoquer des

(1) Le zaninstag est reconnu comme l'homme pur; c'est lui qui tue les animaux offerts en holocaustes: ce zaninstag habite près d'une église où sont renfermées les statues que personne n'a la permission de voir; il faut se contenter des peintures que le zaninstag en donne, et croire au pouvoir qu'il leur attribue.

Digitized by Google

statues, non comme signes représentatifs, mais comme divinités personnelles. On retrouve dans cette confusion celle de leur origine, accrue de toutes les superstitions.

Leurs mœurs sont à l'avenant de leur croyance: sous le prétexte de liberté, d'indépendance, ils se permettent tout ce qui leur plaît; une seule réflexion les ramène quelquefois, c'est la crainte d'indisposer la Russie: ils parlent de cette puissance avec le plus grand respect, et se glorifient de relever d'elle; mais ils n'en sont pas moins turbulens et dangereux à visiter.

CHAPITRE XXI.

Succession de plusieurs khans. Continuation de la guerre.

(*An* 1769.) DEWLET-GHÉRAÏ, neveu de Kérim, lui succéda. Occupé uniquement de sa personne, son miroir faisait ses delices; il recevait les ministres en minaudant devant sa glace, faisait mille questions sans attendre une réponse, et, dans les discussions les plus importantes, on l'entendait fredonner l'air du jour.

La plus affreuse condition des hommes, c'est d'être gouverné par des princes imbécilles, faibles ou fainéans : toute l'énergie d'un état s'abâtardit sous leur règne. L'Éternel, dans ses arrêts irrévocables, prépare la chute des empires par la fai-

Digitized by Google

blesse des souverains ; elle les consolide, les fortifie, les illustre, en confiant les rênes qui les dirigent à des mains fermes et justes.

Dewlet, sans caractère, accueillait la plus vile espèce de flatteurs, car ils insultaient la souveraineté, en singeant tous les ridicules du souverain. Cette cour était devenue un spectacle, où chaque personnage riait, toussait, chantait, grimaçait précisément de la même manière que le chef. Tandis que d'autres princes font exercer leurs soldats, celui-ci exerçait ses courtisans dans l'art des belles attitudes de tête, et dans le jeu de la physionomie. Aussi utilement occupé, il avilissait le trône et ne croyait pas qu'on pût en descendre ou crouler avec lui.

(*An* 1770.) Après dix mois de cette sotte comédie, le khan imbécille fut remplacé par Kaplan.

De leur côté, les Turcs avaient violé le territoire de la Pologne, lorsque le prince Galitzin eut échoué à l'attaque de Khotzin. Catherine déclara que le traité de Carlowitz étant méprisé, les Polonais devaient marcher contre les Turcs. Stanislas-Auguste se joignit aux Russes d'intention, car la Pologne affaiblie, livrée aux dissensions intestines, n'avait ni volonté, ni argent, ni armée.

Les flottes russes de la Baltique mirent à la voile et vinrent se présenter devant les îles de l'Archipel : les Turcs ne négligèrent aucun moyen de défense, le grand-visir et Kaplan-Ghéraï furent mis

Digitized by Google

à la tête de nombreuses armées de terre et de mer.

On assiégea Bender sur la rive droite du Dniester; cette conquête ouvrait le pays jusqu'au Danube : des nuées de Tatars fondirent de tous côtés sur l'armée de siége, et coupèrent ses communications; les Russes marchèrent vers Yassi et Braïlow, dont ils s'emparèrent.

Le maréchal de Roumanzow ne voulait point perdre de temps. Son projet était de livrer aux Turcs une bataille rangée; il fit son possible pour en hâter le moment.

Kaplan commandait quatre-vingt mille hommes sur les bords du Pruth; son camp était retranché sur une hauteur; cette position paraissait inexpugnable, et l'on doit ajouter à la louange du nouveau khan de Crimée qu'il était, après le grand-visir, le général le plus expérimenté que la Porte eût à son service.

Le maréchal russe vint établir son camp en face de celui des Turcs; à peine fut-il assis qu'il leur présenta le combat. Kaplan, se méfiant de la mauvaise discipline de ses soldats, ne voulut rien hasarder; mais se proposa de conserver et l'avantage du terrain et celui de ses retranchemens : il pouvait tenir d'autant mieux dans ce poste, que ses derrières étaient libres, et ses communications ouvertes avec un pays abondamment fourni. Pendant vingt-cinq jours de suite le maréchal continua la même manœuvre, essaya en vain de forcer Kaplan à engager

Digitized by Google

une action générale, et durant le même espace de temps, Kaplan se tint renfermé dans ses retranchemens.

Une ruse de guerre trompa la patience du khan de Crimée et le perdit; Roumanzow fit répandre le bruit que les vivres commençaient à lui manquer; il passa deux jours tranquille dans son camp, et eut l'air de le quitter le matin du troisième. Toutes les mesures étaient prises; vingt mille Turcs fondirent sur les Russes; on les attendait, on les repoussa avec perte; le désordre se mit parmi les Turcs en regagnant leur camp. Le maréchal en profita, on escalada la colline: animés par l'exemple du khan de Crimée, les Musulmans reviennent au feu, le combat est sanglant, et chaque retranchement chèrement acheté. Cette déroute avait coûté bien du monde aux Turcs, mais leur camp tenait encore; il fut enlevé le troisième jour; l'ennemi y laissa ses bagages et ses canons.

De son côté, le grand-visir ayant juge Roumanzow trop faible pour attaquer le khan de Crimée, passa le Danube, ne se proposant rien moins que la destruction de l'armée russe. A deux lieues du fleuve il rencontra les fuyards. Le maréchal, croyant ne poursuivre que des vaincus, se trouva tout d'un coup avoir en tête une armée de cent cinquante mille hommes de troupes fraîches: la sienne était affaiblie d'un tiers, soit par les pertes qu'il avait essuyées, soit par le grand nombre des siens qu'il

Digitized by Google

avait détachés pour escorter le convoi des objets pris sur l'ennemi. Kaplan devina l'embarras du maréchal, et l'augmenta en rassemblant les débris de ses bataillons et les portant sur la gauche de l'armée russe. Par cette manœuvre, le maréchal de Roumanzow allait être resserré entre le Pruth, vers son embouchure dans le Danube, la grande armée ottomane et celle du khan de Crimée.

Le sang-froid du maréchal accompagna ses grands talens militaires; il ne fut qu'embarrassé de sa position, un autre en eût été effrayé : il ordonne des dispositions nouvelles et les voit exécuter avec une contenance ferme qui double l'énergie de ses troupes; il se fortifie, et quoique investi, il est encore imposant.

Kaplan fait retrancher les Turcs, et environne leur masse d'un triple fossé : si la Porte avait eu plusieurs officiers de la prudence, de l'activité et de la bravoure de Kaplan, elle eût pu balancer les événemens de cette campagne. Les Turcs sont trois fois plus nombreux que les Russes, et ils se précautionnent, parce que leur chef est expérimenté; mais lorsque dans le fort de la mêlée les ordres de ce chef auront besoin d'être exécutés par des hommes intelligens, alors le manque d'instruction et de discipline sera la cause de la défaite; car le général ne peut commander et faire exécuter lui-même ses ordres sur un front de cent cinquante mille combattans.

Digitized by Google

On se rappelle de la position désavantageuse où Pierre-le-Grand se trouva à peu de distance du même lieu et sur le même fleuve. L'histoire de deux nations rivales ne fournit pas d'exemple de deux événemens aussi extraordinairement les mêmes, et terminés par des succès si différens. La réussite du maréchal prouve ce que nous avons avancé, que Pierre pouvait trouver son salut dans le courage de son armée. Le maréchal commandait des soldats de la même nation. (1)

Profitant de ses avantages, le grand-visir fit attaquer les Russes sur tous les points et à la fois. La constance de ces derniers fut telle, qu'ils essuyèrent pendant cinq heures le feu de l'ennemi, sans perdre un pouce de terrain. Le maréchal jugea cette manière de combattre toute à l'avantage des Turcs, à cause de leur supériorité de nombre; il les fit charger à la baïonnette, et enleva de suite le premier retranchement : le combat recommença avec plus d'acharnement à l'attaque du second. Les Turcs se battaient en désespérés, mais ils n'observaient plus d'ordre; les Russes en firent une

(1) Il ne serait point invraisemblable de penser qu'il y avait encore, dans l'armée de Roumanzow, de vieux officiers qui se fussent trouvés sous Pierre à la journée du Pruth : cinquante-neuf ans se sont écoulés dans cet intervalle; ainsi un militaire de soixante-quinze ou soixante-seize années pourrait y avoir assisté; et l'on voit en Russie des hommes très-verts à cet âge.

Digitized by Google

boucherie : ce défaut de discipline laissa à découvert certains points qui, une fois enlevés, jetèrent l'épouvante parmi les Ottomans; ils s'embarrassèrent par leur nombre, et leur fuite tumultueuse livra leur camp aux vainqueurs.

Le grand-visir ne pouvant se faire entendre, et par conséquent se faire obéir, fut entraîné avec les débris de son armée. Quarante mille Turcs perdirent la vie; cent quarante canons, les munitions et les bagages restèrent au pouvoir des Russes. Cette victoire mit Bender, Ismaël et Ackerman dans la nécessité de se rendre. Le Dniester fut occupé jusqu'à son embouchure.

Malgré son zèle, malgré les efforts constans du khan de Crimée, le visir fut disgracié; son crime était d'avoir perdu la première bataille qu'on jugea être la cause de la perte de la seconde.

Tandis que le maréchal battait les Turcs avec une gloire si bien méritée, ils éprouvaient sur mer les mêmes désavantages.

(*An* 1770.) La flotte venue de la mer Baltique, sous les ordres d'Alexis Orloff, parut dans l'Archipel; les Grecs envisagent cet événement comme le signal de la liberté. Les Grecs, extrêmes dans leurs désirs et dans leur conduite, préviennent les vœux des Russes; ils s'arment dans plusieurs îles, tombent sur les Turcs et les massacrent avant d'avoir attendu d'être les plus forts; les janissaires se réunissent, ils parcourent les îles révoltées; le carnage

Digitized by Google

recommence, et les Grecs sont victimes de leur précipitation.

L'escadre du contre-amiral Elphingston fit sa jonction avec celle de l'amiral Spiridoff. Hassan, capitan-pacha, commandait les flottes turques; il se porta sur l'ennemi avec une intelligence et une bravoure dignes des plus grands éloges; il sut l'obliger de quitter les parages de Lemnos. Les Russes, par une manœuvre habile, attirèrent l'ennemi dans le canal de Scio. Les vaisseaux turcs, plus nombreux, en comprenaient plusieurs du premier rang, entre autres, la *Sultane* de quatre-vingt-dix canons. Cette flotte était à l'ancre; les Russes l'attaquent, et fondent sur elle à pleines voiles. Le commandant d'un vaisseau russe, le plus près de l'ennemi, reçut de son pilote l'avis de se détourner un peu à cause des bas-fonds : l'amiral Spiridoff, qui venait ensuite et croyait qu'il y avait de la lâcheté ou de la trahison dans cette manœuvre, fit crier au capitaine : « Matelot, tu ne sais pas ton métier. » Celui-ci ayant passé le danger, vira de bord, et fondit sur deux vaisseaux turcs qui canonnaient l'amiral : un de ces vaisseaux était cette même *Sultane*, montée par le capitan-pacha. Le combat fut un des plus opiniâtres et des plus meurtriers qui se fût encore livré entre les deux nations. On se battit à la portée du pistolet, et on s'aborda. Les Russes jetèrent sur les vaisseaux ennemis des matières enflammées, le feu se communiqua avec une grande rapidité; le vais-

Digitized by Google

seau de l'amiral Spiridoff se trouvait engagé par un de ses mâts dans les agrès de celui qui brûlait; le feu gagna ses voiles et se communiqua au reste du bâtiment. A peine les chefs et les principaux officiers eurent-ils le temps d'échapper à un danger, qu'il n'y avait plus de bravoure à affronter, que les deux vaisseaux sautèrent.

A ce spectacle les Turcs perdirent la tête; leur capitan-pacha ne pouvant plus se faire entendre, ils coupèrent les câbles pour éviter le choc du reste de la flotte russe. On combattit encore avec assez d'acharnement jusqu'à ce que les Turcs prirent la fuite et se dirigèrent vers la baie de Tschesmé; la nuit empêcha de les poursuivre. Il fallait naviguer prudemment dans une baie étroite dont le mouillage est mauvais. Le contre-amiral Elphingston se distingua dans cette journée si honorable à la marine russe: après avoir combattu en marin expérimenté, il fit une ligne de ses vaisseaux, et les Turcs se trouvèrent pris dans le piége qu'ils s'étaient eux-mêmes tendus. Avant que le jour ne parût, plusieurs de leurs bâtimens s'étaient échoués, la confusion régnait parmi les autres; l'espace étroit qui les renfermait ne leur permettait point de faire des dispositions; ils se heurtaient ou s'entremêlaient tellement que les mâts de beaupré étaient engagés. Ce tumulte, ce fracas, cette confusion, ce choc de vaisseaux, étaient un spectacle affreux; l'horreur de cette catastrophe augmentait avec les hurlemens,

Digitized by Google

les cris, les plaintes des Turcs; l'insubordination y mettait le comble. Les chefs consternés se livraient au désespoir malgré eux; les soldats et les matelots s'emparaient des esquifs et gagnaient le rivage.

Le 6 de juillet anéantit cette flotte turque, sur laquelle les Ottomans fondaient de si grandes espérances. Vers une heure du matin, plusieurs vaisseaux russes s'approchèrent et jetèrent des pots à feu. Deux de leurs brûlots se portèrent en avant; les contre-amiraux Elphingston et Greig les soutenaient; deux autres brûlots survinrent, et l'un d'eux fut si bien adressé que le feu se communiqua avant que les Turcs pussent se remettre en mesure, et avec d'autant plus de promptitude que leurs vaisseaux étaient plus rapprochés (1). Trois heures suffirent pour anéantir cette flotte formidable et pour assurer la gloire d'Orloff.

La flotte victorieuse fit voile vers Paros : la consternation fut générale à Constantinople. On n'apprit d'abord que l'événement de la veille, et suivant l'usage on s'en attribuait le succès. Ce n'était, disait-on, que la nuit et non les victoires des Russes, qui avaient déterminé le grand-visir à venir mouiller dans la baie de Tschesmé; à dix heures d'intervalle un second courrier annonce la destruc-

(1) On raconte cet embrasement de plusieurs manières; j'ai suivi la version d'un amiral très-considéré dans la marine russe.

Digitized by Google

tion de la flotte ; deux jours après on voit accourir des pachas réclamans des secours contre les Turcs mêmes. Les soldats, les matelots que nous avons vu s'échapper sans chefs et malgré les ordres de leurs supérieurs, ravageaient l'intérieur du pays comme des provinces conquises ; ces hommes indisciplinés étaient devenus des égorgeurs et des incendiaires : on fut contraint de former une petite armée pour les attaquer ; ils se dispersèrent après leur première défaite ; le butin qu'on reprit sur eux ne fut pas rendu aux propriétaires, mais partagé entre les soldats nouvellement levés, et voilà comment la justice se rend.

Les Russes apprirent à la même époque la révolte de la plupart des pachas. Constantinople, humiliée, ne savait ce qu'elle devait redouter le plus, de l'ennemi qui poursuivait les débris de ses armées, ou de l'état de dissolution dont l'empire ottoman était menacé. On pouvait, à cette époque, comparer l'empire turc à un colosse privé de la lumière ; il s'agitait en tous sens ; mais de ses mouvemens infructueux il ne lui restait qu'une lassitude impuissante. Heureusement pour lui que les Russes ne surent point profiter de leurs victoires : s'ils se fussent présentés sur l'une des côtes en insurrection, la Porte aurait perdu autant de provinces que les armées russes en eussent pu parcourir. Ali-Bey les attendait en Égypte ; on se contenta de lui envoyer un négociateur, dont la présence ne remplaçait

Digitized by Google

pas celle d'une armée. On pouvait aller protéger la révolte de Syrie, on n'y songea peut-être pas. Après un grand succès, on ne doit point craindre de flétrir les lauriers qu'on a conquis. Un homme de guerre expérimenté tire d'une grande victoire tout l'avantage qu'elle est susceptible de procurer, parce qu'il sait qu'il en coûte toujours beaucoup à vaincre.

Une remarque assez particulière, c'est que le mois de juillet de cette année vit triompher à la fois les armes russes, et sur terre et sur mer.

(*An* 1771.) Sélim III fut placé sur le trône de Crimée, et s'empressa à donner des preuves de son zèle pour le grand-seigneur, en recrutant l'armée, en l'exerçant et la mettant en campagne. Malgré leurs nombreuses défaites, les Turcs trouvèrent encore des hommes; mais ce n'étaient pas des soldats: des troupes indisciplinées sont plutôt des masses difficiles à mouvoir que des guerriers redoutables. Le grand-visir néanmoins crut être parvenu à force de peine, à persuader aux Ottomans que leurs succès dépendraient de leur discipline; il mit en avant le nom du prophète, et le musulman docile fut exercé sans relâche malgré la rigueur de la saison.

Les Russes avaient une armée en Moldavie sous les ordres du maréchal de Roumanzow; une seconde était destinée pour marcher en Crimée sous le prince Basile Dolgorouky.

La campagne s'ouvrit tard sur les bords du Danube. Les Turcs n'osaient pas avancer : le général

Digitized by Google

russe Weissman passa le fleuve et battit l'ennemi; bientôt après il fut battu à son tour par le grand-visir. Cet avantage fut suivi d'une victoire complète, que le même grand-visir remporta près de Boukarest. Ces succès enhardirent les Turcs; mais leur lenteur et leur inexpérience les empêchèrent de tirer parti de leurs premiers avantages. Les Russes ralliés les attaquèrent à l'improviste, les défirent entièrement. Espérant balancer la fortune de leurs rivaux, les musulmans revinrent encore à la charge et furent de nouveau défaits en deux occasions; le chef des Turcs ne s'arrêta que dans les montagnes de la Bulgarie : l'hiver survint, les Russes prirent leurs quartiers dans les pays conquis.

Tandis que ces choses se passaient sur les bords du Danube, le prince Dolgorouki forçait les lignes de Pérékop, prenait la place de ce nom; un autre corps de son armée traversait le canal de Jenitschi et la langue de terre qui conduit à Arabat, emportait cette ville d'assaut, et soumettait Caffa, Kertsch, Koslow, Balaklava et l'île de Taman.

La Crimée était conquise; Sélim se réfugia à Constantinople, où il mourut. Les esprits fermentèrent dans son absence, et la Russie sut diriger ce début de mécontentement. Les mutins s'attroupèrent; on proposa de secouer le joug de la Porte, l'esprit de nouveauté, si commun parmi tous les hommes, s'empara si fortement des têtes tatares, qu'elles l'adoptèrent avec frénésie. Les orateurs se

Digitized by Google

répandaient parmi le peuple; l'éloquence n'avait jamais été si persuasive, jamais aussi on n'avait proposé un projet si séduisant que celui d'échapper au joug des Turcs; on s'assemble, on délibère, on propose de nommer un khan indépendant du grand-seigneur, et le choix tombe sur Sahim-Ghéraï.

(*An* 1771.) On apprend à Constantinople que les Russes sont maîtres de la Crimée et que les Tatars sont révoltés contre leur souverain. Le divan décida que c'était l'arrêt des destinées. Mustapha III voulant résister à cet arrêt, demanda des armées avec la même aisance qu'il eût demandé la tête d'un seigneur de sa cour. Chose à peine croyable, c'est que malgré toutes les pertes déjà essuyées, malgré la révolte des pachas, malgré le découragement général, on assembla en peu de jours une armée qui prit la route de Crimée.

« Le séjour des Russes dans la presqu'île, les » vexations de la Porte, et plus encore l'amour » du changement, réunirent les Tatars aux vain» queurs. Ils chassèrent les Turcs; le khan élu fut » couronné sous les conditions de renoncer à tout » traité avec *la Porte*, d'avouer ne tenir le sceptre » que des habitans de la Crimée, de conserver l'in» dépendance de ce pays comme il en jouissait avant » Mahomet II, enfin de ne reconnaître que la » Russie pour protectrice, et de s'engager amicale» ment avec elle par une alliance perpétuelle. »

Digitized by Google

La peste fit cette année d'horribles ravages dans les armées; elle se communiqua à Moscou et y enleva une partie de sa population.

Cependant Constantinople était rempli d'ouvriers de toute espèce; on y travaillait sans relâche à de nouveaux armemens. Cette activité, si rare chez les Turcs, était provoquée par le chevalier de Tott, que la Porte avait pris à son service.

(*An* 1772.) Malgré tous ces préparatifs, on assembla un congrès pour y traiter de la paix; les prétentions des Russes furent trop fortes, on se sépara sans rien conclure. Néanmoins les deux partis désiraient également cette paix, devenue nécessaire et par les pertes que les armées avaient essuyées, et par les ravages de la peste. Les négociations furent entamées de nouveau à Boukarest. Les deux émules, le maréchal de Roumanzow et le grand visir, en furent les arbitres. Tandis qu'ils s'efforçaient de rendre le calme à l'orient de l'Europe, les Turcs, indignés de la conduite des Tatars, firent entrer une escadre dans la mer Noire; d'un autre côté, l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse, sous prétexte de se garantir de la peste, qui commençait à se répandre en Pologné, firent avancer de nouveaux corps de troupes vers les frontières de ce royaume.

Ce fut alors que l'impératrice Catherine, l'empereur et le roi de Prusse jugèrent à propos de démembrer la Pologne; ils commencèrent à rompre

Digitized by Google

la barrière qui les séparait les uns des autres; barrière impuissante par elle-même, mais très-intéressante sous le rapport des secours qu'une des trois puissances pouvait lui fournir suivant l'exigeance des événemens. C'est au temps à développer les avantages ou les inconvéniens de cette politique.

Le baron de Stackelberg, ministre de Russie, répandit le 2 septembre à Varsovie une déclaration où la force se montra supérieure à toutes les considérations. Ainsi fut abrogée la fameuse convention d'Oliva, garantie par tant de puissances, et oubliée par toutes.

Le reste de cette année n'offrit que des déplacemens dans les armées, que des préparatifs pour se mettre en mesure.

(*An* 1773.) L'armistice expira le 22 mars; le maréchal et le grand-visir se séparèrent pleins d'estime l'un pour l'autre, mais sans avoir rien terminé.

Tous les efforts se portèrent sur le Danube; les Turcs étaient trois fois plus nombreux que les Russes, et se battaient dans leur pays. Daghostan-Ali-pacha défit quatorze mille ennemis, tandis qu'ils tâchaient à passer le fleuve, et fit prisonnier le prince Repnin. Les ordres de Catherine prescrivaient au maréchal d'attaquer les Turcs et de les combattre en bataille rangée; les intérêts du grand-visir s'opposaient à ces ordres: supérieur en force, connaissant parfaitement le terrain, ayant pour lui

Digitized by Google

les habitans et la sûreté des communications, il voulait inquiéter Roumanzow, le miner peu à peu, et se garder de perdre autant d'avantages, en hasardant une bataille où la discipline des Russes triompherait toujours de la multitude des Turcs.

Le maréchal se porta sur Silistrie; divers corps turcs commandés chacun par un pacha, défendaient les approches de la place; le grand-visir pénétrant les projets du maréchal, fit marcher cinquante mille hommes qui secoururent Silistrie au moment où le maréchal se présenta devant elle. Forcé à une prompte retraite, Roumanzow l'exécuta pendant la nuit. L'avant-garde commandée par le général Veissman, fut obligée d'entrer dans un défilé que quinze mille Turcs gardaient. Veissman marcha hardiment la baïonnette dans le dos de l'ennemi qui avait pris la fuite à son approche; Veissman fut tué, mais l'armée russe passa le Danube.

Cette campagne ne fut utile qu'aux Turcs; ils apprenaient l'art de la guerre dans l'étude des marches, des positions, des attaques vraies ou simulées du maréchal, et leur attention à éviter une affaire définitive leur laissait cette supériorité de monde qui en impose toujours, plus encore quand la discipline commence à s'introduire parmi des soldats jadis si libres dans leurs actions et leurs mouvemens : encore deux campagnes comme celle de 1773, et les Turcs changeaient de tactique.

Il ne faut pas se dissimuler que la retraite du

Digitized by Google

maréchal, quoique savante, lui coûta beaucoup de monde; de même il ne faut pas perdre de vue que le grand-visir battit les Russes à Boskana. Quand on termine une campagne avec de pareils succès, il n'y a que l'inexpérience qui ne sait pas les mettre à profit : les Turcs se contentèrent d'occuper la rive gauche du Danube, et le maréchal alla camper en Valachie.

Mustapha employa inutilement toutes ses ressources pour rompre le traité des Russes et des Tatars; il entretint des intelligences avec Sahim, nouveau khan de Crimée, et pour les mieux déguiser, il nomma à sa place un autre khan. (*An* 1774.) La mort surprit Mustapha; sur ces entrefaites Abdul-Achmet, son frère, le remplaça. Celui-ci, plus éclairé, plus aimé que son prédécesseur, n'éprouva point de difficultés dans les nombreuses levées qu'il ordonna, et dès le commencement de son administration, les armées turques furent augmentées et mises en état d'agir : on portait alors le complet de leurs forces à quatre cent vingt mille hommes.

On ne perdait point de temps en Russie, quoique la peste eût enlevé bien des soldats et des agriculteurs; on recruta l'armée, et Roumanzow lui communiqua son énergie. Les ressources de la Russie ne sont pas calculables; il ne faut qu'un danger pressant pour réchauffer toutes les têtes, ouvrir toutes les bourses; dans ce pays, les hommes

Digitized by Google

et l'argent sont comme un dépôt volontaire que la nation réserve aux ordres du souverain ; profitant de ces heureuses dispositions, Roumanzow se mit en marche.

L'armée russe était partagée en plusieurs corps: Soltikoff, Souvaroff, Kamenski en étaient les chefs principaux. Le maréchal n'éprouva que de légères difficultés jusqu'au Danube, quoique les Turcs fussent maîtres des deux rives ; mais il n'en fut pas de même au passage de ce fleuve : le courage le mieux soutenu, l'opiniâtreté la plus prononcée, furent opposés aux Russes ; Soltikoff en triompha : le premier il eut l'honneur de passer le fleuve ; Souvaroff et Kamenski l'imitèrent : ce fut alors que les Turcs accumulèrent les fautes ; ils se présentèrent par petits partis à l'ennemi qui les écrasait ; ils perdirent l'avantage du nombre, en divisant leurs forces et les portant sur les flancs de leurs adversaires qu'ils espéraient tourner ; mais le maréchal savait appuyer ses ailes, et la bonté de ses dispositions ôtait aux Turcs le seul moyen dont ils pussent utilement se servir ; c'est-à-dire, celui d'écraser de leur masse une armée cinq fois moins forte que la leur. Le maréchal passa aussi le Danube ; il y eut une action où les Turcs furent mis en déroute, et le camp russe s'assit près de Silistrie.

Cependant, les corps détachés des Turcs se réunirent, et formèrent une armée de trente à trente-cinq mille hommes de troupes fraîches ;

Digitized by Google

c'étaient celles qui étaient destinées à n'attaquer les Russes qu'en leur opposant des manœuvres pareilles aux leurs, preuve certaine de l'impéritie des Turcs : imiter les manœuvres de son ennemi, c'est le servir, c'est une tactique aussi inutile que difficile ; les positions, la nature du terrain, les moyens de se couvrir, ne peuvent être les mêmes des deux côtés ; et dès la première erreur dans l'imitation de l'un, la victoire se décide pour l'autre. Aussi d'après leurs nouvelles manœuvres, les Turcs faillirent à être culbutés dans le fleuve ; ils renoncèrent à leur projet d'imitation, et déployèrent cette valeur qui leur est propre, et qui les rendrait redoutables si elle était savamment dirigée ; ils se battirent en désespérés ; le général Soltikoff se couvrit de gloire, et défit complétement le pacha de Rensziek.

Tandis que Soltikoff se distinguait, Souvaroff et Kamenski obtinrent les mêmes succès. Le reis-effendi commandait cinquante mille hommes, que la baïonnette russe dispersa promptement. Ce fut dans ce carnage qu'on vit des grenadiers poursuivre l'ennemi avec tant d'acharnement, qu'ils pénétrèrent d'un même élan jusqu'à l'artillerie turque dont ils s'emparèrent. Le chevalier de Tott venait de la fondre ; elle ne fit que le trajet de Constantinople au camp russe.

Battus de tous côtés, méprisant leurs généraux, et n'étant retenus par aucun point d'honneur, les

Digitized by Google

Turcs se débandèrent, quelques-uns insultèrent leurs chefs, plusieurs de ces derniers perdirent la vie : ces troupes désorganisées rentrèrent dans l'intérieur du pays qu'elles mirent à feu et à sang ; on vit des corps en insulter d'autres, les attaquer, et les combattre avec la même ardeur que s'ils eussent été des ennemis : la désertion acheva de mettre le désordre parmi les Ottomans.

Le grand-visir n'ayant pu s'attendre à la défaite successive et rapide des autres corps de son armée, avait campé le sien à Schumla ; les réserves et une forte partie de la cavalerie étaient encore éloignées de lui. Les troupes à cheval qui composaient sa garde, l'abandonnèrent pour aller piller. Dans cette situation embarrassante, il voulut rétrograder, mais le maréchal sut le retenir, et on vit une poignée de gens cerner celui qui commandait trois cent mille combattans. Cette manœuvre du maréchal de Roumanzow n'a pas été assez louée ; elle eût suffi pour établir la réputation d'un homme de guerre ; il était difficile d'ajouter à la sienne. Non-seulement le grand-visir se trouva privé de ses communications avec les corps précédemment détachés, mais il fut encore séparé de ses magasins ; vainement il tenta de s'évader du côté d'Andrinople ; le chemin était détruit, et les redoutes russes lui en défendaient l'approche. Dans cet état de choses, il eût pu essayer de faire une trouée ; mais les soldats découragés voulaient se rendre et non se

Digitized by Google

battre : la désorganisation des corps déjà battus ne lui permettait pas d'espérer des secours, il fallut subir la loi du vainqueur : Roumanzow s'honora en présentant la paix.

Les bases en avaient été posées par le maréchal au congrès de Boukarest ; il persista à n'y rien changer. Les Russes rendaient les conquêtes, en conservant néanmoins Azow et Kinburn : la navigation libre sur la mer Noire et les mers dépendantes du Turc leur fut accordée, et par conséquent le passage des Dardanelles. La Porte reconnut l'indépendance de la Crimée, et les Tatars se mirent de nouveau sous la protection de l'impératrice.

Sahim fut reconnu khan pour la seconde fois. Les préliminaires furent signés par le maréchal et le kiaya du grand-visir.

On eut quelques difficultés sur le mode d'installation du khan de Crimée. Les Russes, accoutumés à mépriser les petits détails, les laissèrent régler aux Turcs. Qu'importait, en effet, que le khan fît battre sa monnaie au coin de Turquie? Qu'importait que, dans toutes les occasions, on fît des prières pour le grand-seigneur? l'article essentiel était que la Porte ne nommât plus le khan, et que, lors de son installation, il notifiât son avénement aux deux puissances.

On juge d'ordinaire des vues d'un souverain par l'événement : on n'a pas manqué de dire qu'à cette

Digitized by Google

époque Catherine voulait s'emparer de la Crimee, que sa protection, accordée si généreusement aux Tatars, n'était qu'un moyen adroit de les subjuguer. Un peu de réflexion sur la conduite de la Turquie prouvera que cette puissance est venue d'elle-même au-devant de la conquête qu'on en fit par la suite.

Quatre millions de roubles étaient le prix convenu pour les frais de la guerre, que la Porte avait pris l'engagement de payer : il n'eût été ni contre le droit des gens, ni contre celui de l'équité, de garder la Crimée en nantissement de cette somme. Le désir des Tatars d'être réunis sous la protection de la Russie concourait à rendre ce prétexte facile. Loin de là, non-seulement l'impératrice rend cette province, mais le pays fertile qui s'étend jusqu'au Danube. Si l'ambition eût dominé la Russie, qui l'empêchait de s'approprier ce qui était déjà en son pouvoir? On rend sous condition; n'est-il pas naturel que la condition doive être remplie?

Constantinople apprenait à la Russie combien il fallait se méfier de ses promesses : Achmet soutenait la faction de Dewlet; on donnait de l'argent au peuple, on le berçait d'espérances d'autant plus flatteuses, que le pillage de la Pologne devait les couronner.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg se plaignit; le grand-seigneur ordonna à Dewlet de sortir de Crimée, mais on y laissa les émissaires secrets, qui

Digitized by Google

agirent avec d'autant plus de célérité, qu'on était sur ses gardes. Dewlet partit, la sécurité encouragea les agens de la Porte, parce qu'elle paraissait avoir satisfait aux réclamations de l'impératrice.

Sahim, pour remplir les conditions du traité, devait rendre aux Russes les villes de Kertsch, de Jenikale, de Kinburn. Le peuple ignorait les engagemens qu'on avait pris, et on profitait des demandes de la Russie pour l'exciter contre cette puissance. Les Tatars et la réflexion étaient incompatibles : une loi sacrée, puisqu'elle fait cesser l'effusion du sang, ne pouvait être appréciée par des hommes avides de carnage; ils s'assemblèrent tumultueusement, déposèrent Sahim, et rendirent la couronne à Dewlet, l'ami et le protégé des Turcs. (1)

(*An* 1775.) Ce dévoûment de Dewlet à la sublime Porte le fit mépriser par tous les nobles, qui désiraient le maintien des traités. Ceux qui lui avaient refusé leur suffrage le voyaient de très-mauvais œil; mais là, comme ailleurs, on sut faire passer l'avis des factieux pour celui de toute la nation : les partis grossissent, se heurtent, se fati-

(1) Ce fut dans le même temps que le féroce Pugatscheff abusa de l'ignorance des Kozaks pour les faire révolter. Cette guerre, ainsi que la transmigration des Kalmouks dans les montagnes du Thibet, ne pouvant se lier à l'histoire de la Nouvelle Russie, sont des objets étrangers à notre sujet.


Digitized by Google

guent, s'embarrassent les uns les autres; la division augmente, elle brise les liens du sang et de l'amitié, elle fait perdre au chef le respect et le pouvoir; la justice se tait, et les têtes tatares sont en effervescence.

Parmi ce désordre général, il ne restait aucun espoir dans un prince faible : la guerre civile naît sous un tel chef, chaque fois qu'un peuple mutiné veut décider sur les intérêts du gouvernement. Les Russes, jusque-là spectateurs tranquilles, n'auraient pris aucune part à cette lutte, si l'on eût respecté les traités.

Si l'on pèse les expressions du grand-seigneur, on trouvera une mauvaise foi bien manifestée. Après avoir tout accordé, il revient sur ses pas, et dit : « L'indépendance des Tatars ne peut s'accorder » avec la religion mahométane; la possession des » trois villes cédées à la Russie est nécessaire à » ceux qui professent cette même religion. »

CHAPITRE XXII.

Destruction des Kozaks zaporogues.

Tandis que le Turc se préparait à renouveler les hostilités, la cour de Saint-Pétersbourg tâchait d'établir plus de rapports entre les Kozaks zaporogues et les autres sujets de l'empire. Elle commença par proposer aux Kozaks de consentir à avoir des femmes : elle leur observa combien l'in-

Digitized by Google

térêt qu'ils prenaient à leur genre de vie serait augmenté par le plaisir de transmettre à leurs enfans leurs principes, leurs usages, leurs propriétés. Cette proposition déplut aux Kozaks : ils répondirent que les soins d'une famille, que l'embarras d'un ménage n'étaient point faits pour eux : « Nous » ne consentirons jamais, disaient-ils, à énerver » notre courage dans une vie molle, à nous forger » des liens toujours difficiles à briser; et pour nous » montrer dignes de nos prédécesseurs, il nous » faut savoir vivre et mourir comme eux. »

Ne pouvant rien obtenir de ce côté, l'impératrice voulut les plier à une subordination, à une discipline que leurs excès et leurs brigandages rendaient nécessaires : « Ils refusèrent ce qu'ils nommaient » de belles chaînes, et dirent qu'on les avait vu » combattre avec gloire et succès, que la méthode » qui leur servait à vaincre était la meilleure de » toutes, et qu'ils ne consentiraient jamais à la » changer. »

On leur envoya des commissaires, auxquels ils défendirent d'articuler un seul mot; mais ils profitèrent de leur présence pour se plaindre amèrement, et en termes très-peu ménagés : « On attente » à nos priviléges, disaient-ils, nous ne sommes » pas sans cesse sous les armes pour servir les pas» sions de ceux qui se disent nos maîtres; qu'au » reste, s'ils sont honorés de la protection de la » Russie, ils savent reconnaître cette grâce en ser-

Digitized by Google

» vant utilement; qu'ainsi on ne devait plus songer » à les vexer, mais, au contraire, les traiter avec » les égards dus à la valeur. »

Ces réponses annonçaient à la Russie que des démarches infructueuses envers des sujets amènent la diminution du pouvoir de leur chef. On sentit qu'il y avait tout à craindre d'un peuple indocile, qui voulait être un état particulier dans l'état général : on réfléchit qu'on s'était trop avancé pour reculer, que les Kozaks ne manqueraient pas de se glorifier d'en avoir su imposer au souverain; aussi décida-t-on que l'abolition des Zaporogues devait avoir lieu.

Ce n'est point ici le cas de s'écrier contre le despotisme, ni d'accuser le gouvernement russe d'une sévérité déplacée; sa modération est démontrée par sa conduite précédente; bien plus encore, elle consentait à traiter avec ceux qui ne devaient qu'obéir.

Proposer à une très-petite portion d'un grand empire l'observation des lois communes au reste, n'est pas une injustice, lorsque les conditions sous lesquelles on a naturalisé comme sujets ces nouveaux habitans, sont violées par eux. Aussi les Kozaks s'étaient-ils emparés de huit mille personnes, qu'ils forçaient de servir dans leurs rangs : ils avaient occupé, les armes à la main, le pays situé entre le Bog et le Dnieper, tandis que le dernier traité le laissait à la libre disposition de la Russie.

Digitized by Google

Les districts des Kozaks du Don n'avaient pas été à l'abri de leurs incursions : ils refusaient de restituer ce qu'ils y avaient pris ; en dernier lieu, ils avaient favorisé l'invasion du khan de Crimée, et, sous tous les rapports, leur exemple, leur indiscipline, leurs tracasseries, leurs prétentions, leurs rapines, nécessitaient une mesure de rigueur.

Catherine rendit une ordonnance dans l'exposition de laquelle tous ces faits étaient relatés, et qui anéantissait la setsche des Zaporogues. On ordonnait aux Kozaks de retourner dans la ville ou le village où ils étaient nés ; mais on permettait à ceux qui consentaient à s'établir comme cultivateurs, d'habiter le même canton, en recevant de la couronne les terres nécessaires à leur subsistance.

Quelque bien qu'un souverain fasse, ou se propose de faire, il trouve sans cesse des obstacles et des mécontens. Il suffit à certains esprits inquiets et à rebours, de tirer des conséquences de quelques principes spécieux ou faux, pour dénaturer les actions les plus justes et les plus utiles.

Pour que l'administration d'un pays soit constamment la même, il faut le supposer renfermé dans les mêmes limites, être gouverné par les mêmes lois, et n'obéir qu'à des administrateurs qui ont les mêmes vues. Aussi long-temps que les Kozaks n'ont été qu'une barrière à opposer aux Turcs, les Polonais et les Russes ont conservé et

Digitized by Google

approuvé leurs priviléges, comme ils ont aussi payé leurs services. A mesure qu'on éloignait les Turcs, les Kozaks n'atteignaient plus le but de leur institution; ils auraient dû se déplacer aussi pour servir utilement: la Pologne avait senti les conséquences de ce changement de limites, elle voulait détruire les Zaporogues; mais une puissance ne fait ce qu'il lui plaît que lorsqu'elle est la plus forte; elle échoua dans ses projets, et paya cher l'imprudence de les avoir laissé deviner.

La Russie ayant ajouté à son territoire le pays que les Kozaks occupaient, ne pouvait consentir à les laisser subsister comme tels, qu'autant qu'elle serait assurée de leur fidélité; mais l'inconstance, naturelle aux hommes transplantés et qui ne tiennent à rien, forçait plutôt à se méfier de leur association qu'à s'applaudir de les considérer comme une barrière utile.

A la vérité les Kozaks avaient diverses fois bien servi la Russie; à la vérité ils jouissaient de priviléges revêtus de la sanction de plusieurs souverains; mais ces services étaient bien payés, mais ces priviléges n'étaient que conditionnels; les Kozaks, en ne remplissant pas les articles prescrits, renonçaient de fait aux avantages que ces priviléges leur accordaient. (1)

(1) Nous pensons répondre par ce chapitre à tous les pamphlets vomis contre la Russie, au sujet de la destruction des Kozaks zaporogues.

Digitized by Google

Le temps change la situation politique des empires : la Russie avait acquis, depuis moins d'un siècle, une consistance qui étonnait l'Europe ; la nature de ses obligations ne pouvait rester la même, elle devait au contraire s'adapter aux nouvelles considérations qu'une puissance plus étendue prescrivait. Néanmoins, pour concilier l'esprit de justice avec l'intérêt public, le gouvernement russe proposa aux Zaporogues les mêmes conditions que celles qui liaient, dans le reste de l'empire, les peuples à leurs devoirs, et les principes administratifs au bien-être de tous : ils les refusèrent.

Qu'à de grandes distances, sous un autre climat, avec d'autres mœurs et un langage différent, un peuple isolé soit maintenu dans la routine de son existence primitive, c'est un objet assez peu intéressant pour l'empire, et par cela même qu'il ne peut rien entreprendre de dangereux, il y aurait de l'impolitique, peut-être même de la cruauté, à l'obliger de se plier tout d'un coup à des mœurs, à des principes, à des usages nouveaux. Les Kozaks, au contraire, occupaient une des plus belles portions de la Russie, une des plus fertiles et des mieux situées ; mais aussi ils étaient sur la frontière d'un ennemi naturel, et souvent, pour profiter de quelques avantages du moment, ils se donnaient à lui. Les Kozaks parlaient la langue russe, ils se moquaient des lois, ils insultaient au vœu de la nature en refusant de s'unir par les nœuds du ma-

Digitized by Google

riage, et tendaient sensiblement à briser les liens sociaux, puisqu'ils méprisaient le gouvernement dont ils faisaient partie. Quel exemple pour les Russes qui habitaient le plus près de leur territoire! n'avait-on pas tout à craindre, même en traitant avec eux? qu'aurait-on pu attendre si le gouvernement eût faibli?

Tout ce qui précède est justifié par ce qui arriva la même année, lorsqu'un Kozak du Don, soulevant le pays, obligea la souveraine de faire marcher des troupes pour le réduire et le punir : si cet homme entreprenant eût poussé son parti jusque chez les Zaporogues, leur fidélité étant suspecte, quel bouleversement, quelle guerre civile n'aurait pas affligé le midi de la Russie.

Ainsi finit cette association des Kozaks zaporogues, dont les hauts faits ont rempli une partie de cette histoire.

CHAPITRE XXIII.

Paix de Kaïnardgi.

(*An* 1776.) SAHIM fut aidé par les Russes : le fort, construit entre Kertsch et Jenikale, devint d'un grand secours : le khan Dewlet fut obligé de se retirer à Constantinople. Sahim envoya une députation à Catherine pour lui demander la continuation de son aide; elle l'accorda avec la grâce qu'elle savait mettre à tout.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, le gouvernement russe se méfiant de l'inconstance des Tatars et des ruses du grand-seigneur, se tint sur ses gardes; il fit avancer une armée sur les bords du Dnieper, que le prince Prosorowski commanda. Le Turc, lassé par la dernière guerre, découragé par son mauvais succès, voulut prolonger la paix, mais joindre en même temps à ce vœu des intrigues sourdes, travailler sous main les Tatars de Crimée, les inviter à se méfier des Russes, à s'en rapporter à sa prudence pour accélérer le moment de leur révolte; mais en même temps aussi attendre de lui l'époque qu'il avait fixée pour agir de concert. On découvrit ces menées, on les déjoua.

Mieux conseillé sans doute, le grand-seigneur ne leva point d'armée; il abandonna Dewlet et reconnut Sahim.

On nous représente ce dernier comme un prince léger, sans moyens, frivole, susceptible de toutes les impressions, capable d'adopter, sans les réfléchir, les innovations qu'on lui conseillait, s'occupant beaucoup de lui et fort peu de son peuple; craignant les Turcs sans les respecter, respectant les Russes sans les craindre, et considérant le souverain pouvoir comme une propriété dont il pouvait jouir selon ses caprices, et en user selon que ses passions l'exigeraient.

Persuadé que les manières européennes convenaient seules à un prince de sa sorte, il résolut

Digitized by Google

d'imiter la façon de vivre de Pétersbourg. Sa cour fut une vraie caricature : on était assis chez lui à une table ronde, mais on mangeait sans cuiller ni fourchette; on ne le servait point à la turque, mais les maîtres et les valets portaient des turbans : il promenait son indolence dans un char doré ; il donnait à sa garde un costume de son goût, et croyait voir dans ses Tatars des soldats prussiens.

Aussi léger que son souverain, le Tatar était enchanté de ces innovations, qui se succédant chaque jour, lui donnaient sans cesse un spectacle nouveau : jamais le koran n'avait été violé avec autant de mépris et d'aussi bon cœur. La religion musulmane, déjà en décadence, et ayant perdu cet ascendant fanatisé qui fait entreprendre de grandes choses, menaçait par sa chute celle de l'empire, qui repose sur elle. Constantinople retentit de murmures ; on criait à la profanation, on ne s'entretenait que des attentats répétés à la loi du prophète ; tout ce qu'il y avait de vrais musulmans demandait au grand-seigneur un exemple terrible comme calife ; une punition effrayante, comme chef de la loi ; une leçon mémorable de sa justice, comme souverain.

Ces demandes étaient parfaitement fondées ; mais les armes russes étaient plus fortes que les lois de Mahomet ; ainsi il fallait savoir souffrir avec modération. Savoir souffrir en matière de religion, c'est cesser d'être fanatique ; mais en Turquie le fana-

Digitized by Google

tisme est un état de permanence; les intervalles entre l'explosion de ses accès ne sont qu'un sommeil contre nature, dont le réveil est redoutable. La Porte prit un biais pour remédier à ces désordres; elle demanda une nouvelle élection; on ne put s'entendre, et deux partis se formèrent. La Russie donna à Sahim une garde composée de ses soldats; les Tatars en murmurèrent, et l'attaquèrent par surprise.

(*An* 1777.) Sahim résidait alors à Caffa; le commandant de cette ville s'étant révolté, le khan eut beaucoup de peine à se sauver par mer.

Sélim avait été nommé khan l'année précédente, à la sollicitation des fidèles musulmans. Ainsi la Crimée avait deux souverains, Sahim, l'ami des Russes; Sélim, le protégé des Turcs. Ce bouleversement dans le pouvoir des chefs existait déjà dans l'obéissance des sujets : ils voulaient et ne voulaient pas; ils choisissaient un maître et le repoussaient; ils invoquaient l'assistance des Russes le matin, et le soir ils recouraient aux Turcs; ils prenaient les armes avec fureur, et les laissaient tomber avec faiblesse; ils jetaient des cris, s'agitaient, menaçaient de leurs gestes, et retombaient dans l'état d'immobile stupeur qui leur est si naturel.

Combien il était facile de réduire un peuple abandonné à cet état de révolte irrésolue! Le prince Prosorowsky défit les Tatars près de Baktschi-Saraï, s'empara de cette ville et de Caffa.

Digitized by Google

Sélim, battu près de Balaclava, s'enfuit à Synope, laissant Sahim possesseur de la Crimée, sous le bon plaisir des Russes.

Dans sa colère, dans son humiliation, le grand-seigneur envoya le cordon fatal à quelques pachas qui se révoltèrent.

Cette cérémonie, qui n'a rien d'auguste, mérite d'être détaillée (1). Un chambellan se présente chez le pacha condamné avec deux firmans ou ordres. Par le premier, le pacha apprend sa destitution, et, s'il n'est pas sur ses gardes en lisant le décret du prince, le chambellan lui passe un cordon au cou, l'étrangle ou l'assassine avec un poignard; aussitôt il montre son second firman qui prescrit l'assassinat. Aujourd'hui les pachas, par esprit de prudence, n'admettent les chambellans qu'après les avoir fait fouiller; ils ne leur permettent de les approcher qu'à une certaine distance, et ne veulent plus recevoir d'ordres donnés à l'oreille. Il arrive quelquefois que le pacha, prévoyant ce qu'on a à lui dire et à lui faire, ordonne qu'on égorge le chambellan; puis il lit en toute sûreté les deux firmans, et annonce au grand-seigneur qu'il a puni un émissaire supposé, qui voulait commettre une injustice au nom de sa hautesse. On approuve sa conduite, et les choses en restent là jusqu'à nouvel ordre.

(1) Nous tenons ces détails d'un témoin oculaire.

Digitized by Google

(*An* 1779.) Pendant cette confusion de projets à Constantinople, l'ambassadeur de France essaya de terminer à l'amiable les contestations qui nuisaient à la bonne intelligence entre la Russie et la Porte; on signa un traité le 21 mars : les Russes consentirent à l'abandon de leurs droits sur la Walachie, la Moldavie et la Crimée. Le grand-seigneur augmenta les priviléges de la navigation des Russes sur la mer Noire, en supprimant certaines formalités auxquelles ils étaient tenus; il reconnut l'indépendance de la Crimée, la souveraineté de Sahim-Ghéraï, et rendit aux Grecs une justice prompte sur des réclamations qui avaient quarante ans de date.

Soit que M. le comte de Saint-Priest ne servît la Russie que pour l'empêcher de prendre parti en faveur de l'Angleterre, avec qui la France se battait alors; soit que cet ambassadeur conçût l'importance de la liberté de la mer Noire, ces deux considérations l'honoraient également. Il était important aux deux puissances d'ouvrir un débouché nouveau à leurs productions respectives, leurs relations d'intérêts pouvaient se doubler. L'impératrice de Russie sentit le bien qui en devait résulter, et témoigna sa satisfaction au comte de Saint-Priest.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

Portrait du prince Potiemkin.

(*An* 1780.) MALGRÉ cette tranquillité passagère, les esprits fermentaient toujours, les Tatars s'inquiétaient sans cesse, leur khan n'était plus respecté, on devait s'attendre à voir éclater de nouveaux troubles ; ce fut alors qu'un homme de génie, n'en déplaise à ses calomniateurs, résolut de placer une couronne de plus sur la tête de sa souveraine, en conquérant la Crimée.

Avant d'entrer dans les détails de cet événement, traçons aussi exactement que possible le portrait du prince Potiemkin : sa mémoire, quoique récente, est une propriété que l'histoire réclame, et, puisque nous ne traitons que de la Nouvelle Russie, c'est un acte de justice de faire connaître celui à qui on a dû la plus belle des provinces qui la composent.

Le prince Potiemkin reçut de la nature une beauté mâle, dont un statuaire aurait emprunté les traits pour exprimer le dieu des combats. Son esprit était ardent, quinteux, quelquefois frivole; son âme, forte, brûlante, susceptible des plus grandes choses, mais constamment entravée par les bizarreries et les inconséquences de son imagination vagabonde.

Pour juger ce prince, il faut apprendre à dis-

Digitized by Google

tinguer les qualités de l'âme des prestiges de l'esprit et des rêves de l'imagination; sans cette distinction, on le trouvera souvent différent de lui-même, et réunissant plusieurs caractères.

Ainsi, il était toujours égal quand il suivait les impulsions de son âme, et toujours un homme nouveau lorsqu'il se livrait à l'abandon de son naturel paresseux.

Doué d'une mémoire prodigieuse, il retenait, sans les confondre, les opinions de chaque courtisan sur divers objets de politique, d'administration, d'intérêts nationaux, de droit public, d'opinions religieuses; avantage unique dans un homme de cour, plus utile encore à l'homme en faveur. Il jugeait les individus d'après eux-mêmes; tant pis pour ceux qui se démasquaient.

Il ne lisait point, mais il écoutait des lectures sur toutes sortes de matières, et n'oubliait rien. Ce genre d'instruction, trop rapide pour être profond, ne lui apprenait que la surface des choses; la réflexion et le raisonnement manquaient à toutes ses connaissances; aussi était-il plus jaloux de déployer des lumières factices, qu'avide d'en acquérir de véritables. D'après ce principe, il aimait à entendre causer les savans, les artistes, même les théologiens, et profitait de ce qu'il écoutait; mais ne pouvant lier, sans le secours des principes, et ce qu'il retenait et la base de la science, il savait adroitement arrêter une conversation, dès qu'il prévoyait

Digitized by Google

quelque embarras, et changer de sujet avec autant de finesse que d'esprit.

C'est ainsi que les ecclésiastiques, les grammairiens, les physiciens, les astronomes, les poètes, les magistrats, les peintres. les musiciens croyaient avoir causé avec un homme habile dans leurs sciences ou dans leurs arts.

Il n'abordait jamais un militaire sans lui donner des conseils, et ne quittait un artisan qu'après lui avoir fait poliment sentir le *moins bien fini* de son ouvrage.

La même heure le voyait gai, triste, folâtrant, pensif, caressant, grondant, accueillant avec bonté, repoussant avec rudesse, donnant un ordre et le révoquant. S'agissait-il de poursuivre un de ses plans, l'inconstance de l'esprit et du caractère était terrassée, l'âme reprenait son empire, et le grand homme remplaçait l'homme singulier.

Avide de gloire, son courage ne redoutait aucune difficulté; infatigable quand le succès dépendait de son activité, il tombait dans un état de mollesse et d'accablement après l'avoir obtenu.

La vivacité de son imagination était une espèce d'électricité morale, la cause et son effet marchaient sans intervalle marqué; les lenteurs fouettaient son sang, les contrariétés le faisaient bouillonner, un revers le portait à l'alcalescence.

L'âme de ce prince avait besoin d'être nourrie avec de grandes difficultés, de grands obstacles à

Digitized by Google

surmonter; quand elle manquait d'alimens, elle était rendue à l'indifférence : c'est dans cet état qu'il éprouvait une satiété fastidieuse; c'est alors que l'excès de la jouissance, que les faveurs accumulées de la fortune, que l'oisiveté le plongeaient dans le dégoût et l'ennui. Lassé de tout, blasé sur tout, il formait, par lassitude, des projets disparates; il succombait sous le poids des titres, des grandeurs, des décorations, des richesses, et se trouvait puni de son extrême ambition par le vide que laisse encore l'ambition satisfaite.

Généreux jusqu'à la prodigalité, il détestait d'entrer dans les détails de ses affaires domestiques, et néanmoins, obéré de dettes, il ne s'arrêtait pas un instant à l'idée de justice qui devait lui prescrire de les acquitter. (1)

Affectant la franchise d'un habitant du nord, il possédait la ruse d'un Grec, dont il parlait la langue.

Hier, d'une magnificence asiatique, donnant des fêtes en souverain, étalant un luxe répréhensible, il est aujourd'hui dans un négligé sale, ne voyant que les siens, mangeant une carotte crue; mais hier

(1) Malgré les variations de son caractère, et la pétulance qui accompagnait ses moindres désirs, le prince Potiemkin rendait heureux tous ceux qui le servaient : il est inouï qu'il se soit permis de brusquer un de ses gens; tandis qu'il lui était beaucoup trop ordinaire de lever la main sur des personnes en place et qui méritaient des égards. Quelle contrariété soutenue !

Digitized by Google

et aujourd'hui son amabilité est à ses ordres, il n'a qu'à le vouloir pour plaire.

On lui présente un étranger de distinction, il l'accueille avec noblesse et dignité, cause un instant en se servant de cette supériorité qui vient du pouvoir, en donnant à ses expressions la tournure qui plaît, la grâce qui séduit; puis l'introduisant dans l'assemblée, il s'en sépare et bâille le reste de la soirée.

Avec ceux dont le rang approchait le plus du sien, c'était encore un autre homme; il avait maladroitement adopté le principe de se placer beaucoup trop haut et de mettre les autres beaucoup trop bas.

Potiemkin aurait réussi dans quelque pays qu'il fût né; partout ailleurs la fortune ne l'aurait pas porté au faîte de sa roue pour l'y fixer; mais aussi moins de vœux satisfaits, moins d'encens brûlé si près de lui, moins d'humiliation de la part de ses égaux, eussent laissé à ses qualités brillantes un développement plus facile, et n'en auraient pas terni le lustre par la satiété. Partout ailleurs, dis-je, Potiemkin n'eût pas réuni cette masse de pouvoir dont il était lui-même embarrassé, mais il fût devenu un homme plus solidement marquant et plus digne d'être apprécié.

Tel était celui qui conçut le projet de conquérir la Crimée : il rédigea ses plans; l'impératrice et son conseil les approuvèrent.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

Conquête de la Crimée. La Géorgie persane se met sous la protection de la Russie.

L'ACTIVITÉ du prince Potiemkin était au-dessus de tout éloge. Cherson, sur les bords du Dnieper, n'avait que deux ans d'existence, les soins du prince hâtèrent les travaux; on s'empressa de construire des chantiers pour augmenter une marine naissante; le Turc comprit alors les intentions de la Russie, il arma de son côté. Le zèle de Potiemkin redoubla, un instant sacrifié au repos lui paraissait une atteinte à sa gloire : quel homme différent de lui-même! on le verra plus tard dormir profondément devant Otschakoff.

(*An* 1783.) Cependant la révolte des frères du khan de Crimée s'organise, le mécontentement général augmente encore, s'il est possible, parmi les Tatars. Constantinople se prépare à la guerre; ses émissaires parcourent la Crimée, et la Russie a beaucoup à craindre de l'inconstance des habitans de la presqu'île.

Un pacha arrive à Taman par ordre du grand-seigneur pour occuper l'île. Le khan envoie un officier au pacha avec ordre de retourner sur ses pas sans faire d'observation. Le pacha n'observa rien contre l'ordre du prince, mais il fit trancher la tête du porteur. A ce signal des premières hostilités, les

Digitized by Google

Russes entrent en Crimée et se portent sur Taman. Était-ce l'inconstance des Tatars, était-ce leur attachement à la Russie, ou la crainte de se trouver entre le feu des Russes et celui des Turcs, ou peut-être encore des engagemens secrets entre le khan et l'impératrice, qui déterminèrent ce prince, la noblesse et les principaux officiers à jurer obéissance à cette souveraine? Tout porte à croire qu'il existait déjà une convention, puisqu'on ne rencontra aucun obstacle, puisque les grands et le peuple parurent satisfaits, puisque enfin, au moment de l'invasion, on assura au khan un traitement annuel de huit cent mille roubles.

Tandis que le général Batmen recevait les sermens de gens empressés de jurer, car cela leur coûtait peu, le prince Potiemkin soumettait le Couban, et Souvaroff le Boudjiak.

Il est si facile aux rédacteurs de libelles politiques d'inculper les actions des souverains; il est si commun de les voir imiter le serpent qui ronge la lime, que nous croyons indispensable de démontrer le vide des calomnies sourdes et obscures dont on accusa, dans le temps, le gouvernement russe. Si ce fut un crime d'arracher un pays à la barbarie, aux horreurs de la guerre civile, Potiemkin fut le criminel. S'il y a eu des traités violés, le divan eut ce reproche à se faire; si l'impératrice donna la paix au midi de son empire, en assujettissant une province dont les habitans ont porté,

Digitized by Google

dans tous les temps, la désolation, le feu et le brigandage jusqu'au centre de ses états, c'était un bienfait de plus en faveur du peuple russe. Anne fit dévaster la Crimée sans utilité; elle inonda de sang le sol que Catherine destine à la culture; elle écrasa des peuples que Catherine appelle à la civilisation et à la paix. Voilà des faits avérés. Qu'ajoutent les détracteurs? ils s'écrient « qu'on entretint » des intelligences coupables. » Il faut plutôt dire, en attestant la vérité, c'est qu'on battit le Turc avec les mêmes armes dont il s'était maladroitement servi. Auriez-vous mieux aimé qu'on eût brûlé les villes, tué les enfans sur le sein de leur mère, détruit les institutions publiques, égorgé les cultivateurs paisibles, laissé après soi d'uniques traces de désolation, d'incendie et de sang? Anne, mal conseillée, exécuta ces dévastations affreuses; Catherine savait régner, et faire réfléchir le bonheur sur tout ce qui ajoutait à son pouvoir.

Un intervalle très-court sépare ici les événemens. Il n'y avait que neuf ans de la première conquête de la Crimée par l'impératrice; elle la rendit aux Turcs, sous des conditions que le divan n'a pas tenues. La Russie ne voulait que la paix; elle espérait l'obtenir en séparant les intérêts des khans de ceux du grand-seigneur. La politique de rendre la Crimée indépendante était bien sage, puisque ce pays aurait servi de barrière entre deux grandes puissances. Le caractère léger et remuant du Tatar

Digitized by Google

détruisit toutes les espérances, les khans furent méprisés et les Turcs rappelés ; que devait faire la Russie ? Y avait-il plus d'humanité de laisser ce peuple s'entre-détruire, pour occuper ensuite son pays, devenu le tombeau de la génération présente ; ou était-il plus convenable de retenir le poignard dont toutes les mains étaient armées, et que dirigeait un frénétique aveuglement ? Telles furent les circonstances qui irritèrent Potiemkin contre la modération des Russes devenue impolitique ; il conçut, proposa et exécuta un projet qui conserva des milliers d'hommes, qui destina de belles provinces à la fécondité et à l'industrie, qui éleva la saine raison sur les débris du fatalisme.

Quoiqu'il en eût peu coûté pour se mettre en possession de la presqu'île et de ses dépendances, la Russie crut prudent d'entretenir de fortes armées sur ses frontières. Le prince Potiemkin en commandait une de quatre-vingt mille hommes ; le prince Repnin comptait sous ses ordres quarante mille combattans, et le maréchal de Roumanzow avait son quartier-général de la troisième armée à Kiow.

(*An* 1784.) Ces précautions réussirent ; on signa à Constantinople un nouveau traité, qui accorda à la Russie la souveraineté de la Crimée, de l'île de Taman et du Couban, ainsi que le libre passage des Dardanelles, pour une certaine quantité de vaisseaux de guerre et pour tous les navires

Digitized by Google

marchands, excepté ceux qui pouvaient charger des bois de construction.

Dans la même année, la Géorgie persane voulut se mettre sous la protection de la Russie. Cet état était divisé en deux principautés avec titre de royaume : l'une se nomme *le Kaket*, et l'autre *le Karduel*. Des princes chrétiens gouvernent depuis long-temps ces provinces; ils étaient tributaires de la Perse, et ne secouèrent le joug que lorsque le trône des sophis fut renversé.

Chahnavas réunit les deux royaumes; ils sont passés depuis sous la domination de Teïmouras, par son mariage avec l'arrière-petite-fille de Chahnavas.

Héraclius, fils de Teïmouras, se distingua sous Thamas-Kouli-khan. Par une suite de sa haine pour les Turcs, il prit les armes contre eux, et se joignit aux Russes : l'adresse, les caresses du prince Potiemkin, plus encore peut-être la crainte des Turcs qu'il avait offensés, le déterminèrent à rendre hommage de ses états à l'impératrice Catherine.

« La Géorgie persane est bornée au nord par la » Kabarda et une partie de la Circassie; au levant, » par le Daguestan, les Kalmouks et le Chirvan; » au midi, par l'Arménie persane, et au couchant » par le royaume d'Imirette. Tifflis en est la capi- » tale; elle contient environ quarante mille habi- » tans, catholiques, latins, géorgiens, arméniens,

Digitized by Google

» mahométans et juifs. Sa citadelle est la plus forte » de la Géorgie. »

Une particularité bien digne de remarque, c'est qu'on assure (1) qu'il existe dans les montagnes de ce pays, qui le séparent du midi de la Circassie, une peuplade descendante des Génois : ce petit rassemblement d'hommes a conservé la douceur des mœurs européennes, les usages, les cérémonies, la manière de se vêtir, de manger, et une grande partie de l'ancienne civilité que leurs pères possédaient : entourés de sauvages, très-voisins des Osses, nation idolâtre, ils ne se mêlent jamais avec eux, et offrent un point de civilisation enfoui au centre de la barbarie.

Catherine rendit à la Crimée le nom de *Tauride*, et au Couban celui de *Caucase*. Il eût été à désirer qu'elle eût de même restitué aux grands fleuves leurs anciens noms sonores, que des dénominations barbares ont remplacés. (2)

---

(1) Je dis on assure, parce que je n'ai pu vérifier ce fait.

(2) Par exemple, on dit aujourd'hui le Dnieper au lieu du Borysthène; le Dniester en remplacement du Thyras, et le Bog ou Boug, qu'on nommait autrefois Hyppanis.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

Voyage de l'impératrice Catherine en Crimée.

Aussitôt que la Crimée fut conquise, l'impératrice forma le projet de la visiter; elle nomma pour l'accompagner plusieurs dames d'honneur et quelques seigneurs de sa cour; deux ambassadeurs et un ministre étranger furent aussi du voyage. On avait préparé pour sa majesté un traîneau immense et fermé; on y entretenait la chaleur nécessaire; toutes les commodités étaient tellement prévues, qu'il y avait une table de jeu. Celle qui venait de triompher de plusieurs provinces, triomphait aussi des rigueurs d'un climat redoutable en janvier. (*An* 1787.) On allumait de grands feux sur la route; ils étaient assez multipliés pour que ceux qu'attiraient l'amour, le respect, la reconnaissance ou la curiosité, pussent attendre sans souffrir le passage de la souveraine. Les postes étaient fournies des chevaux nécessaires à une suite très-nombreuse; des cuisiniers en avant renouvelaient les délicatesses de la capitale sur un chemin sans auberges.

Le caractère auguste de la maîtresse d'un grand empire, celui des personnes formant son cortége, la multiplicité des traîneaux, la nouveauté d'un pareil spectacle, des milliers de torches pour la nuit, des feux durant le jour, l'affluence d'un peuple immense avide de voir, mais privé du spectacle par la rapidité de la course; les amateurs du voi-

Digitized by Google

sinage qui composaient une escorte d'honneur à chaque relais, le mouvement, les cris de joie, deux lieues couvertes de voyageurs sur la même direction, donnaient à ce singulier déplacement une teinte de féerie.

C'est peut-être le seul exemple qui puisse rapprocher, en son genre, les temps fabuleux des temps modernes; mais ici c'est une imposante réalité. Autrefois, l'imagination féconde des poètes décrivait la pompe superbe qui accompagnait les divinités protectrices d'un pays qu'elles parcouraient pour son bonheur; n'en déplaise à cette imagination, elle est restée en arrière; les poètes se sont agréablement égarés sur des routes de verdure; ils ont fait éclore des fleurs, jaillir des cascades; ils ont peint des grottes mystérieuses; mais aucun ne s'est avisé de faire voyager son héroïne sur la glace.

Partout où la souveraine s'arrêtait, elle gagnait les cœurs : Catherine possédait au suprême degré cet air de douceur, de bonté, de sensibilité qui tempère l'éclat de la grandeur; on ne l'avait vue qu'un instant, on se retirait charmé.

Le prince Potiemkin avait précédé l'impératrice à Kiow; elle y vit le maréchal de Roumanzow, accueillit les nobles polonais partisans de la Russie, distingua le prince de Nassau-Siegen, que son rang, son courage, son amabilité, ses brillantes aventures avaient déjà rendu célèbre; ce prince venait d'entrer au service de Russie.

Digitized by Google

Pendant le séjour de l'impératrice à Kiow, on construisit et on décora richement une trentaine de galères pour descendre le Borysthène. (1)

On s'embarqua le 6 de mai à Krementschouk. Ceux qui confondent les climats de la Russie, s'imaginent trouver des glaces partout; ils ignorent qu'il existe peu de températures aussi douces que celle du pays que nous décrivons, que l'air y est très-sain, que la nature y déploie d'elle-même la variété et la richesse de ses productions, que le Stèpe (2), dans le mois de mai, est couvert de toutes les fleurs qu'on cultive ailleurs à grands frais, et d'un grand nombre d'autres réservées à cette heureuse portion de la Russie, qui ne demande que des bras pour dédommager au centuple les fatigues du cultivateur. (3)

Nous avons, dans le cours de cette histoire, représenté les bords du Borysthène occupés par les féroces Petschenègues, destructeurs des droits sociaux, violateurs des traités, brigands hardis et

---

(1) Dans le cours de ce chapitre nous restituerons, sans tirer à conséquence, l'ancien nom que portait ce fleuve. Il nous paraîtrait trop dur de mêler le mot *Dnieper* aux scènes qui vont suivre, et qui tiennent de l'enchantement.

(2) Le Stèpe est un pays non cultivé.

(3) Là se trouvent sans culture la jacinthe, l'anémone panachée, la tulipe, la renoncule bulbeuse, celle de marais, la jonquille, le lis, le pavot, toutes les espèces de violettes, etc. etc.

Digitized by Google

fléau du commerce; déjà nous avons fait voir les Zaporogues leur succéder sur ces mêmes rives, enlevant les enfans de leurs voisins pour se recruter, affrontant mille morts dans l'espoir du butin, faisant trembler Constantinople, et remplissant de terreur les environs de leurs retraites; ces rives, jadis si redoutées, sont aujourd'hui l'asile de la paix; les eaux qui les arrosent sont maintenant couvertes de barques peintes et dorées, dont les couleurs, réfléchies sur l'onde, se confondent avec le cristal du fleuve, et font répéter mille fois l'image des étendards et des banderolles qui les décorent. Ces bords sauvages, qui n'ont retenti que des cris des hommes farouches, que des hurlemens des loups destructeurs, que des gémissemens du voyageur égaré ou surpris, résonnent dans ce moment et répètent des chants d'allégresse; leurs échos redisent à la souveraine les vers faits à sa louange; ils célèbrent leur reconnaissance, et expriment des vœux qu'une musique harmonieuse emprunte de ce dernier sentiment.

Ce Borysthène, autrefois si fameux, avait été de même chanté par les Grecs, lorsque leurs colonies jouissaient des bienfaits de ses eaux, de l'excellence de ses poissons, de la fertilité des terres qu'il arrosait, de l'immensité des troupeaux qu'il abreuvait; les colonies étaient détruites, et la postérité le célébrait encore sur la foi des traditions; à la fin, ces chants, ces hommages avaient disparu avec son

Digitized by Google

nom ; deux mille siècles s'étaient écoulés et l'avaient voué à l'oubli : si l'agriculture gagna sous les Zaporogues, le bonheur y perdit, puisqu'ils éloignaient le sexe aimable qui le distribue. Ces temps de férocité, ces erreurs de la nature ont cessé ; l'impératrice parcourt majestueusement le Borysthène, rendu à des hommes civilisés ; des troupeaux sont conduits sur ses bords comme pour en prendre possession ; des cultivateurs, vêtus avec recherche, se trouvent au passage de la souveraine ; ils précèdent, accompagnent, suivent les barques ; on a l'art de les multiplier par des marches cachées, afin que le spectacle ne soit point interrompu ; l'aisance factice dont ils jouissent n'est, à la vérité, que celle du moment ; elle ne fait que précéder l'abondance dont ce sol fertile les fera jouir un jour.

Honteux de rouler ses flots sur une terre abandonnée, où çà et là quelques cabanes attestaient la misère des derniers habitans, le Borysthène semblait hâter sa course pour venir arroser la naissante Cherson, offrir à ses chantiers le tribut de ses eaux, faire prospérer son commerce, lorsqu'il paraît tout d'un coup enchaîné par un pouvoir magique. Dans les endroits où le cours du fleuve était moins rapide, on avait élevé sur les côteaux des palais en peinture, des villages, si heureusement imités, que l'œil ne remarquait pas la supercherie ; monumens légers d'une scène théâtrale, mais signes précurseurs des vues du gouvernement.

Digitized by Google

Ce fut ainsi qu'environnée d'un peu de réalité et de beaucoup d'illusion, l'impératrice débarqua à Kaïdak : l'empereur Joseph était venu au-devant d'elle. Ils prirent ensemble, et par terre, la route de Cherson.

Une jouissance plus vraie et plus digne d'elle attendait l'impératrice dans cette ville ; elle venait de sourire à un spectacle d'agrément, et maintenant elle en voyait un de sa puissance, qui tendait à consolider ses conquêtes, à les enrichir, à verser le bonheur sur des peuples nouveaux. Sortie du sein des marais qui l'environnent, Cherson a déjà un commerce qu'atteste le nombre de ses vaisseaux et de ses barques, et dont les arts profitent. Une flotte encore sur les chantiers n'attendait que la présence de sa souveraine pour être lancée (1). Les sciences se préparent à éclairer une région que des siècles de barbarie semblaient avoir condamnée aux ténèbres de l'ignorance : quelle jouissance pour Catherine d'être témoin des succès que son génie devina!

(1) Nous ne pouvons nous rendre compte du choix que fit le prince Potiemkin du local qu'occupe Cherson ; moins encore du motif qui lui valut ce nom, si long-temps porté et honoré en Tauride.

Les bancs de sable obstruaient le port de Cherson; il fallait transporter sur des chameaux les navires qu'on y construisait : on a été obligé de transférer l'amirauté à Nikolaïef, et de construire une nouvelle ville de commerce en élevant Odessa.

Digitized by Google

Les dons qu'elle répand grandissent avec la population, se multiplient avec les connaissances, s'étendent par le commerce; et la postérité, indifférente sur une conquête que le sort des armes a décidée, ne l'est jamais sur la reconnaissance due aux bienfaits.

L'impératrice se rendit en Crimée; elle reçut les félicitations et les sermens des murzas; mais la grande princesse, connaissant parfaitement l'humeur inconstante des Tatars, jugea qu'elle ne devait croire à leurs protestations de fidélité, qu'autant qu'elle entretiendrait sur ces lieux mêmes des forces assez imposantes pour les empêcher de se parjurer. Les paysages enchanteurs de la partie méridionale de la Crimée, ce sol qui rappelait tant d'anciens et glorieux souvenirs, ce climat si opposé à celui de la capitale de son empire, ces productions si riches et si variées, cette différence de costumes, d'usages, de façon de vivre, tout confirmait à la souveraine que la victoire impose de grandes obligations aux conquérans, et que la première d'entre elles est de faire bénir la conquête, en ajoutant au bien-être des nouveaux sujets.

Catherine reprit la route de Pétersbourg: on ne peut se refuser d'accorder à cette princesse un tact juste. Aussi toutes ses démarches répondent à une heureuse solution; tout ce qu'elle fait a un but grand ou utile: elle sut, dans ce voyage, faire naître une occasion de montrer à ses peuples combien elle

Digitized by Google

vénérait la mémoire de Pierre-le-Grand, en dirigeant sa marche vers Pultawa. L'hommage qu'elle désirait rendre au héros en était un destiné pour la nation. Le prince Potiemkin, dont le génie répondait à celui de sa souveraine, profita de cette occasion pour rendre plus mémorable encore l'idée qu'elle avait conçue. Il fit imiter, par deux armées, la célèbre bataille sur le même terrain où elle s'était donnée, et n'omit aucun des mouvemens qui eurent lieu dans cette grande journée. Jamais camp de plaisance n'a exécuté d'aussi intéressantes manœuvres; jamais exercice n'a été aussi stimulant pour des soldats. S'il y avait une heureuse adresse de rendre l'empereur Joseph II le témoin de cette représentation, il y avait aussi un moyen sûr de réchauffer l'esprit martial d'un peuple guerrier, en lui montrant ce qu'il pouvait faire, par ce qu'il avait fait.

Ce fut le vingt-deux juillet que l'impératrice arriva à Pétersbourg : l'empereur Joseph, soit pour mettre la dernière main à des plans projetés avec elle, soit pour annoncer à l'Europe combien peu il était inquiété par les troubles du Brabant, ne se sépara de cette princesse qu'à Moscow.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

Les Turcs déclarent la guerre à la Russie. Portrait du maréchal Souvarow.

Il n'est point vraisemblable que le grand-seigneur désirât servir les Russes à leur gré, et néanmoins sa politique fit une levée de bouclier qui répondait au vœu de la Russie.

A moins que de le faire à la suite d'insinuations trompeuses, quelle circonstance plus favorable pour la Russie, la Porte choisissait-elle en l'inquiétant ou en croyant l'inquiéter? En paix avec toute l'Europe, la longue visite de l'empereur Joseph qui promettait une alliance nouvelle, des armées en bon état et de la meilleure volonté, des généraux expérimentés, une abondance territoriale, tout était en faveur de Catherine.

Cependant on armait en Turquie avec un zèle qui tenait de l'enthousiasme; les ressources de cet empire paraissaient incalculables. A la fin de 1787, les Turcs étaient battus sur terre, leur marine détruite, et peu de mois suffisent pour tout réparer. Une nouvelle flotte est construite, le capitan-pacha lui communique son courage; il avait à venger les malheurs de Tschesmé, et le froid des ans ne diminuait rien de l'énergie chaleureuse dont ce brave musulman était doué.

Ce n'était pas assez pour la Porte d'annoncer,

Digitized by Google

par ses préparatifs, ses dispositions hostiles; elle présenta un mémoire au ministre russe, résidant à Constantinople, et le fit mettre aux Sept-Tours avant de lui donner le temps nécessaire pour le lire. Cette mesure de rigueur paraîtrait difficile à croire; il faut en donner l'explication. Il avait été dit au grand-seigneur, on ne sait par qui, que l'impératrice était décidée à faire un long séjour à Moscow, mais que les nouvelles de Pétersbourg avaient hâté son retour dans cette dernière ville. La Porte n'ayant point de ministre en Russie, crut légèrement des propos insensés, et comparant ce qui se passait en Turquie au premier signal d'une révolte, à ce qu'on lui faisait croire être arrivé à Pétersbourg, elle saisit en aveugle une occasion qui n'existait pas, puisque c'était de son propre mouvement que Catherine se rendait dans sa capitale, et que sa présence n'y était nécessaire que pour répondre aux vœux d'un peuple qui la désirait.

Cette fausse nouvelle avait exalté les Turcs à un tel point, qu'ils entendirent avec une joie extravagante, la proclamation de guerre contre la Russie: on se félicitait dans les rues de Constantinople; l'apparition subite du prophète aurait causé moins d'enthousiasme.

C'était ainsi que la déclaration de guerre était du goût des deux empires.

Qu'un peuple souvent battu, mais quelquefois vainqueur, conserve encore l'amour des combats,

Digitized by Google

cette noble ardeur a pour principe un courage constant, qui veut regagner ce qu'il a perdu; qui veut fixer la gloire trop souvent partagée et plus souvent perdue; mais convenons-en, la nation qui, toujours écrasée par ses ennemis, toujours humiliée, ose néanmoins se présenter de nouveau avec une attitude héroïque, est bien digne d'une meilleure organisation, et d'être commandée par des chefs plus expérimentés.

Parmi les généraux russes les plus distingués, Souvarow tenait le premier rang. Cet homme célèbre était d'une taille médiocre; sa figure, sans être belle, exprimait plus de finesse que de bonhomie; sa santé vigoureuse lui permettait de partager les fatigues de la guerre avec le soldat le plus robuste, et ses principes, plus forts que sa santé, lui faisaient mépriser les moyens d'alléger ses fatigues. Le respect pour la religion, l'attachement inviolable au souverain, le désintéressement, sont des vertus qu'il paraîtrait impossible de concilier avec la cruauté, avec la licence permise aux soldats, si Souvarow ne l'eût prouvé. Son instruction était vaste, il la cachait souvent; le principal usage qu'il en faisait, tombait sur le ridicule dont il accablait ceux qu'il n'aimait pas; il parlait presque toutes les langues de l'Europe.

On lui a disputé ses talens militaires parce qu'il les déguisait sous une feinte originalité; mais peut-on être constamment heureux sans talent? Qui a

Digitized by Google

jamais pu dire : J'ai battu Souvarow ? Ses lauriers, ajoute-t-on, étaient teints du sang de ses soldats trop légèrement exposés : mais ménageait-il le sien ? ne le voyait-on pas toujours où le danger était le plus grand et sa présence nécessaire ? Son grand principe était qu'une action décisive fixait le sort d'une campagne, et coûtait moins d'hommes que cette multitude de combats partiels, dont les succès partagés prolongeaient la guerre. C'est d'après ce principe que la baïonnette était son arme chérie ; c'est d'après ce principe que lui commander de faire un siége, c'était lui prescrire de monter à l'assaut. Mais, répète-t-on, il était très-singulier ! Quel homme n'a pas ses imperfections ? Oui, sans doute, il était singulier ; mais cette singularité ne nuisait qu'au héros, sans effacer le grand général ! Pense-t-on que ce soit par sa singularité qu'il a remporté tant de victoires et enlevé tant de villes ?

Vingt personnes ont donné vingt motifs différens à cette singularité, et aucune n'a atteint le but : si l'on eût connu la vraie cause qui la provoquait, on eût eu alors la connaissance certaine de son caractère ; il a gardé son secret : peut-être n'en avait-il pas. Si quelques-uns de ses contemporains cherchent infructueusement à diminuer sa gloire, la postérité, plus juste, plus impartiale, dont les jugemens sont toujours rendus sur des faits constans, et dégagés de l'intrigue et de la jalousie ; la postérité, dis-je, oubliera l'homme singulier

Digitized by Google

pour ne se ressouvenir que du vaillant général.

Ne soyons pas injustes nous-mêmes; ne nous prévenons pas en faveur de ses exploits jusqu'à tolérer, taire, ou déguiser les excès qu'il permettait à ses troupes; c'est une grande faute sans doute, mais il en est une beaucoup plus grave dans un général, c'est celle de se laisser battre habituellement.

Souvarow, sans paraître y songer, s'était fait une étude de captiver l'affection et la confiance de ses soldats. Ce principe se liait avec son intrépidité; il était sûr de n'être jamais abandonné, quelque hardie que fût son entreprise, quelque danger qu'il eût à affronter; il pensait que l'intrépidité, sagement conduite, dirigée à propos, pouvait surmonter tous les obstacles: cette persuasion lui a toujours réussi.

Ce n'était pas sans motif que dans son camp, couché par terre, il mangeait un morceau de pain noir et un oignon; ce n'était pas sans motif qu'il affectait de paraître n'estimer que l'eau-de-vie et le courage; il communiquait cette opinion avec d'autant plus de succès, qu'elle était fort du goût de ses soldats, et qu'ils pensaient ne pouvoir faire mieux que d'imiter leur général. On le voyait dans la mêlée, en chemise, oublier son grand âge et donner l'exemple de ses leçons: d'un œil de lynx il découvrait rapidement ce qu'il devait faire, se portait, avec la vivacité d'un jeune homme, là où de nouveaux ordres étaient nécessaires; distinguait

Digitized by Google

l'instant où il fallait stimuler le soldat; l'encourageait du geste, de la voix, marchait à sa tête, faisait des prodiges. Qui aurait osé, dans cet instant, l'accuser de singularité? qui serait assez injuste pour voir en lui autre chose qu'un général intrépide? Nul danger n'arrêtait cette multitude de lions; mais aussi nulle considération ne les calmait dans la victoire; des têtes exaltées à ce point d'énergie ne sont plus susceptibles de sentimens calmes. On pourrait dire que la conduite de Souvarow était une espèce d'indiscipline dans la discipline : tout autre compromettrait les intérêts du souverain, le salut même de son armée, en agissant ainsi : seul il avait le secret du ressort qui fait agir des soldats, et ne doutons point que ce ressort ne fût le résultat d'une tactique long-temps méditée par son auteur.

L'inhumanité qu'on lui reproche n'était pas une suite naturelle d'un cœur féroce et dûr, elle tenait davantage à sa manière de faire la guerre et à son insouciance : à sa manière, parce qu'il est comme impossible de retenir des hommes qu'on a su rendre furieux; à son insouciance, parce que celui qui se logeait à raison de deux ou trois écus par mois, qui mangeait indistinctement du kascha, de l'ail, des oignons, ou un pied de bœuf; qui se couchait sur un banc ou sur la terre nue, qui affrontait le péril jusqu'à l'imprudence, parce que, dis-je, celui-là devait très-peu apprécier et l'existence et les jouissances qu'elle procure.

Digitized by Google

Il est bien beau sans doute d'obtenir la gloire sans l'ombrager par une singularité ridicule; mais la nature ne donne point à tous les hommes la même figure, les mêmes goûts, les mêmes sentimens, le même caractère; elle mélange ses dons, souvent même elle les ternit par des vices : Souvarow en fut exempt. Quiconque s'obstinerait à ne point le placer parmi les plus grands hommes de son pays, lui refuserait l'éloge honorable que ses talens, sa valeur et ses longs services lui ont mérité. (1)

---

(1) Nous avons essayé de tracer ce portrait du maréchal de Souvarow, d'après les témoignages de grand nombre d'officiers qui ont servi sous ses ordres. Une correspondance de lui, qui nous a été confiée en original, nous a fourni plusieurs traits de son caractère; il écrivait à l'amiral de Ribas, et voici sa lettre entière :

« Invicibile Doria,

» E tempo per vostra eccelenza da far prigionere l' suc-
» cessor del Barbarossa.

» Devotissimo sciavo,

» Al. Souvarow. »

Il écrivait, le 30 novembre 1790, au prince Potiemkin :
« La vraie gloire ne peut être trop recherchée; elle pro-
» vient du sacrifice de soi-même à l'utilité du bien public. »

Il écrivait à un personnage qu'on accusait de mal parler de lui et de tromper son amitié : « J'ignore vos imperfec-

CHAPITRE XXVIII.

Légèreté des Tatars; lenteur du siége d'Otschakoff, prise de cette ville; le maréchal de Roumanzow obtient sa retraite.

Ainsi que nous l'avons dit, la Russie était en mesure, et loin de provoquer des sentimens péni-

---

» tions, mais je connais vos qualités. Réalité de rapports, » vérité de convenances, c'est l'amitié. »

Dans le style badin, il est difficile d'être plus gai. Parlant d'un général, il écrivait : « C'est un très-galant homme; » j'imagine qu'il connaît bien son métier, c'est pourquoi » j'espère qu'il se ressouviendra un jour qu'il y a de la ca- » valerie dans son armée. »

Ailleurs il trace une galerie de portraits très-mordante; je ne me permettrai pas de la rapporter en entier. Il dit de l'un: « Sans caractère, coiffé à la Maubois, et plus coiffé » encore de la chimère de sa naissance. » — D'un autre, « c'est un vésicatoire. » — D'un troisième, « il ne nous » parle que de la reine de Palmire; il nageait dans le thé, » tandis que nous nagions dans le sang. » — Il dit d'un qua- trième, « il fut malade le jour de l'exercice, mais parfaite- » ment rétabli aux vacances : le pauvre homme ! il se baigne » auprès de madame la baronne. » — Enfin, il s'exprime ainsi sur un homme de cour : « Celui-ci est courtois, ga- » lant, complaisant, ce qui est quelquefois pris pour de » l'honnêteté; comme si moi, grossier, je ne pouvais être » vertueux ! »

Je passe sous silence des choses beaucoup trop expres-

Digitized by Google

bles, la nouvelle de la déclaration de guerre fut reçue avec joie dans toutes les provinces de l'em-

---

sives qui ne sont vraisemblablement qu'un premier mouvement de dépit, pour mettre en opposition la lettre qu'il écrivit à Charette, chef des Vendéens.

Lettre du général Souvarow à M. de Charette, chef de la Vendée.

« Héros de la Vendée! illustre défenseur de la loi de tes » pères et du trône de tes rois, salut:

» Que le Dieu des armées veille à jamais sur toi, qu'il » guide ton bras à travers les bataillons de tes nombreux » ennemis qui, marqués du doigt de ce Dieu vengeur, tom- » beront dispersés comme la feuille qu'un vent de nord a » frappée. Et vous, immortels Vendéens, fidèles serviteurs » de l'honneur des Français, dignes compagnons d'armes » d'un héros, guidés par lui, relevez le temple du Seigneur » et le trône de vos rois.

» Que le méchant périsse, que sa trace s'efface! Alors » que la paix bienfaisante renaisse, et que la tige antique » des lis, que la tempête avait courbée, se relève plus bril- » lante et plus majestueuse!

» Brave Charette, honneur des chevaliers français! l'uni- » vers est plein de ton nom; l'Europe étonnée te contemple... » et moi je t'admire et je te félicite... Dieu te choisit, comme » autrefois David, pour punir le Philistin: adore ses dé- » crets; vole, attaque, frappe, et la victoire suivra tes pas.

» Tels sont les vœux d'un soldat qui, blanchi au champ » d'honneur, vit constamment la victoire couronner la con- » fiance qu'il avait placée dans le Dieu des combats. Gloire » à lui! car il te chérit.

» A Varsovie, le 1er octobre 1795. »

Digitized by Google

pire. En vain les puissances jalouses accusaient le gouvernement russe de machinations secrètes : il était prouvé que le cabinet de Saint-Pétersbourg n'avait point violé ses traités, et n'avait ni ouvertement, ni clandestinement agi contre le Turc, tandis que celui-ci était l'agresseur de propos délibéré, et qu'il avait commencé ses actes hostiles par l'emprisonnement du ministre de Catherine. L'empereur Joseph unit ses intérêts à ceux de la Russie.

Qu'elles étaient fausses ces démarches du grand-seigneur! combien était injuste cet acte de violence commis sur la personne d'un ministre! Qu'avait la Porte à opposer aux brillantes armées que la Russie avait sur pied? comptait-elle sur ses rassemblemens de nouveaux soldats qui n'étaient que braves et n'avaient point été exercés? Sa flotte lui donnait-elle de l'espoir? on venait de la construire à la hâte; elle était montée par peu de marins et beaucoup d'artisans pris par force! S'attendait-elle à une diversion opérée par les Tatars de Crimée? qu'avaient-ils à gagner? Leur révolte aurait autorisé des mesures sévères et retardé les bienfaits qu'on se plaisait à répandre sur eux. En forçant à marcher des soldats fraîchement recrutés, en obligeant des hommes de différens métiers à exercer celui de marin, tout nouveau pour eux, ce n'était pas leur communiquer un esprit propre à une subordination nécessaire, ni cette valeur qui naît de l'habitude des armes et du prix que chacun

Digitized by Google

attache à la conservation du drapeau sous lequel il se rallie.

Quoiqu'il en pût être, trois armées de terre furent organisées; elles montaient à deux cent douze mille hommes. La première comptait quatre-vingt mille soldats et marchait vers Otschakoff; la seconde s'élevait à cent mille, et couvrait le Danube; trente-deux mille malheureux marchant par force et poussés le sabre dans les reins, composaient la troisième armée : celle-ci ne devait agir que suivant les circonstances, elle devait obéir aux deux chefs des deux précédentes armées; confusion bien grande dans l'ordonnateur de cette distribution, car si ce dernier corps eût été demandé à la fois par le général marchant sur Otschakoff, et par celui qui gardait le Danube, auquel des deux aurait-il obéi? Ceux qui en faisaient partie se mutinèrent à plusieurs reprises; on devait s'y attendre : cependant on les contint, mais ils ne passèrent le Danube que beaucoup plus tard.

Le capitan-pacha était l'espérance unique de la flotte qui entra dans la mer Noire.

(*An* 1788.) On crut reconnaître par l'événement que les Turcs n'avaient déclaré la guerre que parce qu'ils comptaient sur l'inconstance des Tatars; en effet, ce peuple léger et versatil abjurait le pouvoir de cette même souveraine qu'il avait invoquée, suppliée et reconnue pour maîtresse peu de mois auparavant, et jurait de tout son cœur, de toute la

Digitized by Google

force de sa croyance, qu'il ne voulait point se séparer du prophète en passant sous une domination étrangère; qu'il exigeait qu'on lui rendît son khan, que les traités avec Constantinople ne pouvaient l'engager, et que les sermens qu'il avait faits à Catherine ne le liaient pas du tout, puisqu'il était d'une religion différente.

Quand un peuple a renoncé à ses premiers engagemens avec ses maîtres, quand il a consenti à des révolutions quelconques, à des changemens, lui faire prêter des sermens nouveaux n'est plus qu'une affaire de forme, le cœur n'y est pour rien : s'il est lassé des nouvelles lois, il jurera d'en observer de plus nouvelles encore, et de juremens en juremens, on pourra aussi peu compter sur lui que lui-même compte sur eux. Attacher un peuple à ses devoirs en lui donnant le bonheur, est une maxime honorable chez tous les princes qui la pratiquent; mais le mot *bonheur* a plusieurs acceptions : les Tatars, par exemple, le trouvaient dans le pillage, et tandis qu'on leur conservait la liberté de leur culte, qu'on leur rendait tous leurs priviléges, qu'on réparait les dégâts qu'ils avaient soufferts pendant la guerre, qu'on relevait leurs mosquées, qu'on les exemptait du logement des gens de guerre, même de fournir des recrues pour les armées, ils ne trouvaient pas le bonheur, parce qu'il ne leur était pas permis de piller. La légèreté qui détermine les mouvemens convulsifs des peuples inconstans, est la cause pre-

Digitized by Google

mière de leurs maux : ils croient que le changement de souverain est toujours un avantage ; ils ne s'occupent que des événemens du jour, et ne réfléchissent jamais à ceux du lendemain. Ni les horreurs de la guerre, ni les larmes du repentir, ni les larmes de leurs familles, ni leur destruction prochaine, rien ne s'offre à leur esprit enivré ; ils se donnent un maître nouveau, c'en est assez pour leur bonheur du moment. Ce fut sur d'aussi belles espérances, sur un fondement aussi solide, que Sezach-Ghéraï, nouveau khan choisi par le peuple, appuya son trône. Trente mille hommes crurent l'affermir par trente mille sermens : quel motif de sécurité !

Cette aveugle légèreté des Tatars n'autorisait pas le prince Potiemkin à traiter avec hauteur et rudesse Sahim-Ghéraï, qui avait fait volontairement session de ses états : les engagemens pris avec lui étaient sacrés ; il n'était point l'auteur des troubles, et ne pouvait être responsable de ceux qui avaient éclaté en Crimée. Tirons un triple rideau sur des actions injustes, encore mal approfondies : la maturité des temps les déchirera ; ne soyons ni assez vils, ni assez flatteurs pour essayer de justifier ce qui ne paraît pas susceptible de l'être ; déplorons au contraire la fin de Sahim, et gardons-nous de défendre ceux qui l'ont causée. (1)

---

(1) C'est ce même Sahim-Ghéraï auquel on avait assuré un traitement annuel de huit cent mille roubles. *Voyez* le chapitre XXV.


Digitized by Google

On ne peut de même, sans altérer les faits historiques, nier que le prince Potiemkin fit offrir au maréchal de Roumanzow le commandement des armées dans des termes qui imposaient la loi de le refuser.

Roumanzow avait une réputation méritée et accréditée dans toute l'Europe; quelques lauriers de plus auraient surchargé sa tête vénérable sans beaucoup ajouter à sa gloire : lorsqu'on a autant fait pour son pays que ce grand maréchal, on méprise l'intrigue et l'envie; on jouit en silence de l'estime des temps présens et futurs.

Les armées sous les ordres du prince Potiemkin étaient prêtes à agir : déjà il avait reçu une lettre du maréchal de Souvarow, que M. de Ribas lui avait fait passer, et conçue en ces termes (1) : « Quatre cents de mes piétons ont donné le grand » branle; la cavalerie a décidé l'action; le choc » a été rude; partout la pointe a été arrosée de » sang. »

Ce fut vers ce temps que M. l'amiral Mordwinof cessa de commander la flotte : le public ignore par quel motif; il sait seulement que cet amiral a été employé depuis par le gouvernement avec un succès qui l'honore.

Dès les premiers jours du printemps, le prince Potiemkin s'approcha d'Otschakoff; sa flotte fut

(1) Cette lettre est datée de Kinbourn, le 11 janvier 1788.

Digitized by Google

dispersée par les vents et manqua le but qu'on s'était proposé, c'est-à-dire, d'empêcher les Turcs de ravitailler la place : le capitan-pacha profita de cet événement avec habileté; il vint mouiller devant Otschakoff avec quinze vaisseaux de guerre et une flottille. Pour parer à cet accident, le prince de Nassau, dont le courage n'a jamais connu de difficultés, proposa au prince Potiemkin de se servir de la flottille de Cherson au défaut de la grande flotte.

« Cette flottille était un composé de bâtimens » détestables et de formes différentes. Personne » n'eût osé s'en servir; le prince de Nassau l'osa, » et, aidé de son courage, de son audace, il atta- » qua et détruisit, en quatre combats qui tiennent » du prodige, la flotte et la flottille d'Hassan, fit » plus de prisonniers qu'il n'avait de soldats, brûla » neuf gros vaisseaux de ligne, enleva le grand » pavillon amiral, et força le reste de la flotte à se » sauver à Constantinople, et ce qu'il y avait encore » de la flottille à se renfermer dans Otschakoff; » il bloqua le port, proposa d'attaquer par mer, » tandis que le prince donnerait l'assaut; Potiemkin » s'y refusa. » (1)

---

(1) Manuscrit d'un lieutenant-général de Russie qui a fait cette campagne et la suivante.

Ce même manuscrit dit du capitan-pacha : « C'était un » des plus intrépides soldats de l'Europe, et aussi instruit

Ne cherchons pas à pénétrer les motifs qui l'empêchèrent de terminer d'un coup de main ce qui lui coûta si cher dans la suite. Les Turcs étaient étonnés, battus sur mer, découragés; la vraisemblance porte à faire croire que si l'on eût coup sur coup profité du premier avantage, la résistance eût été moindre. Au reste, cette conduite du prince Potiemkin n'est peut-être obscure que pour nous. Ce que nous savons, c'est qu'il commença le siége d'Otschakoff sans en visiter les travaux; mais pour qu'on n'imputât point cette insouciance à son manque de courage, il se présenta un jour en plaine, à deux cents pas du canon de la place, entouré de ses généraux et de quelques amateurs : il prolongea pendant trois quarts d'heure cette promenade, d'ailleurs très inutile, s'avança jusqu'à cent pas ou environ, essuya un feu continuel de mitraille et de carabines. Le général Sinelnikoff, gouverneur de Catherinoslaw, qui n'avait quitté sa ville que pour faire sa cour au prince, paya de sa vie cette partie de plaisir.

Cependant le temps se perdait, on n'entreprenait rien; il y avait au camp une nombreuse société d'étrangers, des dames en grand nombre. On s'amusait avec une si grande sécurité, qu'on paraissait n'être là que pour donner des fêtes. Le maré-

---

» qu'un Turc peut l'être; actif, ardent : il possédait une » âme de feu pour le service de sa patrie. »



chal de Souvarow ne s'accommodait nullement de cette manière de faire la guerre ; pour déterminer un mouvement de la part du prince Potiemkin, il fit sortir de la tranchée quatre bataillons de grenadiers et marcha à leur tête contre la ville ; il ne doutait pas que le prince ne le soutînt ; il espérait que les Turcs sortiraient, et qu'une prompte victoire livrerait la place : Potiemkin réitéra quatre fois l'ordre de se retirer ; Souvarow reçut une balle à la gorge, mille des siens restèrent sur la place ; les Russes indignés, ne reculèrent qu'au petit pas, et ne tournèrent point le dos à l'ennemi.

On décrirait mal ce que l'irrésolution inexplicable du chef causa de maux à l'armée. Les Turcs firent plusieurs sorties avec avantage : dans une des plus vigoureuses, le prince de Nassau fit approcher les chaloupes canonnières, et prit l'ennemi en flanc avec tant de succès, qu'il sauva les tranchées que les Turcs commençaient à combler, et dégagea le prince d'Anhalt, écrasé par le nombre. « Le froid » devint extrême, l'eau gelait dans les vases, les » tentes et leurs cordes étaient durcies ; il ne se » trouvait ni bois, ni maisons à cent verstes à la » ronde. »

Les Turcs se proposaient de faire une sortie le cinq de décembre ; ils en furent empêchés par un ouragan épouvantable. Ce contre-temps sauva les Russes, qui grelottaient dans la tranchée, plus sensibles au froid qu'au fer de l'ennemi, mais tou-

Digitized by Google

jours prêts à marcher si un ordre prescrivait de le faire. Les Turcs, au contraire, consultent le temps pour entreprendre quelque coup hardi. Il est bien rare de les voir sortir de derrière leurs retranchemens si le grand vent ou la pluie les incommodent, il leur faut de beaux jours pour faire de belles choses.

Le six était le jour de saint Nicolas, patron de la Russie, et Potiemkin l'avait fixé pour l'assaut. Les Turcs, aussi calmes ce jour-là que les Russes l'avaient été la veille, combinaient une forte sortie pour le premier moment où le temps leur paraîtrait convenable. Dans cette situation calme on les attaque de tous côtés, « plusieurs colonnes pénétrèrent » sans obstacle dans la ville ; deux ou trois éprou- » vèrent de la résistance que le soldat russe sur- » monta, aidé de sa valeur naturelle et du désir » de terminer ses souffrances. On perdit deux gé- » néraux, trois mille cinq cents soldats ; on prit la » ville, on égorgea le pacha, la garnison et une » partie des habitans. »

Ce fut un spectacle affreux de voir le lendemain ces corps turcs nus et gelés (1), le manque de bois

(1) Cette satisfaction vive qu'un soldat éprouve après avoir long-temps souffert, n'était sentie à Otschakoff que sous le rapport d'un devoir rempli. Mais nul butin à faire; de nouvelles marches devenues nécessaires pour aller prendre des quartiers d'hiver ; aucun espoir de tirer de suite de

Digitized by Google

empêchait de les brûler, et la dureté de la terre, également gelée, ne permettait pas d'ouvrir une si grande sépulture.

Pendant que le prince Potiemkin employait la campagne à prendre Otschakoff, le maréchal Roumanzow ne faisait point de progrès en Moldavie : on n'a pas manqué d'attribuer sa lenteur à un principe de jalousie; calomnie facile à répandre par des gens obscurs qui l'ont inventée, calomnie que repousse tout homme sensé, et qui fait horreur à l'historien exact. Roumanzow jaloux! et de qui? Ses preuves d'habileté dans l'art militaire n'étaient-elles point faites depuis long-temps et consolidées par des triomphes nouveaux? Avec qui rivalisait-il de talens et de gloire? Si le vil sentiment de la jalousie eût pu atteindre sa grande âme, il lui aurait conseillé d'agir avec d'autant plus de promptitude, que le prince Potiemkin, perdant son temps devant Otschakoff, aurait pu être humilié de voir le maréchal faire tourner chaque jour à l'augmentation de ses succès. Mais non, Roumanzow n'a pu être soupçonné de jalousie; c'est la passion des petites âmes, des gens médiocres, qui frémissent de dépit

---

grands avantages de la conquête qu'on venait de faire. Les dames, dit-on, portèrent la curiosité jusqu'à visiter ce champ de gloire; leur sensibilité dut beaucoup souffrir; mais le sentiment de la curiosité les fit passer sur bien des considérations : les Turcs étaient nus.

Digitized by Google

en ne pouvant atteindre la hauteur où la gloire a élevé leurs rivaux. Quels étaient ces calomniateurs de Roumanzow? je l'ignore; aussi s'ils sont morts desséchés par l'envie, ils auront eu le sort qui leur appartenait, celui d'être méprisés.

Le vrai doit être consacré ; Roumanzow n'agissait pas : cherchons la cause de cet état si opposé à son caractère, mais cherchons-la en homme impartial qui n'a aucune passion à servir, aucun intérêt particulier à satisfaire, et qui n'a jamais eu de rapport avec la famille de ce grand homme.

Sur les états de la guerre, l'armée du maréchal s'élevait à cinquante mille hommes; il est avéré qu'il n'en avait pas trente d'effectifs. On lui avait préparé des magasins; on les chercha sans les trouver. L'armée vivait au jour la journée, la paie des troupes n'arriva jamais; pouvait-on avancer sans argent et sans vivres et laissant Bender derrière soi? pouvait-on inviter le prince de Cobourg d'agir avec vivacité? Quelle prévoyance aurait pu empêcher les désastres des Autrichiens à Illova?

Ainsi la campagne de Moldavie se borna à la prise de Khotzin, comme celle sur les bords de la mer Noire à la réduction d'Ostchakoff. Dans cet état de choses, le maréchal de Roumanzow demanda sa retraite, et l'obtint.

Sur le Couban, M. de Tamara battit les Tatars, pénétra en Géorgie, et en soumit une partie.

Le prince de Potiemkin fut nommé hetman de

Digitized by Google

tous les Kozaks, reçut cent mille roubles et un bâton de commandement enrichi de brillans. (1)

CHAPITRE XXIX.

Campagnes de 1789 et de 1790, jusqu'à l'assaut d'Ismaël.

(*An* 1789.) Le grand-seigneur Abdul-Achmet IV mourut au printemps; Sélim III lui succéda. Le prince Potiemkin se rendit à Ovidiopol, sur le Dniester; il y rassembla l'armée qu'on venait d'organiser de nouveau. La retraite du maréchal de Roumanzow donnait au prince le commandement des forces russes; elles se montaient à soixante mille combattans.

Les divisions que le maréchal avait jusque-là conduites étaient confiées, par *interim*, au général Kamenskoi; on attendait le prince Repnin auquel elles devaient obéir. Pour ne pas perdre de temps, avant que ce prince ne joignît son armée, Kamenskoi fit attaquer et prendre Galatz par le lieu-

(1) S'il est permis de récapituler ce qui s'est fait dans le cours de cette année 1788, on verra avec peine autant de forces produire aussi peu d'avantages contre un ennemi qui, quoique brave à l'excès, est toujours dupe de son trop d'ardeur et de son manque de tactique. Concluons donc avec justice que le prince Potiemkin fut trop lent à agir, et que le maréchal de Roumanzow ne dut pas se compromettre en agissant sans moyens.

Digitized by Google

tenant-général Derfelden. Il paraissait assez inutile de brûler cette ville; Kamenskoi en pensa autrement : elle fut réduite en cendres. Le prince de Repnin arriva en juin, et marcha de suite en avant d'Iassi, où il prit une bonne position.

D'un autre côté, le grand-visir, à la tête d'une nombreuse armée, présenta la bataille au prince de Cobourg : la bravoure des Autrichiens est assez connue; s'ils éprouvèrent un échec, ce n'était point l'armée qu'il fallait en accuser; les Turcs serraient de près leur ennemi, lorsqu'on détacha Souvarow pour secourir le prince.

Avec sa promptitude ordinaire, le général russe ne prend que sept mille hommes, attaque en arrivant, et crie à ses soldats : « Mes camarades, la » poitrine de ces infidèles attend vos baïonnettes : » en avant! » Cette première action, si glorieuse pour les Russes, eut lieu à Fokschan, et fut suivie d'une seconde près de Rimnik (1). Souvarow enfonce les Turcs, les précipite, fait un carnage effrayant, s'empare de leur camp, de leurs canons, de toutes leurs munitions et de leur bagage. Cette victoire lui valut le titre de comte de l'empire et le surnom de Rimniksky, parce que Rimnik était le nom de la rivière sur les bords de laquelle la bataille se donna.

Le prince Potiemkin n'ouvrit la campagne qu'au

(1) Le 22 septembre 1789.

Digitized by Google

mois d'août. Il s'empara d'Akerman situé devant Ovidiopol, le Diester entre deux (1). Palanka, misérable bicoque, n'attendit pour se rendre que la présence des Russes. Bender aurait pu résister; elle ouvrit ses portes, et le prince, bornant ses opérations à ces faciles succès, prit son quartier d'hiver à Jassi.

S'il est permis de faire une réflexion intéressante pour ce pays, où la guerre peut se rallumer un jour, c'est de faire remarquer combien est désastreuse cette fureur de tout détruire, de tout brûler; nous croyons en avoir démontré les dangers. On se fit un jeu de l'incendie, on oublia qu'un désert allait environner les armées. Aussi quels en furent les résultats? Le général Pistor prit une carte pour distribuer les quartiers; il lui fut très-aisé de prescrire à chaque corps de se mettre en marche pour se rendre à sa destination; mais il n'en fut pas de même pour trouver les villes et les villages indiqués : on arrivait sur le terrain où quelques débris encore fumans attestaient d'anciens édifices et prou-

(1) Akerman est un vieux château bâti au bord du fleuve, qui, dans cet endroit, a deux lieues de large. La principale fortification est un fossé revêtu de pierres, et qui a plus de soixante pieds de profondeur sur une largeur proportionnée. C'est ce même Akerman dont l'heureuse situation nous a frappé. (*Voyez* la dernière note du chapitre VI de la première époque.) M. le duc de Richelieu reprit cette même forteresse dans la dernière guerre.

Digitized by Google

vaient la cruelle imprudence du vainqueur. Le désordre fut complet parmi les divisions qui gagnèrent la Moldavie ; elles souffrirent tout ce que le froid et la disette ont de plus rigoureux. Souvarow écrivait à cette occasion : « Faites dans la suite » principalement veiller à la conservation des ha- » bitations, granges, jardins, vergers, haies, sans » y laisser toucher. »

On fut moins heureux dans le Couban ; vainement essaya-t-on de prendre Anapa d'assaut (1); cette expédition fut mal combinée, et la perte en hommes considérable.

Des fêtes, se succédant tous les jours, rendaient Jassi fort agréable à ceux qui les partageaient. La cour qui environnait le prince Potiemkin disputait, par l'élégance et le luxe, à ce que la plupart des souverains réunissent autour d'eux. Les militaires en quartier partout ailleurs, étaient bien éloignés de nager dans la profusion et l'abondance ; ils manquaient le plus souvent du nécessaire. Ce fait est aussi constant qu'il serait honteux de le dissimuler.

(*An* 1790.) Il nous est permis de demander si cette guerre était un jeu ou une partie de plaisir pour certains personnages, puisque nous ignorons pourquoi les troupes étaient encore dans leurs quar-

(1) M. le duc de Richelieu a pris cette place dans la dernière guerre.

Digitized by Google

tiers d'hiver au mois de juin. Cette inaction aurait pu être pardonnée aux Turcs : quel pouvait être l'intérêt public de traîner cette guerre en longueur? la navigation des Dardanelles n'était plus libre, et le commerce des mers Noire et d'Azow suspendu.

Dans un pays devenu facile à approvisionner, puisqu'on était maître du Dniester ; dans un pays où le mois de mars commence à couvrir la terre de verdure (1), on se reposait encore après dix mois de tranquillité. Qui le croirait ! ce fut Hassan qui troubla cette immobilité respective ; il rassembla des forces sur le Danube, sans néanmoins passer ce fleuve, mais il augmenta et approvisionna les garnisons de Kilia, Braïloff et Ismael.

« Au mois de juillet on commença à se douter » qu'on était en guerre, et qu'il pourrait bien y » avoir une campagne. »

Au mois d'août, les Russes firent quelques mouvemens ; mais le 20 de septembre il n'y avait encore rien de projeté : vers le milieu d'octobre, le général Muller eut ordre de commencer le siége de Kilia. L'attaque des faubourgs ne fut pas heureuse ; une méprise coûta la vie à beaucoup de

---

(1) Cette végétation prématurée n'a pas lieu tous les ans, mais le commencement du mois d'avril offre habituellement assez d'herbe pour les bestiaux, souvent même des fleurs épanouies.

Digitized by Google

Russes. Muller, essayant de réparer une faute qu'il n'avait pas commise, fut tué : c'était un général distingué, qu'on regretta universellement (1). Le 29, les Turcs rendirent la place au général Goudowitch; on permit à la garnison de se retirer où bon lui semblerait; elle alla fortifier celle d'Ismaël. Encore une faute.

Avant de rendre compte de l'assaut de cette place, un des faits les plus mémorables, et dont le succès surpasse peut-être ce qu'on connaît de plus éclatant dans les fastes de la guerre; avant, dis-je, de donner ces détails, trop peu connus, essayons de rapporter ce que firent la grande flotte et la flottille.

(*An* 1790.) Le 29 septembre elles eurent un engagement très-vif avec celles des Turcs : l'amiral Ouchakow triompha : un vaisseau ennemi sauta pendant l'action; celui que commandait le pacha Said-Bei fut pris après s'être vaillamment défendu.

Potiemkin se rendit à Otschakoff vers cette époque; M. de Ribas lui proposa un plan vaste, mais hardi, peut-être même téméraire; le prince le

---

(1) Le général en chef Muller, vieillard respectable, avait vu périr un de ses fils à Otschakoff, où deux autres avaient été blessés. Il commandait le siége de Kilia : il prit fantaisie à quelqu'un de se tromper deux fois; la dernière erreur fut de tomber sur l'ennemi, avant d'ouvrir la tranchée que le général en chef avait ordonné de creuser. Le brave Muller accourut pour remédier à cette faute et faire retirer ses soldats; une balle lui traversa la poitrine.

Digitized by Google

trouva de son goût (1). Il s'agissait, dans l'arrière-saison, de conduire la flottille jusque dans le Danube. Pour des marins inexpérimentés, pour des Turcs surtout, cette entreprise eût paru gigantesque. Les Russes prouvèrent, ce qui est bien avéré de nos jours, que la mer Noire, si redoutée par ses orages et ses fréquens brouillards, n'offrait point d'obstacles insurmontables au courage aidé du talent. (2)

Le 14 octobre la flottille relâcha à Hadgi-bey depuis Odessa. On pourra prendre une idée des difficultés que l'amiral Ribas eut à vaincre pendant la traversée, en parcourant quelques passages de ses lettres au prince Potiemkin. « Nous avons » fait notre route en ordre et bien ensemble. Le » brouillard est si épais que je suis obligé d'en- » voyer ce rapport avec un pilote et une boussole; » je suis néanmoins à l'ancre et à environ cent toises » de la terre. »

C'était d'Hadgi-bey que ce rapport était daté; le 19 cette même flottille entra dans la rade de

(1) La correspondance de M. de Ribas et du prince Potiemkin est dans nos mains.

(2) En décembre 1806, nous avons vu M. le marquis de Traversey, alors amiral de la mer Noire et maintenant ministre de la marine, faire parvenir des chaloupes canonnières à Odessa, et croiser des vaisseaux de guerre sans accident; il s'embarquait de même sur une espèce de grand bateau qu'il dirigeait avec autant de sécurité qu'une frégate.

Digitized by Google

Kischlau; le 24 elle était à vue de Sunnia sur le Danube. Un rapport, daté du même jour de l'Annonciation, et sur le même fleuve, dit « La » campagne est pénible; tous les commandans des » bâtimens se sont distingués par leur zèle; mais » particulièrement en cette dernière expédition qui » était difficile, attendu les gros vents et la petitesse » des chaloupes, nullement proportionnées aux » canons qu'elles portent; tous ces messieurs ont » déployé une si grande bonne volonté, une atten- » tion si précise dans leur marche, que le matin » du 19 nous nous trouvions à l'ancre, entre les » deux bouches du Danube, dans le même ordre » que nous avions observé la veille devant le Dnie- » ster, quoique nous ayons eu pendant *toute la* » nuit un brouillard très-épais et un fort vent de » terre. »

Cependant les Turcs pouvaient opposer leur flottille à celle des Russes; ils avaient encore la facilité de construire des batteries sur la rive, et de couler bas les bâtimens ennemis : ils se contentèrent des ouvrages existans, et partagèrent leur flottille en plusieurs divisions devant Kilia, Isaktchi et Ismaël : ces bâtimens, n'étant forts que par leur nombre, furent détruits séparément.

L'entrée du Danube n'avait pu être reconnue par la flottille russe. Un grand vent la poussait vers la côte; on embarqua cinq cents hommes pour prendre les devants; ils furent jetés à terre malgré leurs

Digitized by Google

efforts, ne prenant alors d'autre détermination que celle de leur courage; ils se précipitèrent sur les retranchemens turcs, défendus par trois mille hommes; ils les renversèrent dans un clin d'œil, s'emparèrent du poste, et ouvrirent, par ce moyen, l'entrée à la flottille. Le 11 novembre on s'empara de Tultcha, le 24 on prit Isaktchi.

« Le 29 du même mois la flottille, appro-» visionnée par les Turcs qui abandonnaient » leurs magasins, jeta l'ancre à neuf cents toises » d'Ismaël. »

CHAPITRE XXX.

Assaut d'Ismaël.

(*An* 1790.) Le 30 de novembre on s'approcha de la place; les troupes de terres formaient (1) « un total de vingt mille hommes, indépendam-» ment de sept à huit mille Kozaks réguliers ou » irréguliers.

» Ismaël est situé sur la rive gauche du bras gau-» che du Danube, à peu près à quatre-vingts verstes » de la mer : son premier nom était *Forteresse de* » *la grande armée*; elle a près de trois mille toises

(1) Ceci est copié mot à mot du manuscrit dont nous avons parlé dans le chapitre XXVIII, et dont l'auteur mérite autant de confiance qu'il a fait preuve de talens et de modestie.

Digitized by Google

» de tour : sa position est d'autant plus intéressante
» qu'il est impossible aux Russes de se risquer en
» Bulgarie, sans qu'elle soit en leur possession. Dans
» la dernière guerre, elle n'était entourée que d'une
» simple muraille, construite autrefois par les Gé-
» nois : mais depuis la paix de 1774, les Turcs, qui
» en ont senti l'importance, ont confié la direction
» de ses fortifications à des ingénieurs européens,
» et, entre autres, à un Allemand nommé *Richter*.

» On a compris dans ces fortifications un fau-
» bourg moldave, situé à la gauche de la ville sur
» une hauteur qui la domine : l'ouvrage a été ter-
» miné par un Grec. Pour donner une idée des
» talens de cet ingénieur, il suffira de dire qu'il fit
» placer les palissades perpendiculairement sur le
» parapet, de manière qu'elles favorisaient les assié-
» geans, et arrêtaient le feu des assiégés.

» Le rempart en terre est prodigieusement élevé
» à cause de l'immense profondeur du fossé ; il est
» cependant absolument rasant ; il n'y a ni ouvrage
» avancé, ni chemin couvert. Un bastion de pierres,
» ouvert par une gorge très-étroite et dont les mu-
» railles sont fort épaisses, a une batterie casema-
» tée et une à barbette ; il défend la rive du Danube.
» Du côté droit de la ville est un cavalier de qua-
» rante pieds d'élévation à pic, garni de vingt-deux
» pièces de canon, et qui défend la partie gauche.

» Du côté du fleuve, la ville est absolument
» ouverte ; les Turcs ne croyaient pas que les

Digitized by Google

» Russes pussent jamais avoir une flottille dans
» le Danube. »

On s'était proposé deux buts également avantageux, par la construction de deux batteries sur l'île qui avoisine Ismaël : le premier, de bombarder la place, d'en abattre les principaux édifices avec du canon de quarante-huit, effet d'autant plus probable, que la ville étant bâtie en amphithéâtre, presque aucun coup ne serait perdu. Le second objet était de profiter de ce moment d'alarme pour que la flottille, agissant en même temps, pût détruire celle des Turcs. Un troisième motif, et vraisemblablement le plus plausible, était de jeter la consternation parmi les Turcs, et de les engager à capituler.

Une habitude blâmable, celle de mépriser son ennemi, fut la cause du défaut de perfection dans la construction des batteries; on voulait agir promptement, et on négligea de donner aux ouvrages la solidité qu'ils exigeaient : le même esprit fit manquer l'effet de trois brûlots; on calcula mal la distance, on se pressa d'allumer la mèche, ils brûlèrent au milieu du fleuve, et, quoiqu'il fût six heures du matin, les Turcs, encore couchés, n'en prirent aucun ombrage.

(*1er décembre* 1790.) Cette opération manquée, la flottille russe s'avança vers les sept heures; il en était neuf lorsqu'elle se trouva à cinquante toises de la ville; elle souffrit, avec une constance calme,

Digitized by Google

un feu de mitraille et de mousqueterie pendant près de six heures. Un courage aussi brillant mérite les plus grands éloges : les batteries de terre secondaient la flottille ; mais on reconnut alors que les canonnades ne suffiraient pas pour réduire la place, on fit la retraite à une heure. Un lançon sauta pendant l'action, un autre dériva par la force du courant, et fut pris par l'ennemi. Les Turcs perdirent beaucoup de monde et plusieurs vaisseaux. A peine la retraite des Russes fut-elle remarquée, que les plus braves d'entre les ennemis se jetèrent dans de petites barques et essayèrent une descente ; le comte de Damas les mit en fuite et leur tua plusieurs officiers et grand nombre de soldats.

On ne tarirait pas si on voulait rapporter tout ce que les Russes firent de mémorable dans cette journée ; pour conter les hauts faits d'armes, pour particulariser toutes les actions d'éclat, il faudrait composer des volumes. Parmi les étrangers, le prince de Ligne se distingua de manière à mériter l'estime générale ; de vrais chevaliers français, attirés par l'amour de la gloire, se montrèrent dignes d'elle : les plus marquans étaient le jeune duc de Richelieu, les comtes de Langeron et de Damas.

Ce serait être injuste que de refuser à l'amiral de Ribas une constance imperturbable et un génie entreprenant au-dessus des considérations minutieuses et des événemens timidement calculés ; il

Digitized by Google

déclara, en plein conseil, que ce n'était qu'en donnant l'assaut qu'on obtiendrait la place : cet avis parut hardi ; on lui opposa mille raisons auxquelles il répondit par de meilleures. Ce projet, remis à un autre jour, éprouva encore les plus grandes difficultés ; son courage les surmonta : il ne s'agissait que de déterminer le prince Potiemkin ; il y réussit.

Tandis qu'il se démenait pour l'exécution du projet agréé, on construisait de nouvelles batteries ; on comptait, le 12 décembre, quatre-vingts pièces de canon sur le bord du Danube, et cette journée se passa en vives canonnades. Le 13, une partie des troupes était embarquée ; on allait lever le siége : un courrier arrive ; il est témoin des cris de joie du Turc, qui se croyait à la fin de ses maux. Ce courrier annonce, de la part du prince, que le maréchal Souvarow va prendre le commandement des forces réunies sous Ismaël.

La lettre du prince Potiemkin à Souvarow est très-courte ; elle peint le caractère de ces deux personnages. La voici dans toute sa teneur : « Vous » prendrez Ismaël à quel prix que ce soit. » (1)

Le 16, on voit venir de loin deux hommes courant à toute bride : on les prit pour des Kozaks ; l'un était Souvarow, et l'autre son guide, portant un paquet gros comme le poing, et renfermant le

(1) Nous répétons que toutes ces correspondances sont dans nos mains.

Digitized by Google

bagage du général. Les succès multipliés de Souvarow, sa bravoure à toute épreuve, la confiance que le soldat avait en lui, produisirent un enthousiasme général : une salve des batteries du camp et de la flotte célébrèrent son arrivée, et l'espoir du succès ranima les esprits. Les choses prennent le même jour une autre tournure; le camp se rapproche et s'établit à la portée du canon de la place; on prépare des fascines, on construit des échelles, on établit des batteries nouvelles, et l'on envoie sommer la place. L'ardeur de Souvarow, son incroyable activité, son mépris des dangers, sa presque certitude de réussir, son âme enfin s'est communiquée à l'armée; il n'est pas jusqu'au dernier goujat qui ne désire d'obtenir l'honneur de monter à l'assaut.

Dispositions.

Il paraîtra peu vraisemblable que l'armée russe, n'étant forte que de vingt-deux mille sept cents hommes, osât donner l'assaut à une place dont la garnison se montait à plus de trente-six mille : sans cette disposition, sans le succès qui surmonta des dangers faciles à concevoir, nous ne serions point entré dans des détails aussi étendus; mais cet assaut d'Ismaël est un événement à noter entre les plus hardis de ce genre; il donne une idée exacte de la nation qui l'a entrepris, du général qui l'a commandé, et honore tous les militaires qui y ont pris

Digitized by Google

part. Que l'historien glisse sur des faits peu marquans, qu'il se contente de les indiquer sans s'appesantir sur eux, c'est quelques lignes de moins qu'il épargne souvent à l'ennui de ceux qui le lisent; mais qu'il rende un compte exact d'une action liée à l'héroïsme, c'est un devoir qu'il doit s'efforcer de bien remplir.

Les bataillons russes étaient incomplets, et ne s'élevaient tout au plus qu'à cinq cents soldats, à l'exception des régimens des grenadiers de la mer Noire et de Nikolaiew.

La première attaque était composée de trois colonnes, commandées par les lieutenans-généraux Paul Potiemkin, Serge Lwow, les généraux-majors Maurice Lascy, Théodore Meknop. Ces trois colonnes étaient fortes de cinq mille sept cents hommes.

Trois autres colonnes, destinées à la seconde attaque, avaient pour chefs le comte de Samoïlow, les généraux Élie de Bezborodko, Michel Koutousow; les brigadiers Orlow, Platow, Ribaupierre. Dix mille trois cents combattans composaient celles-ci.

La troisième attaque par eau n'avait que deux colonnes, sous les ordres des généraux-majors Ribas et Arseniew, des brigadiers Markoff et Tchépéga. Ces deux colonnes réunissaient six mille sept cents hommes.

On construisit de nouvelles batteries le 18, sous

Digitized by Google

la direction du prince de Ligne. On tint un conseil de guerre, on y examina les plans pour l'assaut, proposés par M. de Ribas ; ils réunirent tous les suffrages. Le 19 et le 20, Souvarow exerça les soldats ; il leur montra comment il fallait s'y prendre pour escalader ; il enseigna aux recrues la manière de donner le coup de baïonnette : pour ces exercices d'un nouveau genre, il se servit de fascines disposées de manière à représenter un Turc. (1)

« Le 21 on commença, comme l'ordre en avait » été donné, l'une des plus terribles canonnades » dont l'histoire de la guerre fasse mention ; qua- » rante pièces du côté de terre, cent sur l'île, » et cent cinquante au moins des différens bâti- » mens de la flottille, firent, pendant vingt-quatre » heures, un feu terrible et qui n'eut aucune in- » terruption. Les Turcs répondirent très-vivement, » et *le Constantin*, deuxième bâtiment de la flot- » tille, qui portait dix-huit pièces de canon de » bronze, sauta vers les dix heures du matin. »

On proposa, malgré l'avis de l'amiral de Ribas, de monter à l'assaut avant le jour ; l'amiral observa que, dans la confusion inséparable des téné-

(1) J'ai rendu au maréchal de Souvarow toute la justice qu'il appartient à un homme impartial d'exprimer ; mais je trouve cet exercice, ces leçons de carnage, au-dessous d'un maréchal ; n'y avait-il pas assez de bas officiers dans son armée pour qu'il se crût obligé de remplir la plus inhumaine de leurs fonctions ?

Digitized by Google

bres, le désavantage serait pour les assaillans; son opinion ne fut point admise; mais l'événement prouva sa justesse, puisque les corps les premiers arrivés sur le rempart, et y attendant leur réunion avec ceux qui s'y rendaient, furent abîmés par la mousqueterie, et principalement celui que commandait M. de Damas.

(22 *décembre* 1790.) « La nuit était obscure, un » brouillard épais ne nous permettait de distin- » guer autre chose que le feu de notre artillerie, » dont l'horizon était embrasé de tous côtés : ce feu, » partant du milieu du Danube, se réfléchissait sur » les eaux, et offrait un coup d'œil très-singulier. » A peine eut-on parcouru l'espace de quelques » toises au-delà des batteries, que les Turcs, » qui n'avaient point tiré pendant toute la nuit, » s'apercevant de nos mouvemens, commencè- » rent de leur côté un feu très-vif, qui embrasa » le reste de l'horizon; mais ce fut bien autre » chose lorsque, avancés davantage, le feu de la » mousqueterie commença dans toute l'étendue du » rempart que nous apercevions. Ce fut alors que » la place parut à nos yeux comme un volcan dont » le feu sortait de toutes parts. Un cri universel » d'*allah*, qui se répétait tout autour de la ville, » vint encore rendre plus extraordinaire cet in- » stant, dont il est impossible de se faire une » idée. »

Toutes les colonnes étaient en mouvement; celles

Digitized by Google

qui attaquaient par eau, commandées par le général Arséniew, essuyèrent un feu épouvantable et perdirent avant le jour un tiers de leurs officiers. Trois cents bouches à feu vomissaient sans interruption, et trente mille fusils alimentaient sans relâche une grêle de balles.

Le prince de Ligne fut blessé au genou, le duc de Richelieu eut une balle entre le fond de son bonnet et sa tête, le brigadier Markow, insistant pour qu'on emportât le prince blessé, reçut un coup de fusil qui lui fracassa le pied.

Les troupes déjà débarquées se portèrent à droite pour s'emparer d'une batterie, et celles débarquées plus bas, principalement composées des *grenadiers* de Fanagorie, escaladaient le retranchement et la palissade.

« N'apercevant plus le commandant du corps » dont je faisais partie, et ignorant où je devais » porter mes pas, je crus reconnaître le lieu où le » rempart était situé; on y faisait un feu assez vif, » que je jugeai être celui de la seconde colonne » de terre, aux ordres du général major de Lascy. » Je me dirigeai de ce côté, et appelant ceux des » chasseurs qui étaient autour de moi en assez » grand nombre, je m'avançai et reconnus ne » m'être point trompé dans mon calcul; c'était en » effet cette colonne qui à l'instant parvenait au » sommet du rempart. Les Turcs de derrière les » travers et les flancs des bastions voisins, faisaient

Digitized by Google

» sur elle un feu très-vif de canon et de mousque-
» terie. Je gravis, avec les gens qui m'avaient suivi,
» le talus intérieur du rempart, et ce fut dans cet
» instant que je reconnus combien l'ignorance
» du constructeur des palissades était importante
» pour nous; car, comme elles étaient placées au
» milieu du parapet, il y avait de chaque côté neuf
» à dix pieds sur lesquels on pouvait marcher, et
» les soldats après être montés avaient pu se ranger
» commodément sur l'espace extérieur, et enjamber
» ensuite les palissades, qui ne s'élevaient que
» d'à peu près deux pieds au-dessus du niveau de
» la terre. Je rencontrai bientôt le général Lascy,
» et ce fut une véritable satisfaction pour moi de
» me réunir à un officier aussi distingué. (1) »

(1) Ce qui précède est copié dans les mémoires dont nous avons parlé, article des Kozaks, chapitre II.

Ces mémoires, extrêmement exacts, sont écrits avec une modestie qui caractérise leur auteur : il s'est bien gardé d'y tracer l'anecdote à laquelle donna lieu sa réunion avec le général Lascy; nous l'avons apprise d'un général en chef au service de Russie, et qui depuis long-temps est son compagnon d'armes.

Le général Lascy voyant arriver un corps si à propos à son secours, s'avança vers l'officier qui l'avait conduit, et, le prenant pour un Livonien, lui fit, en allemand, les complimens les plus flatteurs; le jeune militaire, qui parlait parfaitement cette langue, y répondit avec sa modestie ordinaire.

Après la prise d'Ismaël, le général fit chercher le Livo-

Digitized by Google

Parmi les colonnes, une de celles qui souffrirent le plus était commandée par le général Koutouzow. Ce brave militaire réunit l'intrépidité à un grand nombre de connaissances acquises; il marche au feu avec la même gaîté qu'il va à une fête; il sait commander avec autant de sang-froid qu'il déploie d'esprit et d'amabilité dans le commerce habituel de la vie. Ce brave Koutouzow (1) se jeta dans le fossé, fut suivi des siens (2), et ne pénétra jusqu'au haut du parapet qu'après avoir éprouvé des difficultés incroyables. Les Turcs accoururent en grand nombre; cette multitude repoussa deux fois le général jusqu'au fossé, qu'il ne repassa qu'après avoir perdu presque tous ses officiers et un grand nombre de soldats.

---

nien prétendu, dont il se reprochait de n'avoir pas demandé le nom : ce jeune homme était introuvable, et M. de Lascy était peiné de ne pouvoir chaudement le recommander au prince Potiemkin. Quel fut son étonnement de retrouver un jour chez ce prince le Livonien si désiré dans la personne du duc de Richelieu !

(1) C'est ce même général Koutouzow, aujourd'hui prince de Smolensko, maréchal de Russie, etc.

Que de victoires ce prince a remportées depuis contre les Turcs ! S'il est hors de mon sujet de célébrer ces nouveaux faits d'armes, il m'est néanmoins permis de lui payer un juste tribut d'admiration. (Il est mort depuis que cette partie de l'ouvrage est écrite.)

(2) Le brigadier de Ribaupierre perdit la vie dans cette occasion; il avait fixé l'estime générale, et sa mort occasionna beaucoup de regrets.

Digitized by Google

Quelques troupes russes, emportées par le courant, n'ayant pu débarquer sur le terrain qu'on leur avait prescrit, longèrent le rempart après la prise du cavalier, et ouvrirent la porte dite *de Kilia* aux soldats du général Koutouzow.

Il était réservé aux Kozaks de combler de leurs corps la partie du fossé où ils combattaient; leur colonne avait été divisée entre MM. Platow et d'Orlow : la première partie, devant se joindre à la gauche du général Arséniew, fut foudroyée par le feu des batteries, et parvint néanmoins au haut du rempart. Les Turcs la laissèrent un peu s'avancer dans la ville, et firent deux sorties par les angles saillans des bastions; alors, se trouvant prise en queue, elle fut écrasée; cependant le lieutenant-colonel Yesouskoï, qui commandait la réserve composée d'un bataillon du régiment de Polozk, traversa le fossé sur les cadavres des Kozaks, et extermina tous les Turcs qu'il eut en tête : ce brave homme fut tué pendant l'action.

L'autre partie des Kozaks, qu'Orlow commandait, souffrit de la manière la plus cruelle; elle attaqua à maintes reprises, fut souvent repoussée, et perdit les deux tiers de son monde. (1)

---

(1) C'est ici le lieu de placer une observation que nous prenons dans les mémoires qui nous guident; elle fait remarquer combien il est mal vu de donner beaucoup de cartouches aux soldats qui doivent emporter un poste de vive force, et par conséquent où la baïonnette doit principale-

Digitized by Google

La jonction de la colonne de Meknop (1) ne put s'effectuer avec celle qui l'avoisinait que lorsque celle-ci eut fait la plus grande partie du chemin : une fois réunies, ces colonnes attaquèrent un bastion et éprouvèrent une résistance opiniâtre ; mais bientôt des cris de victoire se font entendre de toutes parts, et le bastion est emporté : le séraskier défendait cette partie ; un officier de marine anglais veut le faire prisonnier, et reçoit un coup de pistolet qui l'étend roide mort. Les Russes passent trois mille Turcs au fil de l'épée ; seize baïonnettes percent à la fois le séraskier.

« La ville est emportée ; l'image de la mort et » de la désolation se représente de tous *côtés ;* le » soldat furieux n'écoute plus la voix de ses offi- » ciers, il ne respire que le carnage ; altéré de » sang, tout est indifférent pour lui. »

L'amiral de Ribas conserve le plus grand sang-froid dans une occasion délicate qui pouvait devenir fatale aux Russes, dispersés et occupés du pillage : sept à huit mille Turcs s'étaient réunis à l'entour d'une mosquée ; Ribas leur en imposa par une contenance fière, les menaça de ne rece-

---

ment agir ; ils pensent ne devoir se servir de cette dernière arme que lorsque les cartouches sont épuisées : dans cette persuasion, ils retardent leur marche, et restent plus long-temps exposés au canon et à la mitraille de l'ennemi.

(1) Meknop était un brave officier, très-intelligent et de la plus grande espérance ; il fut mal secondé et tué.

Digitized by Google

voir aucun quartier s'ils ne mettaient bas les armes : ils se soumirent.

Quoique les Russes fussent répandus dans la ville, le bastion de pierre résistait encore ; il était défendu par un vieillard, pacha à trois queues et commandant les forces réunies à Ismaël. On lui proposa une capitulation ; il demanda si le reste de la ville était conquis ; sur cette réponse, il autorisa quelques-uns de ses officiers à capituler avec M. de Ribas, et pendant ce colloque, il resta étendu sur des tapis placés sur les ruines de la forteresse, fumant sa pipe avec la même tranquillité et la même indifférence que s'il eût été étranger à tout ce qui se passait.

Le sultan périt dans l'action en brave homme, digne d'un meilleur destin ; ce fut lui qui rallia les Turcs lorsque l'ennemi pénétra dans la place ; ce fut lui qui marcha contre les Russes trop avides du pillage, et qui, dans vingt occasions différentes, combattit en héros : ce sultan, d'une valeur éprouvée, surpassait en générosité les plus civilisés de sa nation ; cinq de ses fils combattaient à ses côtés, il les encourageait par son exemple ; tous cinq furent tués sous ses yeux ; il ne cessa point de se battre, répondit par des coups de sabre aux propositions de se rendre, et ne fut atteint du coup mortel qu'après avoir abattu de sa main beaucoup de Kozaks des plus acharnés à sa prise ; le reste de sa troupe fut massacré.

Digitized by Google

On égorgea indistinctement, on saccagea la place; et la rage du vainqueur, agissant en proportion de la résistance qu'il avait éprouvée, se répandit comme un torrent furieux qui a renversé les digues qui le retenaient : personne n'obtint de grâce, et trente-huit mille huit cent soixante Turcs périrent dans cette journée de sang.

Ici, on voyait des vieillards égorgés, des femmes mutilées et dépouillées, des enfans palpitant encore sur le sein refroidi de leur mère; là, des soldats revêtus des plus beaux vêtemens des Turcs; plus loin, d'autres courbés sous le poids des sabres, des pistolets garnis en or ou en argent; ailleurs, des maisons dévastées, et les propriétaires *étendus* et nageant dans leur sang. L'ivresse du soldat n'était pas dans ce moment le sentiment de sa gloire, mais l'acharnement forcé à satisfaire sa vengeance et sa cupidité.

Détournons nos regards du spectacle affreux dont nous n'avons donné que l'idée; passons sous silence des actes de férocité pires que la mort; tirons le rideau sur des excès dégoûtans, et des crimes impossibles à empêcher quand la fureur du soldat ne peut être contenue. (1)

---

(1) Un tableau plus consolant s'unit à cette scène de carnage; nous le transcrivons des mêmes mémoires.

« Je ne puis m'empêcher, pour servir d'adoucissement » au souvenir de tant de malheurs, de raconter que je sau-

Digitized by Google

Cette conquête d'Ismaël est un des événemens qui fait le plus d'honneur à la bravoure et à l'opiniâtre résolution des Russes. Le carnage qui s'ensuivit est bien affligeant sans doute; mais on se tromperait en l'attribuant à un caractère de férocité nationale. Le Russe a donné cent preuves de générosité ; dans plus d'une occasion, on a vu le soldat plaindre, consoler, aider son ennemi; mais, je le demande, quelles troupes européennes eussent été retenues après avoir éprouvé autant de résistance, après avoir vu périr un si grand nombre des leurs, après avoir souffert, durant ce siége, les rigueurs de

» vai la vie à une fille de dix ans, dont l'innocence et la » candeur formaient un contraste bien frappant avec la » rage de tout ce qui m'environnait.

» En arrivant sur le bastion où le combat cessa et où » commença le carnage, j'aperçus un groupe de quatre » femmes égorgées, entre lesquelles cet enfant, d'une figure » charmante, cherchait un asile contre la fureur de deux » Kozaks qui étaient sur le point de la massacrer. Ce spec- » tacle m'attira bientôt, et je n'hésitai pas, comme on peut » le croire, à pendre entre mes bras cette infortunée, » que les barbares voulurent y poursuivre encore. J'eus » bien de la peine à me retenir et à ne pas percer ces misé- » rables du sabre que je tenais suspendu sur leur tête ; je » me contentai cependant de les éloigner, non sans leur » prodiguer les coups et les injures qu'ils méritaient, et j'eus » le plaisir d'apercevoir que ma petite prisonnière n'avait » d'autre mal qu'une coupure légère que lui avait faite au » visage le même fer qui avait percé sa mère. »

Digitized by Google

la saison, les horreurs de la faim et les fatigues les plus rudes et les plus continuelles?

« Les Russes perdirent dans cet assaut le géné-
» ral-major Meknop, le brigadier de Ribaupierre :
» parmi les blessés, on compta le brigadier Markow,
» les colonels princes de Hesse et de Ligne, les
» colonels Mitaczow et Labanow.

» Il y eut trente-trois lieutenans-colonels ou
» majors tués ou blessés, trois cent quatre-vingt-
» seize officiers sur six cent cinquante, quatre
» mille cent soldats tués, quatre mille qui mouru-
» rent des suites de leurs blessures, deux mille bles-
» sés légèrement. (1)

» Le régiment de Polozk ne dut ses succès qu'à
» l'héroïsme de son aumonier. Ce prêtre, voyant
» les soldats repoussés, passa à leur tête, le crucifix
» à la main, et leur promit la victoire de la part de
» Dieu : il se précipita au milieu des sabres des
» Turcs; les soldats le suivirent et entrèrent dans
» la ville. Le prince Potiemkin envoya à ce brave
» homme une croix de diamans, et lui permit de
» la suspendre à un ruban de Saint-Georges. »

Ce fut ainsi que, pour la première fois, on vit moins de vingt-trois mille hommes en attaquer trente-six mille dans une place forte, les détruire et

(1) Cet état des tués et blessés est pris dans les mémoires d'un général en chef, qui a bien voulu nous communiquer aussi l'anecdote suivante.

Digitized by Google

offrir à l'Europe le plus beau fait militaire que ses annales puissent célébrer.

Pour la première fois aussi, on vit les Turcs former un plan raisonnable; ils s'étaient ménagés des intelligences avec les habitans de la ligne du Caucase, et les avaient conduites jusque chez les peuples habitant le vaste pays qui sépare Astrakan du Couban : le projet était de passer ce fleuve, de se joindre aux insurgés et de marcher sur Astrakan, puis de prendre Azow et la Crimée à revers.

Ce plan, s'il eût été aussi bien exécuté que conçu, aurait embarrassé les Russes. Cinq bataillons et quelques Kozaks commandés par les généraux-majors Herman et Beervitz firent une marche forcée; ils surprirent l'ennemi sur les bords du fleuve, taillèrent en pièces une armée quatre fois plus forte qu'eux, et prirent Battal-pacha qui la commandait : « On découvrit tous les plans dont on n'avait point » eu de connaissance, les peuples furent réprimés, » et le bonheur de l'impératrice la servit dans cette » occasion, comme dans toutes les autres. »

CHAPITRE XXXI.

Événemens de 1791. *Paix entre les Russes et les Turcs. Mort de Potiemkin.*

(*An* 1791.) Il est peu de circonstances où les Turcs ne se laissent aller aux promesses des puissances avec lesquelles ils sont en paix : la Prusse promit de les secourir, l'Angleterre leur fit espérer

Digitized by Google

son appui; séduits par des négociateurs adroits, ils résolurent de tenter encore le sort des armes, et firent un dernier effort : Jossouf Pacha avait montré du talent et du courage contre les Autrichiens, il fut nommé grand-visir.

Potiemkin était absent; le prince Kepnin eut le commandement de l'armée, et battit les Turcs à Matchin.

Après cette victoire, le prince repassa le Danube; nous ne pouvons rendre compte du motif de cette retraite; nous savons seulement qu'une action, quand elle est décisive, ne fait pas reculer le vainqueur, et s'il ne profite pas de ses avantages, ce n'est pas même avoir combattu pour la *gloire*, car il n'y en a point à ne savoir pas rendre une victoire utile. Dans cette intime persuasion, nous voulons bien nous en rapporter aux manuscrits qui donnent aux Russes le gain de la journée; mais nous ne pouvons en refuser les profits aux Turcs, puisqu'ils reprirent leur première position, et harcelèrent continuellement leurs ennemis.

Nous ne voulons jouer ni sur les mots ni sur les choses, et nous devons dire, avec une impartiale vérité, que l'armée, dite vaincue, poursuivit et attaqua sans relâche l'armée triomphante.

Ribas, dont l'esprit actif et entreprenant ne pouvait supporter la lenteur dans les opérations, proposa au prince Potiemkin de culbuter la flottille turque, et se chargea de ce soin.

Digitized by Google

Tant de fois la flottille russe avait donné des preuves de son intrépidité, tant de fois le succès avait couronné son audace, qu'il était naturel de tout espérer de ce qu'elle oserait.

On permet à l'amiral Ribas d'exécuter ses plans, il fait ses dispositions avec sagesse, le cinq de juillet est fixé pour l'attaque; un plénipotentiaire turc se présente demandant la paix de la part du grand-visir.

Cette nouvelle inattendue n'était compréhensible que pour le grand-seigneur : ses yeux s'étaient ouverts sur les promesses de l'Angleterre et de la Prusse; trop faible pour soutenir seul le poids d'une guerre qui lui faisait perdre tant d'hommes et d'argent, il ordonna au chef de ses armées de traiter avec la Russie, et de n'être pas difficile sur les conditions.

Homme de courage et de caractère, le grand-visir essaya de prolonger les négociations dans l'espoir de ramener son maître à des sentimens moins pacifiques. La ruse fut découverte, le prince Repnin fit avancer la flottille et le corps du prince de Wurtemberg : le grand-visir jugea qu'il valait mieux faire le sacrifice de ses espérances que celui de sa tête, il signa les préliminaires.

(31 *juillet.*) Tandis qu'on traitait de cette paix, la flotte russe attaqua celle des Turcs, la battit, la dispersa, poursuivit plusieurs vaisseaux jusqu'à l'entrée du canal, en coula à fond quelques autres,

Digitized by Google

et remporta, par l'événement, une victoire dont le seul avantage fut d'affermir l'honneur de son pavillon.

Anapa fut pris d'assaut le même mois, par le général Goudowitch; on perdit plus de monde que la place ne valait, et cette entreprise était presque inutile, soit parce que les Turcs désiraient déjà la paix, soit parce qu'on devrait être bien sûr que cette conquête serait rendue en la signant.

De retour à l'armée, le prince Potiemkin fixa le congrès à Jassy. Bientôt après il y eut des communications établies entre le grand-visir et lui. Les premières preuves de bonne intelligence consistèrent dans des présens réciproques. Sur ces entrefaites, le prince tomba malade.

L'état de souffrance parut insupportable à un homme d'une constitution vigoureuse, accoutumé aux délices de la vie, aux jouissances multipliées qu'accorde une santé de fer, mais qu'elle ne prodigue jamais impunément.

Son inquiétude se répandit sur tout le monde, il semblait que ce qui l'entourait était la cause de son mal; accoutumé à n'éprouver aucune contrariété, la résistance de sa maladie le rendit à la condition d'homme que le pouvoir lui avait fait oublier. Il grondait les médecins, les accusait d'ignorance, peut-être qu'intérieurement ils étaient de son avis; il injuriait ses favoris qui prenaient ces injures en très-bonne et très-douce résignation;

Digitized by Google

il maltraitait les courtisans à qui cela était assez égal, pourvu qu'il fît quelque chose pour eux avant de mourir ; il défendait sa porte à la nuée d'indifférens qui s'étaient fait un régime d'approbation universelle. Confusément rassemblés dans les premières antichambres, ils discutaient avec indifférence les intérêts de l'empire, questionnaient avec avidité le premier valet de chambre qui traversait cette pièce ; ils s'informaient, non des progrès du mal, mais des propos du prince, pour fonder là dessus des prétentions particulières qui naissaient, croissaient et s'éclipsaient dans un moment.

Jamais autant de médecins ne furent réunis dans un même lieu, car chacun offrait une recette qu'il assurait convenir parfaitement à l'état du prince, et chacun aussi s'offrait d'aller lui en faire part.

On expédiait des courriers pour des bagatelles ; on faisait venir un fruit de six cents verstes, un poisson de cinq cents ; on rassemblait à la fois des figues, des melons d'eau, des huîtres et des sterlaids ; mais ce jeu du caprice désignait une faiblesse, un relâchement d'organes, et non un appétit naturel.

Tant que cet état de malaise dura, on paya chèrement la faveur ; la maladie fit des progrès, et tous les inutiles observateurs, tous les curieux, tous les affamés de cordons, de places et d'argent furent congédiés.

Il semblait au prince Potiemkin que la santé

Digitized by Google

devait se prescrire comme on ordonne une fête, et être aussi docile que les courtisans. Aussi, ce fut en vain que la médecine crut avoir des droits à exercer sur le malade; il traita la faculté avec mépris, déchira ses ordonnances, se reposa sur la force de sa constitution, et insulta même la fièvre en opposant à ses accès des repas plus forts que de coutume. (1)

Bientôt les assiduités de ses parens le fatiguèrent, les médecins lui devinrent insuportables; mais incapable de changer aucune de ses résolutions, il voulut partir pour Nicolaeff.

Les parens alarmés firent des représentations, la médecine prévit des dangers; mais il eût été plus facile de faire remonter une cascade vers le torrent qui la précipite, que de persuader au prince de révoquer un parti déjà pris.

A quarante verstes de Jassi, le prince se trouva plus malade; une de ses nièces qui l'accompagnait le fit descendre sur l'herbe où l'on avait étendu un tapis; on dressa une manière de tente, et là, couché, vaincu par la maladie, il reçoit un courrier de l'impératrice et de nouveaux bienfaits..... Les forces l'abandonnent, mais la présence d'esprit lui reste. Il prouve, dans ces derniers momens, que

(1) Il mangeait tantôt un jambon tout entier, une autre fois une dinde, et humectait ces mets avec des boissons ardentes.

Digitized by Google

son attachement pour sa souveraine est dans son cœur; uniquement occupé d'elle, il saisit le portrait suspendu à son habit, en prononçant ces mots : « Grande Catherine, je meurs en vous offrant mon » dernier hommage. » Il fit encore un mouvement, tomba dans les bras de sa nièce, et expira. (1)

Cette mort occasionna beaucoup de joie parmi les Moldaves, et beaucoup d'indifférence parmi les Russes. L'impératrice ne dissimula point ses regrets sur la perte d'un homme de génie, et attaché sincèrement à la gloire de sa nation.

On fit partir le comte de Besborodko pour achever le grand ouvrage de la paix : ce plénipotentiaire réunissait aux talens les plus distingués, une facilité dans le travail, une rectitude dans les idées qui ont, en plusieurs circonstances, mérité la louange et la reconnaissance publique.

Quelque glorieuse que cette paix fût pour la Russie, cette puissance prouva néanmoins qu'elle savait mettre des bornes à l'ambition dont on l'accusait. Maîtresse de tout le pays jusqu'au Danube, qui l'empêchait de le garder ? Non-seulement elle le restitua aux Turcs, mais elle rendit aussi les places bordant le Dniester. Peut-être était-ce une

(1) Le récit de la mort du prince Potiemkin nous a été fait par un neveu de ce prince, M. le comte Samoillow, homme très digne de foi, et présent à cet événement.

Digitized by Google

faute de ne pas se couvrir en les gardant. Otschakoff fut la seule que la Russie conserva.

CHAPITRE XXXII.

Fin des faits militaires de la seconde époque de l'histoire de la Nouvelle Russie.

Nous terminons à l'année 1791 l'histoire militaire de la Nouvelle Russie. Quoique nous ayons observé de très-près les mouvemens des dernières campagnes contre les Turcs, nous n'osons point hasarder notre opinion. C'est au temps, aux délibérations lentes et mûrement refléchies, qu'il appartient de former le tribunal où les actions des hommes se jugent. L'individu qui se presse à donner son sentiment avant que le grand nombre ait prononcé, avant que les ressorts qui ont fait agir soient bien connus, bien développés, expose plus que son amour-propre; il peut compromettre celui des autres, et quelquefois l'exactitude des événemens dont il ignore les motifs. Tous les jugemens portés avec rapidité se lient plus ou moins à la manière de voir de l'écrivain, ce qui est une grande faute. La plus grande preuve de respect qu'on puisse donner à la vérité, c'est de la laisser paraître dans tout son jour, sans hasarder des opinions qui peuvent ou obscurcir ou retarder sa marche.

Le seul fait commun à la Nouvelle Russie et au reste de l'empire, qui ne peut être passé sous si-

Digitized by Google

lence; c'est cet élan universel des peuples, ce dévouement général à la patrie, qui annonce des hommes susceptibles des plus grandes choses et capables de les exécuter sous de bons chefs.

Dans plusieurs circonstances, le peuple russe, d'un mouvement égal et spontané, a offert à son souverain son sang et sa fortune : l'opulence et la médiocrité, le premier d'entre les nobles, le dernier parmi les marchands, ont été animés du même zèle, du même esprit, du même dévouement, de la même générosité, du même amour pour la patrie. (1)

C'est un magnifique spectacle, que celui de tout un peuple disséminé sur une aussi grande étendue, n'ayant qu'un objet de rivalité, celui de l'amour de son pays! Qu'elle est forte cette nation, dont tous les cœurs, tous les bras, toutes les richesses se présentent librement d'eux-mêmes pour concourir ou à la gloire, ou au salut de l'empire! Ces Tatars de Crimée, ce peuple jadis si léger, si inconstant n'a conservé de son ancien caractère que sa foi en Mahomet; sa fréquentation habituelle avec les Russes lui a communiqué des principes ignorés jusqu'alors; il a demandé à marcher contre les Turcs, il a voulu fournir aux frais des dernières guerres contre ce peuple, et pour la première fois on a vu même la

(1) J'ai tâché de développer ce sentiment, chapitre XI de la première époque.

Digitized by Google

superstition rendre hommage au droit du plus juste.

Enthousiasme national de toute la Russie, vous êtes le plus bel éloge et du peuple et de celui qui le gouverne, il honore également le souverain et les sujets.

CHAPITRE XXXIII.

Du commerce dans le cours de la seconde époque.

Maître de Constantinople, disposant à son gré du royaume de Crimée, Mahomet II avait des vues très-vastes pour les conquêtes, très-bornées pour le commerce. Les principes de ce conquérant étaient étayés par sa fortune; mais il existe une gloire plus durable que celle d'envahir, c'est celle de savoir conserver, pour le bonheur de ceux qu'on gouverne; on ne conserve sûrement un pays nouvellement soumis, qu'en rendant sa condition meilleure; l'opprimer c'est lui conseiller de briser ses fers.

Le commerce est l'aliment du bien-être public, c'est la source féconde dont les ramifications se répandent sur toutes les classes de la société; elles fortifient l'industrie et les travaux des champs; elles récompensent les spéculateurs de leurs peines et de leurs risques; elles ajoutent aux jouissances des divers pays, qu'elles rapprochent pour ainsi

Digitized by Google

dire en les faisant réciproquement jouir de leurs avantages mutuels. Mahomet II comptait pour rien le sort des peuples subjugués; il ne songeait qu'à en augmenter le nombre: aussi, malgré les conventions consenties avec Venise, il voulait se rendre maître de la Morée et de l'Albanie. Négrepont fut pris, et le sultan fit à peine attention à la perte de cinquante mille Turcs sous les fortifications de Scutari. (1)

Venise était encore dans toute sa puissance, mais ses ressources allaient s'affaiblir et par l'entretien de cent galères, de cinquante vaisseaux, et par l'interruption de son commerce.

Ainsi, tandis que le croissant victorieux dominait Amastris, Synope, Trébizonde et Négrepont; tandis qu'il subjuguait Caffa et toute la Crimée, qu'il se faisait respecter du Persan et du Hongrois, le commerce de la mer Noire était retombé dans une profonde stagnation. Les villes de Russie, accoutumées à porter leurs marchandises dans les principaux comptoirs de cette mer, se trouvèrent bientôt regorger de productions territoriales et manquer absolument de denrées étrangères. Les spéculateurs se dirigèrent vers le nord et eurent recours au commerce de la Baltique; mais l'éloignement, les nouveaux commettans auxquels on n'osait accorder une entière confiance, les diffi-

---

(1) Forma Leoni, t. II, p. 201.

Digitized by Google

cultés pour les retours, décourageaient le midi de la Russie; ce furent ces circonstances que les Vénitiens choisirent pour faire la paix : leur calcul était sûr, ils n'avaient plus à redouter la rivalité des Génois; l'abondance des marchandises du pays allait les leur livrer presque pour rien, tandis que la rareté de celles qu'ils apporteraient les laisserait maîtres des prix. Ce traité, conclu avec une puissance plus forte que la leur, les obligea d'acheter la permission de commercer dans la mer Noire, par une rétribution annuelle de dix mille ducats.

Jusques-là les Turcs avaient été dégoûtés du commerce sur le Pont-Euxin par les pirateries des Kozaks; en vain Mahomet avait-il pris des précautions pour arrêter leurs courses, il lui fut impossible de les contenir. Quelques Grecs, et plusieurs sociétés juives, entreprirent avec succès ce que les Turcs n'osaient hasarder; ils vinrent avec des barques légères apporter aux Kozaks mêmes les rebuts de toutes les marchandises du Levant; ils les troquaient contre des grains, des pelleteries et de la cire : ces spéculations, désavantageuses aux Kozaks, qui donnaient beaucoup pour recevoir peu, ne purent se soutenir que par le prix excessif qu'ils exigeaint des Russes, en leur livrant ce qu'il avaient reçu des Grecs et des Juifs.

A peine les Vénitiens parurent-ils sur les côtes, que la bonté de leurs marchandises, la modicité

Digitized by Google

de leur prix comparé avec ceux que les Grecs recevaient, les facilités qu'ils accordaient aux acheteurs, la nouveauté de certains articles, tout se réunit en leur faveur; les colporteurs des denrées du Levant ne purent soutenir la concurrence, et devinrent les facteurs des Vénitiens.

Les bords du Dniester, du Bog, du Dnieper, furent couverts de barques; et une faute grave dans le commerce, que l'inexpérience des Russes commit, les empêcha de tirer parti du superflu de leurs marchandises: cette faute fut d'annoncer un grand désir de vendre, et d'appuyer ce vœu par le transport général de tout ce qu'on avait de denrées dans les lieux où les échanges se faisaient: cette presse fut ruineuse, non-seulement parce qu'elle fit baisser les prix, mais encore parce que les charrois doublèrent de valeur.

Au contraire, les Vénitiens faisaient séjourner leurs vaisseaux à Constantinople, d'où ils n'arrivaient qu'à temps pour maintenir les prix déjà établis. Cette activité dans les ventes, dans les échanges, fit une révolution sur la manière de traiter: on ne se contenta plus, comme autrefois, d'une saison sacrifiée au commerce, les Vénitiens établirent des comptoirs, et tandis que la mer Noire effrayait les Grecs, les vaisseaux expédiés de Venise arrivaient toute l'année. Les comptoirs des Vénitiens firent naître des entrepôts chez les Kozaks et les Russes; ce progrès dans le commerce rétablit

Digitized by Google

un peu la balance dans les marchés, et réveilla l'industrie de tous les riverains.

La cire devint pour Venise une source de richesses ; toute l'Europe était dans l'habitude de préférer la cire blanchie par les Vénitiens ; les Turcs n'en brûlaient point d'autre ; les églises d'Italie, d'Espagne, de Portugal, de France, quelques cathédrales d'Allemagne, achetaient à grand prix cette cire blanche comme la neige ; les souverains, grands et petits, ignoraient encore l'art de raviver leur pays par l'encouragement accordé à leurs fabriques ; ils suivaient l'impulsion générale, l'habitude, la mode, le luxe même, et ne songeaient point à favoriser l'industrie de leurs sujets par l'exclusion d'une marchandise qu'ils payaient deux fois sa valeur.

La Moldavie et la Valachie étaient alors les pays où l'on élevait le plus d'abeilles ; rien n'atteste les profits énormes que les Vénitiens durent faire par leur fabrication de cire, comme les richesses dont la Valachie et la Moldavie regorgèrent. L'Italie, la Grèce, les îles Adriatiques, l'Albanie, la Russie méridionale concouraient, avec les provinces que nous avons nommées, à servir l'industrie vénitienne ; tout le monde s'empressait de fournir la matière première, et personne ne songeait à imiter la perfection de l'art.

En observant que les Turcs n'étaient pas encore maîtres de la Valachie et de la Moldavie, il est à

Digitized by Google

propos de remarquer que les productions de ces deux états descendaient dans la mer Noire par le Danube et le Dniester, et que les Vénitiens n'étaient pas les seuls avec qui ils fussent en relation de commerce; ils fournissaient des fruits verts et secs à toute la côte occidentale du Pont-Euxin; ils expédiaient chez les Kozaks des bois de construction; ils portaient en Crimée de l'huile de lin, des chanvres, des toiles grossières; ils y chargeaient des poissons secs ou salés, des étoffes de Perse et du thé.

Cette même côte du Pont-Euxin, depuis le Dniester jusqu'au Dnieper, était l'entrepôt du commerce de la Pologne : ces rivages malheureux, qui furent si long-temps le théâtre de la guerre et des dévastations, étaient nus et ruinés, à l'exception des terres arrosées par les fleuves : abandonnée aux nomades, cette terre renfermait une couche végétale extrêmement profonde; elle était la plus chargée de sucs nourriciers, la plus féconde, la mieux située, et la plus déserte de l'Europe dont elle est la limite. La Pologne faisait passer l'excédant de son blé que les Vénitiens exportaient; l'Ukraine leur fournissait des peaux, des résines et des chanvres. Ce commerce de grains était proportionné non aux demandes de l'étranger, parce que les Vénitiens avaient accaparé ces spéculations, mais à la quantité de terres cultivées : des terrains vacans, ou destinés au pâturage, dérobaient à l'a-

Digitized by Google

griculture un sol précieux : le nord de la Pologne envoyait ses blés à Dantzig; les guerres continuelles privaient ce qui restait de terres en valeur des bras nécessaires à leur culture; ainsi ce serait à tort qu'on voudrait établir une comparaison entre l'exportation des grains de la seconde époque de l'histoire de la Nouvelle Russie et celle de la troisième.

Ce n'était pas avec de l'huile et du vin que l'on remboursait les Polonais : ce peuple, accoutumé de tous temps aux vins d'Hongrie, ne se souciait pas d'en connaître d'autre; son luxe était extérieur; une parcimonie théorique et pratique réunissait presque tous les riches sous la même loi : un grand seigneur avait-il vingt personnes à sa table, une chétive bouteille de vin aigre attendait patiemment près de lui qu'une main hardie répandît son nectar; le dessert arrivait, et cette bouteille était intacte. Ce n'était qu'à la fin du repas qu'on buvait, dans des verres à liqueur, quelques gouttes de ce vin, qu'on avait eu si long-temps en perspective; un cérémonial, ridicule à décrire, accompagnait cette courte libation, et le propriétaire n'oubliait jamais d'observer que ce vin avait cent ans. Quel commerce en vins pouvait-on faire avec eux?

L'huile la plus commune était célébrée, non pour sa bonté, mais parce qu'elle venait de très-loin et qu'elle coûtait peu; les Vénitiens, trompés dans le choix de leurs premières cargaisons, ne

Digitized by Google

portèrent plus ni vins, ni huiles sur la côte occidentale de la mer Noire. Ce fut en sequins qu'on paya le blé, et l'habitude de ne recevoir que de l'or pour les grains s'est perpétuée en Pologne jusqu'à aujourd'hui.

Les Juifs étaient alors trop méprisés pour être les entremetteurs de ce négoce; ils se bornaient à acheter des Vénitiens quelques bagatelles qu'ils revendaient dix fois leur valeur. La Podolie et l'Ukraine n'estimaient que ce que les Juifs leur fournissaient, dans la persuasion qu'étant aussi rusés que les Vénitiens, ils n'acceptaient jamais des rebuts de marchandise : principe aussi faux que ridicule.

Au contraire, les Russes plus confians, plus nobles dans leur manière de vivre, acceptaient le commerce par échange. Il n'était pas rare de voir les vins d'Italie remonter jusqu'à Smolensko.

Les propriétaires s'empressaient de faire descendre leurs productions sur les bords de la mer Noire; des marchands de toute espèce circulaient dans l'intérieur du pays avec des objets de luxe que Venise avait fournis. C'est alors que la Russie l'emporta sur la Pologne; c'est alors que l'industrie s'accrut d'un côté, tandis que l'avidité, la mauvaise foi des Juifs l'étouffa de l'autre. Je distingue ici l'industrie utile aux propriétaires, de l'industrie utile aux serfs; ces derniers, toujours malheureux en Pologne, gémissaient sous le despotisme de

Digitized by Google

leurs seigneurs, et servaient d'instrumens à toutes leurs passions.

S'il est permis de faire rentrer dans le commerce tout ce qui se vend, on peut hardiment ajouter que les priviléges de plusieurs anoblis datent de ce temps-là ; partout où l'argent est plus considéré que l'honneur, on obtient bientôt avec le premier ce que, d'après les mœurs du pays, on nomme le second.

Dans l'autre partie de la Russie, dans la Crimée, dans les pays environnant la mer d'Azow, le commerce éprouvait une activité très-inégale, et quoique la guerre nuisît toujours à ses progrès, elle ne gênait cependant pas la navigation au point d'empêcher le cabotage.

La Sibérie envoyait des fers, Astrakan fournissait des peaux d'agneaux très-estimées dans ces temps-là ; l'intérieur de la Russie expédiait des pelleteries, de la rhubarbe, du lin, du miel, du goudron, et Azow abondait en caviar (1). Pendant cette seconde époque, on achetait ce dernier article à très-vil prix ; les trois livres du pays, ou *ocque*, ne coûtaient que cinq sous. Constantinople et toute la côte de Natolie en faisaient une grande consommation.

(1) On nomme *caviar* les œufs des gros poissons ; on les prépare en les salant, et ce mêts est très-délicat, surtout quand il est frais. Il y a trois espèces de caviar, le noir, le roux et le rouge.

Digitized by Google

Comme nous venons de le dire, la Russie fournissait des pelleteries : le débit en était plus considérable que de nos jours. La Crimée seule en achetait chaque année pour plus de deux cent mille piastres. Ni la lenteur des transports, ni le long crédit accordé à l'acheteur, ni la cherté des marchandises que les Russes recevaient quelquefois en échange, rien n'altéra cette branche de commerce ; on peut en conclure que ces pelleteries se vendaient dans l'intérieur des terres à des prix inférieurs à ceux qu'on exige maintenant. La martre-zibeline, dont la valeur est proportionnée à la nuance, à la longueur, à la souplesse du poil, était, avec le renard noir, ce qui fixait le plus l'attention des commerçans. Ceux-ci n'étaient jamais embarrassés du débit de ces belles fourrures ; elles sont affectées à la classe la plus riche de la société, qui calcule peu quand elle veut satisfaire ses goûts. Le loup-cervier, la martre commune, le renard ordinaire, le petit-gris, l'écureuil, le chat sauvage, le castor, composaient la seconde espèce, et vraisemblablement celle dont la vente était la plus prompte. Dans la troisième classe de fourrures, on comprenait tout ce qui sert à la portion peu aisée des habitans et qui était peu sujette à l'exportation ; c'est ainsi qu'on débitait, ou sur les lieux, ou dans les provinces voisines, les peaux de lièvres, de moutons, de chats domestiques, et même de chiens.

Le loup-cervier vrai a la peau blanche, mouche-

Digitized by Google

tée de noir; son poil long est serré, et la vivacité de sa couleur établit les grandes différences qui existent dans son prix. L'astuce des Juifs polonais ajoutait encore aux difficultés de bien distinguer ces peaux. Ils avaient trouvé le secret de les peindre; la ruse fut presque aussitôt punie que découverte.

On distingue plusieurs espèces d'hermine. Celle qu'on préfère a le poil très-blanc et très-luisant; les autres sont d'un usage peu durable, et les connaisseurs se les procurent à grand marché, dans l'espoir de trouver des acheteurs nouveaux et moins exercés qu'eux.

Les fourrures de petit-gris changent de valeur, suivant la partie de l'animal dont on se sert pour les assortir.

Les écureuils sont noirs, fauves ou blancs; les noirs sont sans comparaison les plus estimés; on ne peut apprécier les autres que par une supériorité de couleur, dont elles sont rarement susceptibles.

Ces trois dernières fourrures étaient avantageusement exportées en Allemagne, en Hollande et en France.

On composait chez les Tatars un galon ou bordure avec la péau du castor divisée en bandes d'un doigt de large. Ce galon donnait à la fourrure qu'il soutenait une roideur que l'usage ou la mode exigeaient.

Digitized by Google

La peau de chien n'était estimée qu'autant que sa finesse permettait de lui donner une couleur à volonté. Les Juifs caraïtes excellaient dans l'art de teindre ces peaux. Les Turcs se plaisaient alors à porter des pelisses ainsi bariolées, et faisant passer aux animaux vivans la teinte qu'ils admiraient sur la dépouille des morts, ils adoptèrent l'usage de peindre les chiens. Aussi voyait-on un Turc affublé d'une pelisse couleur de rose suivi d'un chien paré de la même nuance que son maître.

Quoique nous ayons rendu compte des pelleteries que la Crimée tirait de Russie; quoique nous ayons fait connaître l'importance de leurs débouchés, nous sommes encore bien loin d'avoir terminé cet article, source de la richesse des Tatars, et principal objet de leur industrie. La Crimée, le pays Nogaïs, le Couban, les Tatars nomades fournissaient aux spéculateurs étrangers une si grande quantité de peaux, qu'on se persuaderait difficilement de leur abondance; on a besoin de l'expliquer.

On a vu dans le cours de cette histoire quelles guerres destructives la Crimée a soutenues; on a vu avec douleur le carnage causé et par les guerres civiles et par le fer de l'ennemi; on se rappelle les exécutions sanguinaires de plusieurs souverains imbécilles, plus dignes du nom de bouchers que de celui de princes, et on n'a pu concevoir comment des générations entières, qui paraissaient détruites,

Digitized by Google

se relevaient néanmoins avec une promptitude qui tenait du prodige. Ceci ne s'explique que par les transmigrations continuelles des états voisins, que par ce désir inné dans l'homme de changer la condition qu'il connaît contre celle qu'il ignore; mais ce n'est pas assez de légitimer ce qui se passait parmi les Tatars, rendons compte des causes de la multiplicité des fourrures qu'ils fournissaient aux autres peuples.

La manière de présenter les faits nuit quelquefois à leur vraisemblance. Des auteurs consultés, des mémoires exacts sur les choses, mais mal rédigés sur les localités, ont répandu le merveilleux que nous allons essayer de faire rentrer dans l'ordre ordinaire.

Ces écrits portent que « des milliers de loups » parcouraient un canton, que des renards appro- » chaient de là domesticité, puisqu'ils avoisi- » naient la demeure de l'homme. » Le défaut d'ordre dans l'encadrement des faits les a attribués à la province de Crimée, tandis qu'ils appartenaient aux pays limitrophes; de là sont nées ces erreurs faciles à corriger; de même, quand on nous dit que « la Crimée, indépendamment des pelleteries » venues de Russie, en exportait vingt fois davan- » tage de celles prises chez elles; » on doit n'avoir entendu parler que des provinces sous sa dépendance; dès lors tout s'explique, excepté néanmoins l'habitation du renard voisine de celle du Tatar.

Digitized by Google

Les provinces relevant de la Crimée embrassaient une étendue sept fois plus considérable que celle de la presqu'île ; des rapports commerciaux liaient leurs habitans avec des voisins guerriers, chasseurs et dévastateurs : ceux-ci, n'ayant point de chef-lieu où ils pussent apporter le fruit de leurs chasses ou de leur brigandage, étaient obligés de le transporter en Crimée ; c'est de là qu'on donna aux pelleteries le nom de fourrures de Crimée.

De grands loups, d'un poil brun foncé, erraient sur les deux bords du Dniester ; ils se répandaient même jusqu'au Borysthène (1). Les peaux arrivaient à Caffa sans être préparées ; l'ignorance de l'art les faisait livrer à vil prix, tandis que celles de Russie, moins belles et beaucoup plus petites, dédommageaient bien le fabricant du travail qu'il avait employé à leur préparation.

A mesure que les Nomades abandonnèrent les régions situées entre le Dniester et le Dniéper ou Borysthène, les loups que leurs troupeaux entretenaient diminuèrent sensiblement. Ces loups se portèrent, d'un côté, vers la Moldavie, et, de là, jusqu'aux monts Crapaks ; de l'autre, ils tournèrent la mer d'Azow, se répandirent dans le Couban et les monts Caucases. Quoi qu'il en puisse être de

(1) Depuis que ces provinces ont été réunies à la Russie, l'espèce de ces loups est devenue plus rare ; nous en avons cependant vu de très-près en plusieurs occasions.

Digitized by Google

cette émigration qu'on ne peut ni assurer ni nier, il est néanmoins reconnu que l'espèce des loups du Couban est la même qui dévastait autrefois les rives du Dniester.

Parmi les pelleteries du Couban, les peaux de renards surtout sont moins recherchées que celles du nord de la Russie; les climats froids sont, dit-on, plus favorables aux fourrures; mais on ne peut disconvenir que l'époque où les chasses se font influe pour beaucoup sur la qualité des poils, et que des peaux long-temps restées ornes (1) ne peuvent manquer de se dégrader.

En vendant leurs peaux sans apprêt, ces peuples perdaient de toutes manières, et l'avantage des habitans de Crimée augmentait en raison du manque d'industrie des vendeurs.

Ce qui ajoutait le plus aux spéculations en pelleterie des habitans de Crimée, c'était les baklatui ou fourrures d'agneaux, très-estimées et recherchées alors comme objet de luxe; on les estime encore de nos jours; mais le luxe s'est porté sur des objets de ce genre d'une valeur bien différente. On tuait ces agneaux à leur naissance, leur poil court et très-frisé était propre à toutes sortes de doublures, et principalement à recouvrir des bonnets; les Polonais, les Moldaves, les Valaques, les

(1) C'est-à-dire, telles qu'on les a levées de dessus les animaux.

Digitized by Google

Roméliens, les Anatoliens les employaient à cet usage; les grands de Pologne s'en servaient même pour leurs ameublemens.

Comme les goûts sont bizarres! ce qui plaît dans un pays est méprisé dans une autre. Ces peaux n'étaient estimées chez les Polonais que lorsqu'elles avaient une couleur grise; les Grecs et les Arméniens n'estimaient que la noire pour en composer leurs kalpaks; les Russes, en les recevant indistinctement, donnaient néanmoins la préférence aux peaux les plus blanches.

Les Stèpes, le long du Bog, ceux de la Besse-Arabie et du Boudjiac fournissaient encore une fourrure particulière nommée *sousliki*. Le souslick est de la grosseur du rat, sa peau est jaune et tachetée de noir, et son poil très-fin, mais fort ras. Cette fourrure est très-légère, mais elle se déchire aisément : elle ne contracte point de vers et n'a jamais d'odeur. Le travail que nécessite sa préparation est plus dispendieux que la valeur intrinsèque de ces peaux : il en faut jusqu'au-delà de trois cents pour doubler une redingote. On discontinua d'en exporter en Crimée aussitôt que les Nomades abandonnèrent la Besse-Arabie. Il fallait le désœuvrement d'un berger pour ramasser un si grand nombre de ces petits animaux, et sa patience pour joindre ensemble toutes ces peaux.

Les détails que nous venons de donner sur ces diverses fourrures sont bien longs sans doute, mais

Digitized by Google

le commerce des peaux étant le seul qui n'ait point varié dans le cours de la seconde époque, il n'était pas inutile de faire connaître tout ce qui s'y rapporte.

On exportait de Crimée une quantité considérable de salpêtre; les Kozaks en fabriquaient chez eux. Dix manufactures de poudre à tirer travaillaient sans interruption dans la presqu'île; les provinces environnantes en comptaient le double: cette poudre était mauvaise et dédommageait à peine des frais de fabrication.

Batch-chi-Sarai déployait beaucoup d'activité dans son commerce d'armes. On y fondait des canons qui passaient pour les meilleurs de l'empire ottoman; mais ce qui distinguait principalement les manufactures de cette ville était la fabrication des arcs et des flèches; leur fini surpassait tout ce qu'on connaissait en ce genre. Les Circassiens, les Nogais, les Géorgiens n'en voulaient point d'autres, et comme la réputation sur un objet prépare la confiance sur un autre, on estimait beaucoup les sabres, qui étaient bien loin de mériter la recherche qu'on en faisait.

Les manufactures de cuirs et de maroquins étaient multipliées à l'infini. Karassou-Bazar était le point le plus renommé pour l'apprêt de toutes les peaux.

Avec le même empressement qu'on a de nos jours recherché le beau drap d'Angleterre, on désirait alors en Turquie les maroquins de Crimée;

Digitized by Google

on en recouvrait les meubles, les coussins, les tables, et la mode alla jusqu'à tapisser des boudoirs avec ces cuirs encadrés entre deux baguettes dorées.

Toute l'industrie mahométane semblait s'être réfugiée en Crimée; elle fournissait des selles qu'on transportait dans les parties les plus éloignées de l'empire ottoman. Des milliers d'artisans pouvaient à peine fournir aux demandes; les Turcs les plus riches n'allant qu'à cheval, et la réputation des selles de Crimée étant bien établie, on conçoit quelle devait être l'occupation des ouvriers.

Les baudriers, les ceinturons de la presqu'île, avaient la même faveur; combien fut-elle accrue par le vœu unanime des dames turques, lorsqu'elles décidèrent qu'on ne pouvait être bien chaussé qu'en Crimée! Les demi-bottes pour les hommes, les jolis souliers de femmes, même les pantoufles furent des ouvrages recherchés et payés, non d'après leur valeur intrinsèque, mais selon les lois de la prévention.

Il résulta de cette grande vogue des manufactures de la presqu'île un engourdissement dans les états du grand-seigneur, et une activité qui s'accrut en Crimée, jusqu'à ce que Trébisonde et Smyrne firent tomber, par des contrefactions, ces ouvrages si estimés.

Un objet de commerce au désavantage de la Crimée était l'obligation de tirer le cuivre de Trébisonde; elle en recevait de brut et de mis en

Digitized by Google

œuvre. Le caprice donna un prix à ce dernier, les ordres du grand-seigneur remplacèrent le caprice, aussitôt que la raison eut éclairé les Tatars sur les désavantages de ces acquisitions ; ainsi tandis que la Crimée donnait le bon goût sur une foule d'articles, elle recevait par force des ustensiles grossiers, où l'art se reconnaissait à peine : on eût dit que l'oisive insouciance voulait insulter à l'active industrie.

Le cuivre non travaillé n'était destiné que pour la monnaie ; les khans frappaient des pièces de cuivre pur et d'autres où il s'unissait à l'argent : ces dernières étaient très-défavorables au commerce par la valeur excessive qu'on leur donnait, tandis que les étrangers ne les acceptaient qu'en fixant arbitrairement le prix qu'ils voulaient y mettre.

On doit dire à l'éloge des Tatars, qu'il ne paraît pas qu'ils aient tiré en contrebande le cuivre de Russie, qu'ils auraient acquis à moitié prix.

Jusqu'à l'époque où la Russie s'ouvrit le chemin de la mer Noire, les khans tirèrent le fer de Romélie ; on l'embarquait à Varna. Si les Kozaks trouvèrent le moyen d'introduire du fer de Russie en Crimée, ce fut en si petite quantité, que les avantages étaient peu considérables pour les uns et pour les autres.

Dans tous les temps, l'abondance des grains a prouvé la bonté du sol de la Crimée. On a vu ce que jadis Caffa fournit aux Athéniens ; on se rap-

Digitized by Google

pelle que la générosité de Leucon sauva de la famine une partie de la Grèce. Quoique les Turcs dominassent en Égypte dans le cours de cette seconde époque, la Crimée conserva l'usage d'approvisionner Constantinople.

Il était plus simple, observera-t-on, de prendre les grains à proximité du lieu où ils devaient être consommés; mais observons aussi que l'Égypte ayant perdu le commerce de l'Inde, il n'en fallait pas moins charger les vaisseaux revenant d'Alexandrie. Cette pratique turque était condamnable comme la plupart de celles qui asservissent l'entendement de ces peuples; ils négligeaient les retours d'Égypte qui pouvaient verser l'abondance sur des provinces dont la paresse enchaînait les bras des habitans; les Turcs voyaient avec une indifférence stupide la disette ravager la Natolie, tandis que la Crimée pouvait l'approvisionner en huit jours.

Ne pensons pas que cette insouciance dans l'administration eût pour but de forcer les Anatoliens à devenir agriculteurs; on les occupait au cabotage, à la construction des vaisseaux, à la coupe des forêts, et on s'embarrassait bien peu du soin de les faire vivre : l'humanité même était entravée, et le marchand qui aurait volontairement sacrifié une cargaison de blé au soulagement des Anatoliens, n'en était pas le maître. Il existait une loi qui défendait l'exportation de tous les grains de Crimée, sans un ordre exprès du khan, et cet ordre ne s'ac-

Digitized by Google

cordait que lorsque Constantinople était approvisionné pour long-temps : or, rien n'était plus difficile que cet approvisionnement de la capitale. Située au centre des provinces les plus fertiles, le gouvernement avait trouvé le secret de détruire dans sa source le germe de la production, en asservissant l'industrie et le travail : il fixait à son gré le prix des denrées, sans employer, dans cette fausse mesure, d'autre règle que sa volonté, que son intérêt bien mal calculé, que son avarice toujours renaissante. Dès lors, qui pouvait songer à semer, à cultiver, à recueillir? Les marchands de grains courraient tous les jours les mêmes risques auxquels les boulangers sont exposés dans les *émeutes* que le manque de pain occasionne. Partout où l'on privera le cultivateur du produit de son travail, les terres resteront en friche : c'est le propre du despotisme de régner sur des déserts. Quelques adoucissemens survenaient parfois avec un nouveau souverain; les bras sortaient de l'engourdissement, et la terre, ouverte de nouveau, rendait avec usure et surpassait les espérances; mais le mauvais génie, dominateur de ces belles contrées, reparaissait bientôt, et frappait de stérilité des fonds destinés à l'abondance.

Si la Crimée ou le Boudjiac étaient affligés d'une mauvaise récolte, on expédiait à Constantinople le peu de grains que ces provinces avaient fournis, et la disette personnelle était la récompense du

Digitized by Google

cultivateur actif qui rarement recueillait le fruit de ses peines.

Une ressource restait aux Nogais, à la Crimée, et quelquefois, mais rarement, à la Besse-Arabie; c'était le millet. Les Tatars l'employaient de plusieurs manières: ils le mangeaient bouilli ou en pain; ils le grillaient, en faisaient des gâteaux, du biscuit, et le plus souvent une espèce de pâte. Leur industrie savait en extraire une liqueur très-enivrante, par le secours de laquelle ils suspendaient quelques instans le souvenir de leur misère : le malheur est fécond en ressources pour étouffer ou suspendre les sentimens qu'il produit.

Indépendamment de cette gêne, pour l'extraction des blés, ils en existait une autre dans la manière de commercer; c'était la difficulté de noliser des batimens. Toute spéculation se faisait *à la part*, c'est-à-dire, que le produit des ventes d'une cargaison était divisé en trois lots : le propriétaire de la marchandise avait une part, sauf la déduction de tous les frais, dont il devait faire les avances; le propriétaire du vaisseau avait une seconde part, la troisième appartenait à l'équipage. Cette méthode entravait les opérations, au point de les rendre défavorables à tous : car si le blé, par exemple, s'avariait dans la traversée, le nolis du navire, la paie des matelots, le recours du propriétaire, tout était perdu : si le chargeur ne répondait pas du nolis, l'équipage à son tour ne répondait point du bâti-

Digitized by Google

ment à celui qui l'avait fourni, et rarement un voyage se terminait sans discussions.

Sélim, khan de Crimée, dont nous avons célébré le courage et les vertus, obtint la permission du grand-seigneur d'établir un entrepôt à Trébisonde, d'où il serait libre à la Porte de faire venir les grains au cas de disette, tandis que la Natolie y trouverait des ressources dans tous les temps. On ne nous apprend pas comment cet établissement fut supprimé; il serait vraisemblable d'en chercher la cause dans le peu de sûreté du port de cette ville.

Quoique Trébisonde fût la plus considérable des places situées sur les bords de la mer Noire, quoiqu'elle comptât alors cent cinquante *mille habitans*, son port n'offrait aucun des avantages que réunissent ceux de la plus grande partie de ces parages. Les navires marchands étaient obligés de relâcher à Platana, au sud de la ville.

Nulle comparaison ne pouvait se soutenir entre la navigation des Tatars de Crimée et les étrangers qui fréquentaient la mer Noire : il suffisait aux Tatars d'avoir perdu quelques chargemens par leur maladresse ; ils étaient découragés. Les Italiens les entretenaient dans ces appréhensions, et profitaient de leur inexpérience. Les négocians de Smyrne, qui fournissaient à cette époque l'indigo et la cochenille aux cent laboratoires de teinturiers que renfermait Trébisonde, ne les expédiaient que par caravanes.

Digitized by Google

Les salines de Pérékop formaient un objet de rivalité entre les Russes et les Kozaks. C'était à qui en transporterait davantage. Un chariot contenant environ trois mille livres de sel, coûtait quatre roubles d'achat et un rouble de droits à la barrière de Pérékop. Lassés des fatigues de ces transports, les Kozaks furent moins constans que les Russes, mais ils obligèrent les Polonais qui traversaient leur pays de payer une redevance. De là vinrent ces contestations sans fin, ces prétextes de représailles, quelquefois même ces invasions, qui désolèrent des provinces.

De même on tirait de Crimée le poisson salé par la voie de terre, et quoiqu'on en exportât immensément par mer, les Tatars s'industriaient de manière à satisfaire à toutes les demandes.

Ce commerce, très-avantageux à la Crimée, lui rendrait encore aujourd'hui des bénéfices énormes, si, à l'exemple des Anglais et des Hollandais, on perfectionnait comme eux l'art du saleur.

On recueillait en Crimée un miel si délicat, que, dans son enthousiasme, un auteur nous dit qu'on le préférait au sucre.... Sans être la dupe de cette préférence, il est néanmoins très-notoire que le grand-seigneur le faisait servir sur sa table. On exportait peu de cette première qualité de miel, car on n'en recueillait qu'une petite partie : il ne faut pas la confondre avec celle qui venait du Caucase, et dont Kertch était l'entrepôt.

Digitized by Google

Les bords du Borysthène et du Bog, la portion méridionale de la Crimée, même les environs de Kozlof, produisaient de la belle laine lavée; ces positions, favorables aux troupeaux, permettaient de les baigner souvent avant de les tondre : chez les Nogais, au contraire, à Pérékop, Caffa, dans la Crimée septentrionale et le Stèpe, on ne trouvait que de la laine surge. Les débouchés principaux de cette marchandise étaient la Romélie, Constantinople, les îles de l'Archipel et Smyrne : la beauté de ces laines les rendait propres à divers usages, et les couvertures fines et légères qu'on achetait dans le Levant étaient provenues des laines de Crimée.

Il fallait qu'il y eût peu de bénéfice dans la culture du tabac; puisqu'on l'a négligée, malgré la convenance du sol. On ne consommait en Crimée que du tabac venu de Romélie, de Doubassar et de Russie. Cette pratique était vicieuse, car on pouvait, dans un petit espace, recueillir ce qui était nécessaire aux besoins de la presqu'île, et d'une très-bonne qualité. Quant aux frais des transports, on peut supposer qu'ils étaient peu considérables, puisqu'on pouvait se servir des chariots qui venaient charger le sel à Pérékop : ceci n'est qu'une supposition, mais elle est très-vraisemblable.

Il est à remarquer qu'il n'existait pas de verrerie dans un pays aussi peuplé. Venise, l'Allemagne,

Digitized by Google

la Hongrie et la Pologne fournissaient les cristaux, les verres coloriés et les vitres; on les transportait par le Danube : cette branche de commerce était néanmoins restreinte par l'habitude de revêtir en papier les châssis des fenêtres.

Sous le czar Alexis Michaëlowitch, on vit prendre au commerce un essor momentané. Ce prince conçut le projet d'établir avec la Perse des communications actives et durables : les navires manquaient sur la mer Caspienne; il attira des charpentiers hollandais, et construisit des barques armées qui protégèrent, autant que possible, les expéditions des Russes dans le Quilan. Ces commencemens donnèrent à Pierre Ier l'idée de les étendre plus au loin. Il fut heureux dès son début; mais les troubles qui déchiraient la Perse suspendirent des relations que la barbarie des habitans du Caucase aurait fait abandonner à tout autre souverain. Les Tatars Lesguis détruisirent de fond en comble les établissemens russes à Schamachie; ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui leur résista. Pierre s'en vengea, en conquérant Derbent et quelques petites provinces, que Thamas Kouli-khan reprit.

Il faut la paix pour vivifier le commerce; pendant certaines guerres, on voit quelques particuliers faire des fortunes rapides aux dépens de la stagnation dans laquelle les autres végètent : ce sont d'heureuses et rares exceptions, qui prouvent

Digitized by Google

ordinairement plus de bonheur que de talent.

Cette paix eut lieu sous l'impératrice Élisabeth : les Anglais obtinrent de cette souveraine la permission de naviguer sur la mer Caspienne, et acquirent, par leur industrie laborieuse, des richesses que la Russie aurait pu conserver pour elle ; mais un refroidissement général rétrécissait les idées, une insouciance marquée semblait vouloir fixer d'une manière frappante la ligne de démarcation qui séparait les règnes de Pierre-le-Grand et de Catherine II.

Cependant les Anglais déployaient toutes leurs ressources, et donnaient une brillante carrière à leurs spéculations ; ils parvinrent à établir un comptoir à Meschek, et des caravanes le firent communiquer avec Samarkande.

Thamas Kouli-khan s'empara des vaisseaux anglais, les fit naviguer pour son compte : c'était le commerce qui avait attiré ces étrangers dans la mer Caspienne ; aussi leur importait-il peu de le continuer sous Thamas ou sous la protection des Russes. Jusques-là on ne s'était occupé que de l'intérêt public ; l'amour-propre s'en mêla et vint troubler des vues aussi louables. Thamas fit construire à la hâte une flotte ; il organisa, tant bien que mal, une marine, et le but de cet armement ne consista qu'à exiger le salut des vaisseaux russes. C'est ainsi que les petites choses nuisent aux grandes : on salua les vaisseaux de Thamas, mais le commerce de l'Inde

Digitized by Google

fut négligé. Ce que la vanité fait faire de fautes retourne incessamment à l'avantage de l'industrie modeste. Peu importait aux Anglais que Kouli-khan fût vain, ils n'aspiraient point à régner sur un grand lac; mais leur politique, sagement combinée, avait pour but de recueillir sur ces parages toutes les ressources, toutes les marchandises, en un mot, tous les fruits qu'un commerce actif pouvait produire.

Élisabeth, moins bien conseillée, perdit des spéculations avantageuses, laissa faire par des étrangers des profits certains qu'elle refusait, faute de savoir les apprécier, et finit par voir son pavillon s'humilier en se baissant devant celui de Perse.

Une mort prompte et prématurée enleva Thamas à ses projets ambitieux, livra son pays aux dissensions, abandonna ses conquêtes à ses généraux et à ses voisins, rendit aux Russes l'empire de la mer Caspienne, qu'une crainte déplacée leur avait fait perdre.

Ce ne fut que lentement et peu à peu que des liaisons d'intérêts réciproques se formèrent entre les mers Noire et Caspienne: on tira de Perse la soie, le coton, les tapis, les étoffes, les épiceries, les perles fines; on lui fournit en retour des fourrures et du fer par le nord de la Russie, et des marchandises d'Europe par le commerce avec le sud, qui les expédiait dans la mer Noire.

Cette combinaison fut conduite avec assez d'in-

Digitized by Google

telligence pour que, dans le renouvellement du traité avec l'Angleterre, en 1766, la Russie pût rendre aux Anglais leurs priviléges sur la mer Caspienne, sans leur laisser tous les profits dont ils avaient précédemment joui. Catherine remarqua que le plus intelligent sait tirer parti, dans le commerce, des fautes commises, et que le plus sûr avantage d'un état est de ne pas confier à des étrangers les spéculations utiles qu'il peut faire lui-même.

La Crimée n'appartenait point alors à la Russie; son commerce fut subordonné à l'humeur versatile, à la mauvaise foi, aux tracasseries des Tatars. Un état de guerre presque habituel vint se joindre encore à d'autres inconvéniens : sous prétexte de protéger les Tatars de Crimée, *la Porte* exigeait d'eux des soldats, des vivres, de l'argent. Le cultivateur montait à cheval et abandonnait sa propriété; le manufacturier, revêtu de ses armes, laissait son atelier oisif; le pêcheur quittait sa barque pour monter un vaisseau de guerre; le prince, flottant entre l'intérêt de son pays et l'obéissance qu'il devait au grand-seigneur, devenait ou un révolté puni, ou le premier esclave du sérail. Cet état, trop violent pour durer long-temps, paralysait néanmoins toutes les vues des négocians russes, qui furent bien loin d'obtenir les mêmes succès en trafiquant à main armée sur les bords du Couban, et en hasardant des échanges sur les côtes de Natolie.

Digitized by Google

Ce qui précède suffit pour démontrer combien de difficultés, combien de contrariétés enchaînaient l'industrie des provinces de la Nouvelle Russie. La mer Noire, leur débouché naturel, n'était libre que par intervalles; les travaux de l'agriculture étaient subordonnés aux circonstances, c'est-à-dire que presque tous les habitans portaient les armes en temps de guerre : on ne cultivait que durant la paix; espace toujours trop court. La plus cruelle de ces difficultés pour le commerce, et la plus nuisible aux laboureurs était, comme déjà nous l'avons observé, tantôt l'impossibilité de tirer parti des récoltes par la défense de l'exportation, tantôt la violation des propriétés par les khans, qui s'emparaient de tout sans rien payer.

A ces considérations douloureuses, il faut ajouter encore la mauvaise foi des Tatars, l'indolence des nomades, les dévastations commises par les voisins, et par-dessus tout, un ordre émané de la Porte, qui détruisait quelquefois pour de longues années la génération présente d'hommes et de bestiaux; qui rendait au désert les terres qu'on en avait arrachées, et faisait reculer de quinze ou vingt ans les progrès que le commerce avait lentement préparés.

Ces interruptions successives de culture, de calme, de commerce, de spéculations, ne permettaient point aux étrangers de former des plans stables; on agissait au jour le jour; les Russes n'osaient

Digitized by Google

entreprendre avec leur bonne foi accoutumée, et la méfiance qui caractérisait les Polonais les éloignait encore davantage.

C'est pourquoi on ne peut se faire une idée précise de l'état du commerce durant ces deux premières époques, sans admettre de grandes distinctions avec la troisième.

On a vu, dans le cours de la première de ces époques, les colonies grecques, et après elles celles des Vénitiens et des Génois, faire fleurir, par un commerce actif, ces mêmes provinces, que la domination turque a écrasées sous son joug odieux pendant la durée de la seconde époque. Les Génois ravivaient tout par leur industrie; les Turcs, au contraire, éteignaient dans leur source les principes féconds du travail et du commerce.

Un état irrésolu, qui n'a de lois que les volontés d'un prince assoupi dans un harem, et qui soumet ses volontés à des caprices renaissans, ne peut jamais opérer le bien d'une manière stable : on n'y peut asseoir aujourd'hui un raisonnement sur un acte émané hier.

Chaque mutation de prince est, à Constantinople, un appel à des vues nouvelles; on n'y est constant que pour croire à Mahomet, au fatalisme, et verser le mépris sur tous les peuples d'une autre croyance. Du reste, aucun amour pour le gouvernement, aucun respect vrai pour le souverain, aucun attachement raisonné à l'administration; de là

Digitized by Google

ces révoltes multipliées, ces irruptions irréfléchies, ces massacres, ces incendies, ce mépris pour le plus cruel des fléaux; de là, ces insultes au pouvoir lorsqu'on peut le braver sans danger, cette avidité des chefs, ne consultant dans leur conduite que l'intérêt personnel; de là enfin, ces exactions si fréquentes et toutes les injustices qui en dérivent.

Aussi, trois cent seize années de domination n'ont fourni au commerce de la seconde époque que ce que nous en avons dit. On verra dans la troisième combien peu de jours ont suffi pour répandre des lumières, faire fleurir les arts, encourager l'agriculture et donner au commerce un élan assuré, puisque la bonne foi en est le type, puisque la civilisation l'organise, puisque le gouvernement le protége, le dirige, le conduit d'une main ferme, lui aplanit les difficultés, et verse sur lui des secours de toute espèce.

De même que nous avons établi dans ces trois époques des distinctions convenables au commerce, nous devons en proposer aussi pour les diverses colonies qui ont été fondées à ces différentes époques dans la Nouvelle Russie.

Nous terminerons cette seconde partie de la distribution de notre travail, par un aperçu des relations intimes entre Constantinople et la Nouvelle Russie. Cet aperçu doit avoir ici sa place, puisqu'il renferme un grand nombre d'objets communs

Digitized by Google

à la troisième partie de notre division, et à celle que nous venons de traiter.

CHAPITRE XXXIV.

Distinctions à observer parmi les colonies, durant le cours des deux premières époques.

Ce ne furent point des vues de conquêtes qui déterminèrent les Grecs à former des colonies sur les bords de la mer Noire; mais cette mesure eut uniquement le bien public pour objet, et fut conseillée par une politique louable et sagement réfléchie. La religion, les lois, les usages, le langage des colons étaient transplantés avec eux; leur liberté était tellement assurée, qu'ils ne conservaient avec la mère patrie que des liens de reconnaissance, que des rapports d'utilité commune.

Comme nous l'avons dit, l'intérêt politique conseilla ces colonies; lorsqu'on jalouse sa liberté, on redoute de voir son pays contenir un superflu d'habitans. Trop d'opinions dangereuses, trop de bras pour les appuyer, font redouter la loi donnée par la multitude; son sceptre de fer est forgé par une impulsion aveugle, il s'use bien vite par l'abus qu'elle en fait. Quand un pays est plus abondant en hommes qu'en productions nécessaires à leur subsistance, le droit naturel prescrit une séparation de la société. Lorsque, dans les opinions d'un peuple libre, la masse des mécontens étourdit de

Digitized by Google

ses clameurs les amis et les conservateurs des lois, il est sage d'établir une transmigration d'un certain nombre d'individus. Quoique transportés sous un autre climat, ils augmenteront la force de l'état auquel ils tiennent toujours, soit en ne gênant pas la marche de sa constitution primitive, soit en ne troublant pas la paix intérieure, première cause du bien-être général.

L'homme fougueux, ardent au sein d'une assemblée, dans les débats d'une multitude exaltée, est souvent un être calme et réfléchi dans le petit cercle où on a su le fixer.

Ainsi, nous pouvons poser en principe que la fondation des colonies grecques eut deux principaux objets : l'un, de faire exister plus heureusement une population devenue trop nombreuse, et l'autre, de la contenir en la séparant. Un intérêt réciproque naissait de cette séparation, il faisait jouir la métropole des avantages de la colonie, tandis qu'il assurait à celle-ci l'appui de l'état dont elle ne cessait point de faire partie.

Pendant la disette on recourait aux ressources que la colonie offrait; durant la guerre, on en retirait des soldats et des matelots : lorsque la paix laissait à l'industrie les moyens de l'exercer, un commerce actif tournait à l'avantage commun d'un même peuple, que des mers séparaient.

Vainement a-t-on fait l'honneur aux Grecs d'avoir eu pour objet la civilisation des Barbares, dans leur

Digitized by Google

établissement de colonies; les Grecs ne songeaient qu'à eux, leur amour de la liberté était fondé sur l'égoïsme; ils méprisaient trop tout ce qui n'était pas eux, pour s'occuper un moment d'une utilité quelconque, dont ils auraient cessé de recueillir les profits.

Nous répétons que les colonies grecques ne pouvaient avoir un but d'agrandissement, il eût plus coûté à la métropole qu'il ne lui eût été avantageux: d'ailleurs, le nombre d'hommes suffisans pour peupler et vivifier sept à huit lieues carrées, ne l'était pas pour conquérir. L'idée d'établissement commercial ne comporte pas celle de conquête. Quand la métropole se séparait librement d'une portion des siens disséminée sur plusieurs points, c'était pour conserver ou étendre les avantages qu'elle possédait déjà, et non pour courir les hasards d'une guerre, puisqu'on ne conquiert point sans verser le sang des autres et exposer le sien à couler.

Maintenant établissons des différences dans le but que se sont proposé les Grecs, et après eux les Génois, dans la formation de leurs colonies. Les Grecs se sont partagés pour conserver leur liberté que menaçait une trop nombreuse population : les Génois ont eu leur intérêt commercial pour premier mobile; cet intérêt satisfait, l'esprit de conquête naquit. Où les a conduits cet appât du commerce? à l'acquisition de richesses immenses,

Digitized by Google

à la prospérité publique, à la considération que de grands moyens procurent toujours. Qu'ont-ils retiré de l'esprit de conquête? la perte de leur commerce et d'une grande partie de leurs possessions.

D'après ce premier aperçu, essayons de prouver, par des exemples, que, dans l'intérêt de la fondation des colonies, le désir de conquérir ne doit pas être ajouté à celui de commercer.

Les Tyriens fondèrent Utique : cette colonie prospéra et ne s'agrandit point. Ils établirent Cadix dans le même but. Au plus haut période de sa prospérité commerciale, Cadix n'avait encore rien ajouté, ni à ses prétentions, ni à son territoire. Lilybée en Sicile, tant que les Tyriens la possédèrent, ne s'accrut qu'en richesses.

Marseille fut fondée par les Phocéens (1) aban-

---

(1) Il faut éviter ici l'erreur qui confond les Phocéens d'Asie avec la Phocide, pays de la Grèce, entre la Béotie et la Locride : c'était en Phocide qu'on trouvait le mont Parnasse, si célébré par les bons poètes, si profané par les mauvais. On y voyait aussi le temple de Delphes, où l'adresse des prêtres et des prêtresses abusait si pompeusement de la crédulité. Les habitans de la Phocide, fiers de leurs oracles, jaloux du langage des dieux qu'ils croyaient parler, ne songeaient point au commerce, et se nommaient *Phocidiens.*

Phocie était, dans l'Asie mineure, la dernière ville d'Ionie, au nord : elle ne s'occupait ni de vers, ni d'oracles,

Digitized by Google

donnant leur pays; elle fit de rapides progrès et par ses pêcheries et par l'activité de son commerce; mais elle n'excita point la jalousie des voisins, car les Phocéens s'étaient établis sur un sol ingrat que personne n'enviait.

Malgré l'aridité de ce sol, l'intelligence des nouveaux colons sut profiter de la fertilité des pays d'alentour, en fournissant à leurs habitans des avantages qu'ils n'avaient pas même soupçonnés. La population vigoureuse, suite de l'abondance, obligea Marseille, non d'agrandir ses limites, mais de former à son tour d'autres colonies dans les Gaules et en Espagne.

En observant la conduite des Grecs, en la rapprochant de celle des Phocéens, on trouve les mêmes motifs, les mêmes résultats; mais ce n'est pas encore tout, ils ont entre eux plusieurs autres rapports. Les uns et les autres étaient des navigateurs hardis, qui affrontaient le danger des mers, quoique privés des secours de la boussole. Quel courage ne devaient-ils point posséder, quelles fatigues n'avaient-ils pas à supporter, quels obstacles ne devaient-ils point surmonter? Jouets des vents, exposés à périr sur les côtes qu'ils n'osaient perdre de vue, ils montaient des bâtimens faibles, et

---

mais elle entendait parfaitement la navigation. Un misérable village, appelé aujourd'hui *Foglia Vecchia*, l'a remplacée; telle est l'agonie des grandeurs.


Digitized by Google

chargés de telle manière que le moindre accident était pour eux le dernier.

Les uns et les autres faisaient consister la richesse et le bien-être d'un état dans l'activité de son commerce; ils prodiguaient les encouragemens, aidaient les naufragés, achetaient des barques à ceux que des malheurs non mérités retenaient inactifs. Les uns et les autres entretenaient diverses manufactures, achetaient les matières premières chez l'étranger, auquel ils rapportaient des objets d'utilité et d'agrément, dont la possession devenait tous les jours plus chère à mesure que les demandes augmentaient.

Caffa s'éleva sur d'autres principes; la métropole voulut faire servir son commerce à ses projets d'envahissement; le bien-être des colons n'entrait qu'en seconde ligne, il était subordonné aux avantages de la mère patrie, et par conséquent à l'égoïsme de ses chefs; mais la soif immodérée des richesses est inextinguible, celle qu'on veut assouvir par les conquêtes fait le malheur d'une partie des conquérans et de tous les conquis, tandis que le vœu d'un bénéfice honnête, que le commerce doit procurer, fait le bien de tous.

Dans l'établissement de Caffa, les Génois eurent deux choses en vue, l'une de s'enrichir rapidement, l'autre d'asservir la Crimée; ils commencèrent leurs spéculations avec une sagesse digne d'éloge, ils les terminèrent par un despotisme outrageant.

Digitized by Google

Caffa fut bâtie et comme ville de commerce et comme forteresse à opposer aux naturels du pays et aux Vénitiens. Des intrigues nuisibles aux opérations de commerce, qui exigent la franchise et la loyauté, une force prépondérante, dont on abusait habituellement, furent les causes premières de la ruine des colonies génoises. L'astuce ne réussit qu'une fois, puisqu'elle détruit la confiance; le vœu trop prononcé de dominer le pays où l'on s'établit nuit nécessairement au commerce, parce que toutes les fois qu'on menace un peuple, on met dans la même balance son intérêt et la perte de sa liberté : avec beaucoup de force on l'asservit sans utilité; avec des moyens secondaires on est victime d'une ambition déplacée. Caffa donne une grande leçon de cette fausse politique.

Une poignée d'Italiens faisant fleurir le commerce, fournissant la mer Noire des productions qui manquaient à ses côtes, débarrassant les provinces limitrophes de leur superflu, ne pouvaient effaroucher Mahomet II; sa politique le déterminait à favoriser des étrangers utiles à ses états (1). Mais

(1) Mahomet II s'empara de Constantinople en 1453; il ne conquit Caffa qu'en 1475 : il se contenta, dans le commencement, d'un tribut. Le projet de chasser les Génois s'unit aussi à l'appel qu'ils firent à toute l'Europe d'accourir à leur aide. Comme guerriers, les Génois n'avaient pas assez de forces à opposer à Mahomet; comme marchands, ils n'étaient pas assez modestes.

Digitized by Google

dès qu'il s'aperçut que ces prétendus négocians étaient inquiets, protecteurs, conquérans, qu'ils poussaient leurs prétentions jusqu'à vouloir disposer de la couronne en faveur du prince qui convenait le mieux à leurs vues, alors son raisonnement amena une mesure de sagesse; il augura que ceux qui se croyaient en état de disposer du trône, sous un prince aussi habile que lui, le garderaient pour eux sous un souverain faible : il conçut aussitôt l'idée de les expulser des états dépendans de sa domination. Utile au pays en général, Caffa eût été conservée, malgré les querelles d'Europe; la réflexion l'eût empêchée d'y prendre part; Caffa ambitieuse, intrigante, paya les fautes de l'intrigue et de l'ambition.

De nos jours les colonies n'ont plus le même esprit, il change avec celui de la politique dominante. Nous ne voyons plus de réunions volontaires se former d'elles-mêmes et se proposer pour but le bien de leur patrie confondu avec le leur. De nos jours il ne se forme plus de ces petits états sous le nom de république, qui étaient jadis amis de tout le monde, et qui, durant les guerres, alimentaient tous les partis. Ce n'est plus en Europe qu'il faut songer à faire des établissemens lointains et conservant des intérêts communs avec l'état qui les fonde.

Ainsi les colonies modernes ne sont que le déplacement partiel de quelques familles : elles n'ont

Digitized by Google

de commun avec les anciennes que le désir de leur bien-être ; mais elles feront toujours partie du gouvernement qui les accueillera, sans oser prétendre à l'isolement. D'après nos mœurs, d'après le principe d'égoïsme qui nous isole nous-mêmes sous les rapports d'avantages personnels, une colonie entourée d'états puissans et abandonnée à ses propres moyens, ne se soutiendrait que quelques instans comme association dangereuse, et finirait bientôt par être ou conquise ou dispersée.

Partout où un gouvernement fournit une masse d'avantages à ceux qui consentent librement à venir vivre sous ses lois, il se trouve des gens disposés à les partager. Mais pour attirer des colons de cette manière, il faut que la nature de ces avantages soit telle que l'homme le plus simple partant dans la conviction intime que le gouvernement ne le trompera pas, le bénisse à son arrivée.

On ne quitte son pays que par force, par inconstance ou par famine. On quitte son pays par force, quand une révolution ne laisse que le choix de renoncer à sa tête ou à sa fortune. On l'abandonne par inconstance, lorsque la légèreté de l'individu l'empêche de réfléchir sur ses vrais avantages, ce qui fait qu'il ne les trouve que là où il n'est pas. Lorsque la loi n'a plus de proportion de justice dans la levée des impôts, le propriétaire trop surchargé retranche deux plats de sa table, mais le cultivateur meurt de faim; s'il fuit, cela peut se nommer quitter

Digitized by Google

son pays par famine; cet exemple est commun aux ouvriers et aux artistes de tout genre.

De tous les colons, celui que l'inconstance a arraché à ses foyers sera le moins utile : la société en général n'a point de services à attendre d'un homme dont le goût versatile forme autant de plans que son imagination lui en présente. Les colonies ont tout à perdre en recevant de telles gens parmi elles; leur exemple est dangereux, car l'inconstant se retire sans motif, comme il est venu sans réflexion.

Il est hors de notre sujet de traiter des colonies dont les conquêtes sont le but : elles n'ont lieu que lorsqu'un gouvernement ferme, puissant, riche de son patrimoine et de l'opinion publique, trouve assez de moyens dans sa force, assez de faiblesse dans l'impuissance des autres, pour les assujettir par les armes, et les faire prospérer par le commerce; tels sont les Anglais dans l'Inde.

Sans nous répéter, convenons néanmoins que les entreprises les plus difficiles peuvent s'exécuter par un peuple vigoureux, régi par des lois qu'il aime, pénétré du principe de l'honneur et de la gloire nationale, plus docile par son attachement pour son pays que soumis par la crainte de ses chefs. Mais ce peuple, s'il en existe un, fait cause à part dans les temps où l'égoïsme entrave tout, corrompt tout, et peut finir par tout engloutir.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV.

Relations commerciales entre Constantinople et la Nouvelle Russie durant cette seconde époque.

Ce n'est pas l'histoire du commerce de Constantinople que nous allons tracer; il suffira de donner un aperçu de ses relations avec la Nouvelle Russie.

Il n'y a point de ville plus heureusement située pour le commerce que la capitale de la Turquie; il n'en est pas où l'on profite moins des avantages de la situation.

Bysance imposa jadis des lois aux navigateurs étrangers, en établissant un droit de péage sur son canal; ce n'était pas le canon qui appuyait le pouvoir, et cependant il était respecté. Aujourd'hui le canal est assez mal défendu par des ouvrages modernes, et le respect n'existe plus. Constantinople n'a de volontés que celles qu'on veut bien lui prescrire; c'est un malade qui, dans une lente et douloureuse agonie, essaie des remèdes de tout le monde.

La première atteinte qui nuisit au commerce de Constantinople fut sans contredit la découverte du Cap de Bonne-Espérance; dès lors les marchandises de l'Inde cessèrent d'arriver par terre. D'un autre côté, le gouvernement priva ce beau pays des ressources de l'industrie; il n'y eut plus d'encouragemens à espérer, les lois devinrent arbitraires

Digitized by Google

en suivant la volonté du chef, et le fatalisme dédaigna de prendre des précautions contre ce fléau destructeur, qui, à des époquesplus ou moins rapprochées, n'a cessé de moissonner une partie des habitans de cette belle cité.

Par sa situation, Constantinople semble être appelée à devenir la capitale du monde; par l'insouciance de ses chefs, on la eroirait destinée à en être le tombeau.

Le point central entre l'Europe et l'Asie, invite au commerce de terre et de mer; les richesses du Mogol, des Indes, de la Chine, n'y sont-elles point parvenues par la mer Caspienne et le Pont-Euxin? Les fers, les grains, les pelleteries de Russie, y arrivaient comme à leur débouché naturel : le canal de la mer Blanche, la Méditerranée, la mettent en communication avec l'Arabie, l'Égypte, l'Éthiopie, l'Italie, la Sicile, la France, l'Espagne, le Portugal et l'Angleterre : Gibraltar paraît s'être ouvert pour laisser passer les vaisseaux qui ont à lui offrir les tributs du Nouveau-Monde, tandis que le golfe Adriatique permet aux Allemands un libre commerce avec elle.

La beauté de son canal ne peut se peindre; la magnificence de son aspect efface ce que l'imagination échauffée des poètes a décrit de plus majestueux, a inventé de plus riche en paysage, a décrit de plus pompeux, même à l'aide du charme et de la magie du style.

Digitized by Google

Que de regrets, quand on songe que mille vaisseaux étrangers qui y abordent, que des milliers d'individus qui les montent, n'ont aucune protection à espérer; que, victimes de l'intrigue ou de la mauvaise foi, les marchandises qu'ils apportent sont exposées au gaspillage, à l'avidité des administrateurs, et aux friponneries d'un grand nombre d'agens, de commis, d'employés du gouvernement turc! Ce qui est plus cruel encore pour des navigateurs, ils sont souvent forcés d'essuyer, sans oser se plaindre, les exactions de certains Grecs.

Ici l'indolence végète dans les palais; peu lui importe que les étrangers soient vexés en grand, pourvu que la justice minutieuse *s'exécute en détail*. Il a toujours manqué à Constantinople cet esprit de justice qui protége les propriétés commerciales, et qui assure aux négocians étrangers un recours contre la rapine générale. Si la *police* est plus stricte, plus cruelle même dans cette ville que dans aucun autre pays connu; si, pour un léger manquement, des boulangers, des marchands, des revendeurs, sont cloués à leurs portes par l'oreille; s'ils sont décapités pour la moindre fraude dans le poids ou dans la mesure de ce qu'ils livrent, c'est que le gouvernement veut paraître juste aux yeux d'un peuple dont il redoute les mouvemens impétueux, lorsque son intérêt de tous les jours est compromis; mais il sait conserver son apathie, son indolence sur tout ce qui regarde les

Digitized by Google

étrangers, parce qu'il n'a rien à craindre d'eux.

Quant aux contestations que les négocians étrangers ont avec ceux de Constantinople, personne ne s'en occupe : qu'importent aux Turcs les intérêts des autres nations! le grand-seigneur est censé ne régner que pour lui et une portion des siens. L'impunité permet à un négociant de vendre, pour son compte, la cargaison qui lui est adressée pour le compte d'un autre. Si un Grec nolisé déclare qu'il a éprouvé une avarie, qu'il ne peut continuer sa route, la cargaison se trouve insuffisante pour payer le nolis; si par malheur un changement de destination fait charger la marchandise sur un autre bâtiment que celui qu'on a précédemment nolisé, il faut en passer par tout ce qui plaît aux *amis* auxquels le capitaine était adressé, et perdre sans espoir d'indemnité. Si, dans un naufrage sur la côte, il y a possibilité de sauver plusieurs effets, de quelque nature qu'ils puissent être, ils n'en sont pas moins perdus pour le chargeur.

Les Hollandais étaient, sur la fin de cette seconde époque, les plus empressés d'entre les peuples qui se rendaient à Constantinople. Les Anglais ont constamment apporté des quincailleries, des instrumens d'optique, des draps, des étoffes façon de Turquie, des épiceries, même du café. Les Italiens arrivaient chargés de diverses marchandises, et principalement d'étoffes légères de soie, de petits

Digitized by Google

draps, de pâtes de toute espèce, de toiles peintes, de parfumerie, d'huile et de fruits confits.

Le papier de diverses espèces, le satin, les étoffes de Lyon, le sucre, les armes du Forez, les bonnets de Marseille, les bas de Nîmes, les montres de Genève, le rebut des bijouteries de Paris, les fils d'or et d'argent, et les draps de Carcassonne, étaient les objets principaux que les Français fournissaient à Constantinople.

Les Espagnols expédiaient des plombs, de l'indigo, de la cochenille, du café, du sucre, des tapis, des nattes, des cadis, les draps forts.

Quoiqu'on compte quelques fabriques à Constantinople, les étrangers n'y prennent que de petits objets qui satisfont plutôt la curiosité que l'utilité. Tels sont les selles, les vases de cuir, les brides, les portefeuilles brodés, les schalls et les parfums: on n'ose comprendre dans cette catégorie les articles minutieux, comme les pastilles odorantes, les pipes, les bouquins d'ambre, le tabac à fumer: tous ces objets, dans les plus hauts bénéfices qu'ils donnent aux Turcs, sont loin de compenser les articles également minutieux qu'ils tirent de l'étranger, tels que les aiguilles, les épingles, les peignes, le fil à coudre, les rubans, les cordonnets, etc.

Distinguons maintenant les relations avec la Russie des considérations, précédentes, et observons encore une différence entre les denrées que

Digitized by Google

Constantinople tire de la Natolie et des côtes occidentales de la mer Noire, d'avec celles que la Russie lui fournit. (1)

Les provinces dépendantes de la Turquie ne sont pas dans un état de commerce brillant; elles se ressentent des douloureuses suites d'une agriculture négligée, du despotisme des gouverneurs, et surtout de la passion dominante de leurs habitans, qui est la paresse. Sinope abonde en bois de construction; ils passent pour les plus beaux de la Natolie. On y voit douze chantiers pour les principaux vaisseaux de guerre : indépendamment des travaux de la couronne, les particuliers font construire pour leur compte, et l'on calcule qu'année commune il sort de cette rade trente-cinq bâtimens neufs et propres au cabotage. L'exportation des bois pour la marine étrangère est expressément prohibée.

On vante les fruits de Sinope; ils fournissent à l'existence des campagnes par le commerce prodigieux qu'elles en font. Ces fruits consistent en pommes, poires, noix, châtaignes et figues. La capitale en consomme la majeure partie; et, sur la même côte, on cite Keupra-Aghzi, dont les pommes se

(1) Nous sommes obligés de parler, dans ce chapitre, d'objets communs à la seconde et à la troisième époque de cette histoire, parce que la conquête d'une partie de la Nouvelle Russie n'a pas entièrement changé ce qui se faisait avant.


Digitized by Google

conservent toute l'année; Ak-Liman, Néapolis, Kairan, et quelques autres villes, dont les fruits constituent les principaux revenus.

Sinope expédie chaque année environ trente mille livres de cire blanche. Le village de Kairan envoie des soies à la métropole, et celui de Fakas y fait passer des bois de construction, moins beaux que ceux de Sinope, mais les plus durables de toute la Natolie.

Le cabotage de la capitale avec ses côtes maritimes est augmenté par la quantité de bois de chauffage que la Natolie fournit. Kara-Agad-Jé, Guidoros, Amazia sont les chefs-lieux d'où ce bois s'expédie. C'est dans ces villages qu'on fabrique des ustensiles de bois de diverses grandeurs et de formes différentes; on aime singulièrement à Constantinople ces jolis ouvrages, travaillés avec goût pour le pays : ils consistent en navettes, étuis, boîtes, fuseaux, quenouilles, pipes, vases de toute espèce et d'un beau vernis, métiers à broder, cages, petits meubles d'agrément et d'un joli fini, urnes, mesures pour les longueurs, dévidoirs, outils d'ouvriers.

Un amateur d'antiquité achète quelquefois en Égypte un vase de Natolie, bien peint, bien verni, mais un peu dégradé par l'usage; il croit posséder une rareté qu'il paie d'après sa fantaisie, tandis qu'elle n'a coûté que dix sous à Constantinople.

Digitized by Google

Héraclée et son voisinage abondent en soie d'une qualité inférieure, en fil de lin gris, cire, bois de construction, millet, charbon de chêne.

Constantinople reçoit encore, par le cabotage de la mer Noire, du fil de poil de chèvre, des peaux de bufles, de chevaux; du caviar, des laines; mais celles-ci en moindre qualité, depuis que la Crimée a changé de maîtres, et que ses intérêts lui prescrivent un meilleur usage d'une marchandise supérieure en beauté à tout ce que les provinces environnantes peuvent fournir en ce genre.

Le commerce des esclaves, pris ou achetés en Circassie, en Géorgie ou en Mingrelie, n'est plus aussi suivi qu'autrefois : néanmoins on trouve encore dans le Jassir-Bazar, ou marché aux esclaves, des jeunes filles qui, suivant les intérêts de l'acheteur, sont destinées à peupler le harem du grand-seigneur, des visirs ou des pachas. Ce trafic honteux, où l'avidité insulte la nature, a lieu dans un espace fermé de murs. De grands arbres, entourés de galeries où les marchands se tiennent, paraissent couvrir de leur ombre et cacher à tous les yeux la vente la plus scandaleuse, la plus révoltante, la plus opposée aux droits et aux liens sociaux. La jeune fille est nue, mais enveloppée d'une couverture qui tombe quand un acheteur se présente.

Il part deux ou trois fois l'an une caravane de Trébisonde, portant au souverain le tribut des

Digitized by Google

mines. Il y en a trois d'or pur, cinq où l'or est mêlé avec beaucoup d'argent, et une où le cuivre semble être inépuisable. La situation de cette dernière est à Kuré, environ à cent verstes de Trébisonde. Ce n'est point par les caravanes que le cuivre est transporté à Constantinople ; un vaisseau de guerre vient tous les six mois charger celui qui est dans le dépôt. Le cuivre ouvré est une des principales richesses de Trébisonde ; nous sommes mal informés de la quantité qu'on en exporte.

Le cabotage a également lieu sur les côtes du Boudjiac et de la Moldavie ; les grains, les cires, les cantharides, les peaux non préparées, sont les marchandises qui viennent à Constantinople ; les vins de Moldavie et de Valachie passent le Dniester, et vont se répandre en Petite Russie.

Le cabotage de la seconde époque du commerce de la mer Noire n'a été que très-précaire ; son utilité n'a favorisé qu'un très-petit nombre de spéculateurs, il en a ruiné un grand nombre. Il est de devoir strict de faire connaître certains faits dont les étrangers doivent profiter ; ainsi, avant de parler du commerce de la troisième époque, il faut prévenir un reproche qu'on pourrait nous faire, si nous donnions des louanges à la bonne foi, à la confiance entière que méritent les personnes qui trafiquent sous la protection du Turc. A Dieu ne plaise que nous les accusions d'infidélité ! mais il nous est permis, dans l'intérêt de tous, de con-

Digitized by Google

seiller en général la surveillance la plus exacte, les précautions les mieux réfléchies. Je dirais avec franchise à un négociant espagnol, français ou anglais : « Vous ne soutiendrez point la concurrence » pour le cabotage avec les Grecs; ils sont en pos- » session de ce commerce, et ont des moyens qui » vous manquent, et que vous ne sauriez admettre » sans vous exposer. Ils sont en relations intimes » avec les marchands de l'Archipel, de Constanti- » nople et de Natolie ; ils ne traitent avantageuse- » ment que parce qu'ils parlent la même langue et » suivent les mêmes principes ; celui qui monte la » barque est un parent de celui à qui elle appar- » tient ; celui qui vend la marchandise est le frère » ou l'oncle de celui qui l'expédie; celui qui la » reçoit en Russie est ou l'agent associé ou le com- » mis intéressé dans la cargaison. L'étranger qui » aura à faire à quelque membre de cette répu- » blique commerciale, doit se trouver à sa dispo- » sition. »

Deux motifs lient étroitement le commerce de la Nouvelle Russie avec celui de Constantinople : l'un est la nécessité de faire toucher à cette échelle tous les bâtimens qui entrent et sortent de la mer Noire; l'autre vient de l'ancienne possession de la Crimée et de tout le Boudjiac, qui a accoutumé les Turcs à des habitudes, à des besoins de certains comestibles, dont il leur serait impossible de se passer.

Digitized by Google

L'histoire prouve combien de fois Constantinople a eu recours aux khans de Crimée pour en obtenir des grains ; aujourd'hui que la désorganisation de l'empire ottoman a relâché toutes ses parties ; aujourd'hui que le grand-seigneur consolide l'esprit de révolte, en prenant pour maxime l'obéissance aux rebelles ; aujourd'hui, dis-je, il ne faut qu'un mécontentement des janissaires, qu'un refus fortement exprimé par un pacha, de se soumettre aux ordres du divan, pour occasionner une famine.

Ces événemens peuvent naître tous les jours ; ils seraient d'un danger incalculable pour la Porte, s'ils survenaient dans un temps de guerre avec la Russie.

Durant la paix, la Nouvelle Russie peut entretenir, sans le secours de la Pologne, et Constantinople et son territoire environnant, lorsque la récolte manque en Égypte, ou lorsqu'une rebellion empêche la circulation de ses blés. Quoique la Nouvelle Russie soit le débouché naturel des grains du midi et de l'orient de la Pologne ; quoique son commerce lui permette des spéculations habituelles de ce riche produit avec l'étranger, il n'en est pas moins vrai que les changemens avantageux en agriculture, survenus en Nouvelle Russie durant la troisième époque, lui fournissent déjà assez de grains de toute espèce pour former un commerce de premier rang avec cette seule denrée.

Il est aisé de sentir de quelle importance il est

Digitized by Google

pour la Porte de conserver avec la Russie des relations amicales. Si le Turc était laborieux, surtout s'il était sagement gouverné, il pourrait se passer du reste du globe; mais il est paresseux et soumis à toutes les puérilités, à tous les actes d'injustice et de barbarie, à toutes les déprédations de ses chefs : donc il dépend de tout le monde.

Une barrière, quelquefois insurmontable et toujours dangereuse à franchir, retarde les communications entre la Russie et la Porte. Elle occasionne des lenteurs indispensables, qui font disparaître les avantages de la proximité des deux pays, et qui dureront autant que le peuple, familiarisé avec la peste, ne cherchera point à se préserver de ce fléau.

Dans le cours de la seconde époque, la Russie a tiré de Constantinople des cotons, des huiles, des étoffes pour divans et autres meubles, des couvertures de laine fine et de coton, des odeurs, des fruits secs, du tabac à fumer, de jolies pipes, des schalls. Elle lui a fourni en retour des grains de toutes les espèces, des suifs, des fourrures, des youffs ou maroquin, du poisson séché, des toiles à voiles, du goudron, du chanvre, du fer, du salpêtre, du beurre, des cordages. L'avantage de ce commerce est tout à la Russie, les Turcs ne savent profiter de rien; aujourd'hui ridicules sur une prétention injuste, demain furieux sur un refus justement motivé, ils sont tous les jours de grands et

Digitized by Google

de méchans enfans, auxquels il est quelquefois pernicieux d'accorder ou de refuser. Ainsi ils n'ont qu'une manière de rendre à Constantinople le lustre, l'éclat, la paix, les richesses et le bonheur, c'est de passer en Asie.

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Courtes réflexions.

Cette époque renferme le principal intérêt de cet ouvrage ; il repose sur celui qu'il peut inspirer aux nationaux amis de leur pays, aux étrangers que des spéculations de commerce attirent, à tous les peuples que des relations utiles unissent.

Pour faciliter par un peu de méthode l'intelligence de ce qui nous reste à dire, il est à propos d'admettre une division ; sa simplicité dérive de la nature des choses.

La Nouvelle Russie renferme, comme nous l'avons dit, les gouvernemens de Catherinoslaw, de Cherson et de Tauride : les provinces Russes qui la bornent au nord sont les gouvernemens de Kiow, de Pultawa, de Karkow, une partie de celui de Voronèje ; à l'ouest, une portion du gouvernement de Podolie lui sert de limite ; au midi, elle est bornée par la mer Noire, le Dniester et le Couban ; à l'est, elle aboutit encore à des provinces russes,

Digitized by Google

savoir aux Kozaks du Don, et à une portion du gouvernement du Caucase.

Son étendue de l'est à l'ouest est de plus de *huit* cents verstes, à compter d'Ustlabinskoi, sur le Couban, jusqu'à Doubassar, sur le Dniester ; du nord au sud, la Nouvelle Russie a environ cinq cents verstes, en supposant une ligne droite de la partie la plus au nord du gouvernement de Catherinoslaw jusqu'au point le plus au sud de la Tauride.

Avant que de présenter une description particulière de chacun de ses gouvernemens, donnons une idée du climat de la Nouvelle Russie, faisons connaître ses productions, entrons dans des détails utiles au genre d'agriculture qui lui est propre; nous passerons ensuite à des aperçus succincts sur les diverses provinces (1); nous parlerons des fleuves qui les arrosent, des mers qui les vivifient; cette marche nous conduira naturellement à nous occuper du commerce.

Tous les objets de détails, comme navigation, colonies, établissemens publics, se classeront suivant l'ordre qui leur sera le plus convenable.

---

(1) Il sera séparément traité du gouvernement de la Tauride dans le Voyage que nous donnerons.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Température et climat.

Nous confondrons ici les mots climat et température, et nous entendrons par eux ce que les médecins considèrent comme degré de chaleur, comme causes physiques générales ou communes qui peuvent agir sur la santé des habitans : mais nous ne nous permettrons des observations que pour un petit nombre d'années : car la Nouvelle Russie ayant été pour ainsi dire repeuplée, il serait peu raisonnable de prononcer sur des avantages de climat, que le temps seul peut faire irrévocablement connaître.

Les pays situés sous le même climat n'ont pas la même température : trop de circonstances s'y opposent; les plus générales sont les vents, le voisinage de la mer, celui des volcans, des forêts ou des montagnes. La Nouvelle Russie est trop vaste pour qu'il n'y ait pas des différences sensibles entre quelques-unes de ses parties : en général l'air y est excellent; on ne peut excepter que les alentours de quelques marais dont la communication avec les mers est interrompue en été : Cherson, par exemple, ne jouissait pas d'un air très-sain, mais les travaux que l'on a faits en donnant de l'écoulement aux eaux croupissantes, l'améliorent tous les jours.

Digitized by Google

Parmi les différences dont nous avons parlé, on doit distinguer l'air du Stèpe, celui des bords de la mer, de l'air qu'on respire dans les montagnes de Crimée.

L'air du Stèpe est peut-être le plus pur de l'Europe (1); le froid y est vif sans doute en hiver, mais le vent moins impétueux que sur les bords de la mer; il n'est pas rare de voir s'écouler quelques années sans neige, tandis que les pays environnans au nord et à l'ouest en sont couverts. Ce que nous avançons n'est pas une règle invariable: quel est le point sur le globe qui n'éprouve pas ces variations? Le voyageur traversant le Stèpe dans un hiver rude, trouvant de la neige partout, écrira dans son journal : « C'est ici le *séjour des frimas.* » Mais nous, qui sortons parfois en frac jusqu'aux fêtes de Noël (et par conséquent jusqu'aux Rois du nouveau style), nous sera-t-il permis de n'être pas de son avis?

Les bords de la mer sont partout exposés à de grands vents, l'air qu'on respire sur les côtes du Pont-Euxin est extrêmement vif, mais d'une grande pureté; on observe, principalement à Odessa, que les tempéramens les plus faibles s'y fortifient; il est

(1) Il nous est souvent arrivé, en voyageant, de passer des nuits dans toutes les saisons de l'année, au milieu du Stèpe, sans tente, et sans avoir éprouvé la moindre incommodité.

Digitized by Google

vrai qu'on doit en excepter les affections de poitrine. Les vents sont très-variables sur la côte occidentale de la mer Noire; on ne remarque que dans juin, juillet et une partie d'août une certaine constance dans le vent de nord. Dans une autre saison, on doit s'attendre à des variations très-fréquentes. Aussi les maladies occasionnées par l'air et nommées contagieuses, ne règnent jamais sur ces côtes, et tandis que des fièvres affligent d'autres contrées, les habitans de celle-ci en sont exempts. La pression de l'atmosphère affectant particulièrement les corps organisés, et occasionnant plusieurs altérations dans l'économie animale, qui toutes ont rapport à la santé, à la vie, aux maladies, on pourrait soupçonner cette irrégularité dans les vents d'agir sur la pression atmosphérique d'une manière avantageuse à ces régions.

On respire dans les montagnes de la Crimée un air constamment sain, les aromates y répandent plus de parfums qu'en Suisse; la plupart des végétaux, notamment le cardamôme et l'absinthe, y sont chargés d'une plus grande quantité d'huile et de sel âcre.

La température de l'hiver est conditionnellement plus douce dans la Nouvelle Russie que celle qu'on éprouve dans le nord de la France : que ce mot *conditionnellement* n'effarouche personne. Depuis Odessa jusqu'au soixantième degré de latitude il n'y a point de montagnes; ainsi lorsque le vent de

Digitized by Google

nord souffle constamment, tout ce qui est situé sur son passage est soumis à son influence, tandis que les autres vents rendent à la Nouvelle Russie la température que promet sa position géographique: voilà pourquoi on ne peut assimiler le climat de la partie montagneuse de la Crimée, surtout de celle qui borde la mer, avec celui du reste de la Nouvelle Russie. De même aussi lorsque le vent de nord se fait ressentir dès le commencement de l'hiver, il en résulte pour ce pays non abrité un froid beaucoup plus vif que celui qu'on éprouve ailleurs sous la même latitude.

Ce qui a été dit dans le chapitre IV de la première époque, a besoin d'un peu d'*extension*; on ne craint pas de se répéter quand *on* veut *établir* des faits peu connus.

Nous avons avancé qu'il suffisait de deux degrés de froid pour geler les bords de la mer à une distance de plusieurs pieds; c'est un phénomène que nous tâcherons d'expliquer, sans donner notre opinion comme irréfragable. La glace se forme d'abord par une pellicule très-mince sur sa surface, et qui touche immédiatement l'air; des filets très-déliés s'inclinent diversement formant des angles aigus et obtus; la multiplicité de ces filets augmentant avec le froid, ils se réunissent et forment avec la pellicule de glace un corps solide plus ou moins épais.

L'état de l'air et celui du repos, soit dans la

Digitized by Google

masse d'eau exposée à la gelée, soit dans l'air qui touche cette eau, peuvent seuls donner une solution de la manière brusque dont la mer se gèle.

Il est très-naturel que la mer, agitée par le vent, n'acquière pas subitement l'état de congélation; il est néanmoins d'expérience certaine que, lorsque les bords du golfe d'Odessa se prennent, il règne sur la côte un petit vent sec. Or, un grand vent diminue la violence du froid et agite les flots, qui ne peuvent alors se convertir en glaces; le vent sec, au contraire, chasse l'air moins froid qui était à la surface de l'eau et le remplace; il n'est pas assez fort pour troubler l'action du froid, et il lie sur les bords cette petite pellicule de glace, première opération de la gelée.

2°. L'état de repos insensible tant de la masse d'eau exposée à la gelée que de l'air qui la touche immédiatement, empêche l'eau de geler, quoique elle ait acquis un degré de froid plus que suffisant à sa congélation; mais aussitôt qu'elle est agitée, elle se gèle avec une grande promptitude. Ce principe adopté, il est vraisemblable que déjà l'eau des bords de la mer avait atteint le degré de froid nécessaire, et que son immobilité, troublée par le vent sec, détermine sa prompte congélation sur les bords.

La force d'attraction étant plus également répandue sur une masse d'eau calme et uniformément refroidie, les parties intégrantes de l'eau

agissant avec une force égale les unes vis-à-vis des autres, retiennent leurs efforts comme suspendus; une secousse détruit cet équilibre, qui empêchait les molécules de l'eau de s'unir.

On explique bien plus aisément comment, dans les grands froids, la mer gèle à plusieurs lieues d'étendue. Tous les fleuves de la Nouvelle Russie, excepté le Bog et le Dniester, viennent du nord; les glaces qu'ils charrient sont poussées dans les golfes par le vent d'est; elles tournent long-temps, elles s'unissent, et, jetées à la côte, elles commencent la chaîne à laquelle les nouvelles glaces ajoutent une plus grande étendue; quand le vent diminue, la glace augmente, et ses progrès sont proportionnés à la durée du froid.

C'est ici qu'on doit placer le relevé des expériences faites pendant dix ans sur la rigueur ou la beauté des hivers. Odessa étant le lieu où j'ai habituellement noté les degrés de froid, ces observations ne peuvent, rigoureusement parlant, se rapporter qu'à ce point de la Nouvelle Russie; mais on peut juger des autres par approximation.

Extrait du relevé des Observations sur la température.

THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.

Année 1805.

Hiver inconstant, sans être rude; les plus grands

Digitized by Google

froids ont duré 17 jours. Le thermomètre a varié de 3 à 10 degrés au-dessous de o.

1806.

A peine a-t-on eu ce qu'on nomme un hiver; le plus grand froid a été de 11 degrés, et n'a duré que 2 jours.

1807.

Tout l'hiver a consisté dans 20 jours de froid, depuis o jusqu'à 9 degrés; le 22 décembre on dînait portes et fenêtres ouvertes, et sans feu.

1808.

L'hiver n'a commencé qu'en février; souvent 8, 10, 14, deux fois 16, un jour 19 degrés; novembre, doux; décembre, 6 jours de 3 à 7 degrés.

1809.

Le 11 janvier, 18 degrés de froid; le 19, 1 de chaud; variation perpétuelle de o à 7 et 12 degrés; décembre, 4 jours de 6 à 7 degrés.

1810.

Très-beau jusqu'au 22 février; 9 à 17 en décembre, habituellement rigoureux, variant de o à 17 degrés.

1811.

Superbe hiver; petits froids en février; décem-

Digitized by Google

bre, constamment froid de 6 à 14 degrés; le plus grand a été de 17.

1812.

Hiver rude; en janvier, constamment 2, 5, 7, 9, même une fois 15 degrés de froid; décembre, très-rigoureux, souvent 15 et 18 degrés de froid.

1813.

Le froid très-rigoureux en janvier jusqu'à 20 et 21 degrés; novembre et décembre, doux, excepté le 20, où il y a eu 18 degrés; le froid a baissé le surlendemain à 13, puis à 6.

1814.

L'hiver n'a commencé que le 5 de février; il y a eu 15 jours de grands froids de 5, 10, 14 et 18 degrés.

Sur ces dix années, il y a eu cinq hivers très-doux, deux très-inconstans, et trois de rigoureux.

La neige n'a, pendant quatre de ces dix années, duré que quelques jours; pendant trois autres, une quinzaine; dans les trois restantes, elle a couvert la terre durant deux mois.

Le printemps s'annonce avec le mois d'avril; et habituellement du dix au quinze la terre est couverte de verdure. Dans cette saison, des fleurs de mille espèces offrent sur le Stèpe un tapis varié de toutes les couleurs; un parfum délicieux embaume

Digitized by Google

l'air, et le voyageur serait en extase s'il n'était troublé dans son admiration par la réflexion pénible que ce riche sol est dénué de bras. Les pluies du printemps décident des récoltes; sur dix années, on peut en compter deux de moins abondantes; mais jamais il n'y a ce qu'on appelle ailleurs une récolte perdue.

Le Stèpe varie en été, suivant le plus ou le moins de sécheresse; les grandes herbes acquièrent une hauteur démesurée, ordinairement elles montent jusqu'à trois pieds; j'en ai vu sur des fonds bas s'élever jusqu'à sept: on ne peut attribuer cet effort de végétation qu'à la profondeur d'une terre vierge, grasse, surchargée de sucs nourriciers. Les herbes sont tellement touffues qu'elles garantissent la terre des ardeurs du soleil, et les rosées si abondantes, qu'elles ont pénétré le sol avant que le soleil les pompe de nouveau. A mesure que les herbes sèchent, elles occupent un moindre espace; les premières pluies en font pousser de nouvelles dans les interstices, et, de cette manière, les bestiaux sont toujours fournis d'une pâture fraîche. Les exhalaisons des grandes herbes ne sont nullement malsaines, quoique souvent, avant le lever du soleil, et quelquefois à son coucher, il se forme des brouillards entre les collines; les villages situés dans les lieux les plus bas n'en éprouvent aucune incommodité.

Le vent du nord souffle habituellement durant

Digitized by Google

les chaleurs, il ne les modifie cependant pas ; il a perdu sa fraîcheur en parcourant un espace immense, si long-temps échauffé par le soleil ; car la longueur des jours augmentant à mesure qu'on se rapproche du pôle pendant l'été, l'on peut conclure que la chaleur est plus forte en été dans la Nouvelle Russie, que sur tous les points des autres pays situés sur le même degré. On a souvent plusieurs jours de suite de 17 à 26 degrés de chaud ; jamais je n'ai vu le thermomètre atteindre au-delà de 26 $\frac{1}{4}$, et cette température n'a duré qu'un jour. Les grandes chaleurs ne se maintiennent jamais à 25 degrés ; il y a des variations presque toutes les semaines.

Un habitant du midi de l'Europe *disait :* « Ce » soleil, si ardent dans la Nouvelle Russie, ce soleil-» là n'est pas le nôtre. » En effet, on peut ici s'exposer sans danger à toute sa violence ; les ouvriers les plus sujets à en recevoir de funestes impressions ne discontinuent pas leurs travaux ; un maçon chante en blanchissant un mur exposé au midi et qui réfléchit des rayons brûlans ; un tailleur de pierres s'endort en juillet aux heures de repos, en posant sa tête sur son ouvrage, et quelquefois cette tête est nue. Sous une même latitude, Genève, Mâcon, Guéret, La Rochelle ont des rues désertes depuis deux heures jusqu'à quatre ; à Odessa, on n'est contrarié que par le vent ; jamais l'ardeur du soleil n'a empêché personne de sortir

Digitized by Google

Dans certains pays on éprouve un désagrément de plus et qui accompagne les extrêmes chaleurs, c'est un sentiment de pesanteur, d'accablement, de lassitude, inconnu ici.

L'automne est pour ces contrées la plus belle de toutes les saisons. Le printemps dure peu, on passe rapidement du froid au chaud; mais un bel automne est une compensation presque certaine : le Stèpe conserve sa verdure jusqu'en décembre. Quand l'automne est par trop pluvieux, lès terres présentent de grandes résistances à la charrue, on l'atièle communément de six ou huit bœufs.

La côte occidentale de la mer Noire, et principalement Odessa, est exposée à une poussière d'autant plus habituelle, que le vent souffle longtemps. L'extrême largeur des rues d'Odessa n'a pas encore permis de les paver (1). Les chemins qui conduisent à cette ville sont couverts de chariots sans interruption, et leur marche fait voler des nuages de poussière, qui ne peuvent être dissipés que par le vent d'est. En rapportant les inconvéniens de cette poussière, n'omettons pas de dire qu'elle n'est point malfaisante comme à Naples ou à Vienne; on ne voit pas ici des gens constamment exposés à l'air, avoir les yeux bordés de rouge : quoiqu'il soit hors de doute qu'il ne peut être indifférent pour la santé de respirer ces particules

---

(1) On s'en occupe maintenant.

Digitized by Google

terreuses, il est également constant que personne n'en est incommodé. Les roues des chariots n'étant point ferrées, du moins parmi ceux qui servent au transport des blés et de toutes les marchandises, la poussière est moins divisée, et ne renferme pas de parties ferrugineuses.

Il est possible que lés brouillards qui règnent sur la mer Noire en automne, en hiver et au printemps, lui aient valu le surnom qu'elle porte. Ces brouillards sont beaucoup moins fréquens dans l'intérieur du pays. Tout le monde sait que le brouillard qui n'est composé que de parties aqueuses n'a point de mauvaise odeur et n'est pas nuisible. Il arrive souvent que, sur les bords du Pont-Euxin, un brouillard très-épais succède en peu de minutes au temps le plus serein : pour expliquer ce phénomène, il faut se rappeler que les brouillards ne sont que des petits nuages formés dans la plus basse région de l'air ; et les nuages, que des brouillards épais et élevés : or, la différence de la densité qu'il y a entre les vapeurs aqueuses et l'air, la direction des vents qui emportent ces vapeurs dispersées dans l'air les poussant vers la terre, où ils les condensent, paraissent l'explication la plus naturelle de ce phénomène.

Dans certaines années, à peine entend-on deux ou trois fois le tonnerre gronder ; mais aussi il en est d'autres où ses éclats se répètent souvent. Jamais je n'ai vu ailleurs un orage s'annoncer d'une

Digitized by Google

manière plus imposante, et jamais aussi je n'ai entendu la foudre éclater avec plus de violence. Une observation de dix années m'a convaincu que, sur vingt orages se formant à l'entour d'Odessa, à peine trois fondent sur cette ville; aussi, il arrive souvent que le pays a été fortement arrosé, même à une distance d'une demi-lieue, sans qu'Odessa ait eu une goutte d'eau.

Les corpuscules qui s'élèvent des corps durs, nommés météores aériens, n'occasionnent point ici d'exhalaisons malignes, soit que le sol n'en renferme point le principe, soit que les vents les dissipent. Les météores aqueux, tels que la pluie, la neige, la grêle, ne sont pas augmentés par le voisinage de la mer; il pleut plus souvent du vent de terre : la rosée paraît être une exception, elle est beaucoup plus forte ici qu'à quelques lieues dans les terres.

La grêle détruit rarement l'espoir de tout un canton : un fait de ce genre n'est pas encore venu à notre connaissance; la grêle nuit quelquefois à certains champs, mais jamais généralement.

Déjà nous avons parlé de la neige; nous avons dit que plusieurs hivers en étaient exempts : l'inconstance de la température doit nécessairement suivre celle des vents; ils varient à l'infini pendant l'hiver, mais l'habitude des gens du pays est constamment la même; ils ne comptent jamais sur la neige du midi de la Nouvelle Russie pour leurs

Digitized by Google

voyages : l'usage est de ne prendre les traîneaux que sur les frontières du gouvernement de Podolie, de Kiovie ou de Petite Russie.

Le même usage les fait quitter sur les frontières à ceux de l'intérieur du pays qui se rendent dans la Nouvelle Russie. Ainsi, l'échange des voitures avec les traîneaux, ou des traîneaux avec des voitures, se fait à Doubassar, Balta, Kiow, Crementchouk et Catherinoslaw.

CHAPITRE III.

Arbres, Plantes.

Ailleurs on s'arrache à main armée un pouce de terrain aride, on invoque les lois et leurs commentaires, on fatigue les juges, on se donne en spectacle à un public qui s'en amuse sans s'y intéresser, et l'on dispute souvent à grands frais une petite portion de terre surchargée d'impôts; ici des fonds excellens sont offerts ou gratuitement, ou à de bien légères conditions, aux hommes laborieux qui peuvent s'enrichir sans efforts. Pour réussir, il ne faut que le vouloir; la terre est de la plus grande fécondité; elle est, à la vérité, dénuée de bois, excepté dans le nord des gouvernemens de Catherinoslaw et le sud de la Crimée.

La partie non boisée de la Nouvelle Russie supplée avantageusement au bois de chauffage par les grandes herbes séchées et nommées *bourrian* : la

Digitized by Google

bouse de vache exposée au soleil, les débris des bergeries, donnent un excellent combustible qu'on se procure à vil prix; on a de plus le charbon de Besse-Arabie, et pour autre ressource, des bois venus de l'intérieur par le Dnieper.

Les arbres communs à la Crimée et aux autres gouvernemens, sont le chêne, le pin, le genevrier, le hêtre, l'ormeau, le peuplier, l'acacia, le peuplier blanc, le tremble, le tilleul, le mûrier, l'érable, l'aune, l'obier, le sureau, le troëne.

Parmi les arbres fruitiers communs à la Crimée et au reste de la Nouvelle Russie, on distingue le *pyrus malus*, *pyrus sidonia*, *pyrus salici-folia*, *prunus cerasus*, *prunus fruticosa*, *prunus domestica*, *prunus armeniana*, *amygdalus persica*, *juglans regia*, *corylus avellana*, *sambucus nigra*, *vitex*, *fagus castanea*, *cerasus bigarella*, *prunus avium*, *juglans*, *mespitus*.

On ose à peine rendre compte de la facilité avec laquelle tous les fruits se propagent dans ces contrées : on craint de paraître exagérer; pour rendre très-vraisemblable ce qu'on ne se permet pas de tracer à cet égard, il suffit de dire que, dans l'espace de six années, la ville d'Odessa s'est fournie de tous les fruits spécifiés ci-dessus à aussi bon marché qu'aucune ville d'Europe située sur la même latitude, et tous ces fruits viennent de ses jardins. Les pommes surpassent en grosseur celles de France et d'Italie, les pêches y sont aussi succu-

Digitized by Google

lentes, et la prune reine-Claude a même plus de parfum. Nous avons vu des noyers atteindre dans cinq ans dix-sept pieds de hauteur, et avoir donné du fruit assez abondamment la septième année.

Arbres et arbustes particuliers à la Crimée.

Le chêne rouge s'y plait aussi-bien que le grand hêtre et le platane. On y trouve le térébinthe, l'arbousier, le sureau aquatique, l'aubépine, le grand frêne, le frêne à manne, le cornouiller, la viorne, le grenadier, l'amandier, le laurier, l'épine-vinette, le néflier, l'épine-vinette au bois jaune, le caprier, le baguenaudier, le buisson ardent, et une foule d'autres arbres ou arbustes dont la nomenclature nous conduirait trop loin.

Légumes.

Une longue et fastidieuse énumération de tout ce qui se récolte en ce genre, soit en Tauride ou Crimée, soit dans le reste de la Nouvelle Russie, n'ajouterait rien à ce qu'on peut et doit attendre d'un fond excellent et d'un ciel aussi beau. On ne pourrait peut être s'étendre que sur les espèces étrangères qu'il serait possible d'introduire encore; mais ce genre de travail se lie trop intimement avec l'intérêt des propriétaires, pour ne pas espérer qu'ils s'en occuperont. Je ne dois cependant pas oublier la pastèque ou melon d'eau, qui

Digitized by Google

croît ici avec facilité, et en si grande abondance, qu'elle est la principale nourriture du peuple pendant les chaleurs. Ce fruit acquiert dans ces provinces une grosseur démesurée, et surpasse en saveur celui de la même espèce, qui jouit dans le Levant d'une si grande réputation de bonté.

Plantes particulières à la Crimée.

On y trouve pour la teinture la garance, le pastel, le gaillet, le croton et la gaude. Sur les terres imprégnées de sel, soit qu'elles environnent les lacs où il se forme, soit qu'elles soient situées de manière à recevoir les parties salines que le débordement de ces mêmes lacs y conduit, on trouve l'*atriplex laciniata* en assez grande quantité pour faire de l'excellente soude.

« On trouve en très-grand nombre, et d'une qua-
» lité spécifique, les plantes suivantes dans toutes
» les montagnes (1) : *Convolvulus scamonea*, la pi-
» voine avec des racines aromatiques, *bella dona*,
» les belles herbes fébrifuges de *chamædrys*, *cha-*
» *mæpithys* et *scordium*, la rue, la sauge, la
» mélisse, l'armoise pontique, *dictamnus albus*,
» *ruscus*, et autres médicinales.

» Outre les plantes maritimes qui se plaisent sur
» le rivage pierreux, on trouve la véritable tanaisie
» vulgaire des pharmacopées, à laquelle les Grecs

(1) *Voyez* l'ouvrage de M. Pallas.

Digitized by Google

» de cette contrée donnent aussi le nom analogue » de *lewithochorto*.

» En juin, on a observé en Crimée les plantes » suivantes : *Veronica spicata*, — *paniculata*; » *Lolium perenne*; *Melica lanata*, — *altissima*; » *Holcus odoratus*; *Panicum viride*, — *crus galli*; » *Elymus Medusæ*; *Scabiosa ucranica*; *Gallium* » *verum*; *Sium*, — *falcaria*; *Pimpinella dioïca*; » *Statice coriaria*, — *trigona*; *Verbascum nigrum*, » — *thapsus*; *Eryngium campestre*; *Salsola tragus*, » — *kali*; *Onosma echioïdes*; *Echium rubrum*, — » *altissimum*, — *vulgare*; *Asparagus vulgaris*, — » *volubilis*; *Hyacinthus mæoticus*; *Ornithogalum*, » — *narbonense*; *Allium descendens*, — *pallens*; » *Dianthus dichotomus*; *Cucubalus otites*, — *tata-* » *ricus*; *Gypsophila paniculata*; *Polygolum*, — » *convolvulus*; *Peganum harmala*; *Agrimonia eupa-* » *toria*; *Euphorbia segetalis*; *Reseda*, — *lutea*; » *Rubus fruticosus*; *Prunus spinosa*; *Rosa pygmea*; » *Potentilla recta*; *Delphinium consolida*; *Teu-* » *crium*, — *chamædrys*, — *sibiricum*; *Marrubium* » *peregrinum*; *Salvia æthiops*, — *nemorosa*; *Phlo-* » *mis herba venti*; *Melampyrum arvense*; *Stachys* » *annua*; *Lamium purpureum*; *Lepidium salsum*; » *Sisymbrium altissimum*; *Crambe maritima*; *Bru-* » *nias cakile*; *Melilotus flava*; *Medicago falcata*; » *Coronilla varia*; *Lathyrus pratensis*, — *tubero-* » *sus*; *Vicia crocea*; *Astragalus onobrychis*; *Trogo-* » *pogon pratense*, — *orientale*; *Centaurea amara*,

Digitized by Google

» *Centaurea tatarica, — salmantica, — scabiosa,*
» *— solstitialis, — paniculata; Artemisia austriaca,*
» *— santonica, — absinthium, — campestris; Xe-*
» *ranthemum annuum; Achillea, — millefolium;*
» *Onopordum acanthium; Carduus nutans, —*
» *carduus acanthoïdes, — polyanthemus, — cya-*
» *noïdes; Inula germanica, — oculus Christi; Car-*
» *thamus lanatus; Chrysanthimum segetum; Cicho-*
» *rium, — intybus; Gnaphalium arenarium; Alcea*
» *ficifolia; Hypericum perforatum, etc. etc.*

CHAPITRE IV.

Réflexions préalables à l'article AGRICULTURE.

La composition de cet ouvrage a eu pour but principal de faire connaître aux étrangers un pays nouveau, de leur donner un aperçu de ce qu'il a été, de ce qu'il est, et des espérances qu'il promet : on s'est proposé de procurer aux négocians des notions certaines sur les ressources que la Nouvelle Russie peut fournir à leurs spéculations, d'indiquer à l'Europe quels avantages elle peut lui offrir. Néanmoins, un objet d'un autre genre a dû nous intéresser également ; c'est celui d'éclairer les cultivateurs sur des moyens différens de ceux qu'ils pratiquent dans l'administration de leurs domaines. Cette dernière considération se change en devoir, quand on réfléchit que la Nouvelle Russie étant peuplée de gens de tous les pays, chacun a

Digitized by Google

voulu suivre la méthode qu'il employait ailleurs.

La nature indique des différences dans la culture qui doivent être soumises aux divers climats : les productions varient, avec l'art de les multiplier, selon les températures et l'espèce du sol. Il suit de ce que nous venons de dire, que l'article *Agriculture* n'a été composé que pour les habitans de la Nouvelle Russie; ainsi son intérêt ne dépasse point ses limites. Il y a mieux, c'est que les moyens qu'on va indiquer sur la culture, le soin des bestiaux, les semis, sont si simples et si généralement connus, qu'on ne les retrace que pour donner aux propriétaires du Stèpe la petite mortification de n'avoir pas su les employer plus tôt.

CHAPITRE V.

Agriculture.

Nous avons trop souvent cité la bonté du sol de la Nouvelle Russie pour ne pas donner à l'article *Agriculture* toute l'étendue qu'exige un objet aussi intéressant.

Considérons d'abord ce point fondamental des ressources, de la force, du bien-être d'un empire sous le rapport politique applicable au pays dont nous parlons; disons ensuite en quoi consiste maintenant l'art qu'il pratique dans la culture des terres, et présentons ce que l'expérience nous a démontré être le plus utile pour son amélioration.

Digitized by Google

L'agriculture encouragée en Nouvelle Russie, et considérée sous le rapport politique.

Il est de la politique et de l'intérêt général d'un empire, que les provinces les plus fertiles soient occupées par des hommes industrieux et amis du travail. La surabondance des denrées qu'elles procureront sera un bienfait répandu sur les provinces moins heureuses. Premièrement, on cessera de fatiguer ailleurs un sol ingrat pour certain genre de culture, et les mêmes bras employés à un travail infructueux, cultiveront avec avantage ce qui sera convenable au terrain nouveau sur lequel ils s'exerceront; en second lieu, il y aura une population plus considérable, puisqu'un bon fonds tend à l'augmenter, tandis qu'un mauvais la diminue.

Les forêts d'où l'on tire les mâtures, les bois de construction, le goudron, le miel et la cire; le sol où l'on cultive la vigne, les montagnes où l'on élève les bestiaux, n'ont jamais autant d'habitans que les plaines où le blé, les légumes, le lin, le chanvre, trouvent un terrain qui leur est propre.

Une suffisante quantité de cultivateurs, répandue sur des provinces fertiles, procure ou l'abondance dans l'état, ou répare ses mauvaises récoltes, ou donne la loi aux étrangers en vendant ses denrées à plus bas prix. La Russie a le blé nécessaire; elle a les toiles, le goudron, le fer, le cuivre, la cire; ainsi l'avantage réel qu'elle trouvera dans la popu-

Digitized by Google

lation de la Nouvelle Russie, sera d'être l'arbitre de la valeur des grains en Europe : à cet avantage il s'en joint un bien naturel, c'est que les hommes qui n'ont point ailleurs une existence facile, viennent la chercher dans un pays où la bonté du sol la procure.

Quand les provinces les plus fertiles d'un empire en sont aussi les frontières, on ne saurait trop hâter leur population. Des provinces dégarnies de bras exposent les ressources qu'elles renferment, défendent mal leurs magasins; tout y devient difficile, depuis la résistance jusqu'au transport des denrées dont un ennemi profitera.

Lorsque des mers baignent ces provinces, lorsque des fleuves les arrosent, elles invitent le commerce à profiter de leur abondance; il faut donc le répéter encore, leur succès est lié à leur population. L'état qui ne considère l'agriculture que du côté de la subsistance, s'expose dans les années de disette, et atteint rarement au but du bonheur public; celui qui l'envisage comme l'âme du commerce, ne manquera jamais, et assurera le bien-être de tous.

Il est vrai qu'un état est déjà bien fort quand il n'a pas besoin de ses voisins; mais il est également vrai qu'il double sa force s'il leur fournit des moyens d'existence. On se passe d'objets de luxe et de fantaisie; on se passe des besoins factices, mais les besoins réels crient impérieusement; et

Digitized by Google

puisqu'il faut les satisfaire pour exister, la sagesse doit faire consister la véritable richesse dans la constante possibilité de pouvoir fournir aux besoins réels des autres nations.

Rien ne fatigue le peuple, rien ne décourage le laboureur, autant que les changemens continuels dans le prix des blés : l'état, qui en a peu, est perpétuellement soumis à ces vicissitudes; l'Espagne l'éprouve tous les ans.

Toutes les fois qu'un peuple tire ses grains de l'étranger, non-seulement il laisse son numéraire dans les mains des vendeurs, mais il nourrit à ses frais tous ceux qui sont employés dans cette opération : le commerçant, le manufacturier des toiles pour les sacs, les employés dans la vente et dans l'achat, les charretiers, les mesureurs, les douanes, les navigateurs, tout le monde y gagne; un seul y perd. A qui reviennent les avantages? au peuple agriculteur : qui peut faire fleurir l'agriculture? la population et réciproquement.

Mais ce n'est pas assez que de soigner l'agriculture, il est de la saine politique de rendre les communications faciles. On ne sait pas assez apprécier en Russie le bienfait de la circulation libre des produits dans un empire aussi vaste; on n'est pas assez reconnaissant de cette franchise des grandes routes, premier moyen de vivifier toutes les provinces. A cet avantage inappréciable, il faudrait ajouter celui de la destruction d'un principe d'économie mal

entendu, je veux parler de la lésine de certains propriétaires possesseurs des digues sur lesquelles passe la grande route; ils ne savent opposer qu'une faible résistance aux torrens du mois d'avril; aussi les ponts ne durent-ils qu'un an; les digues sont renversées tous les printemps, et les transports ou les voyageurs doivent patienter jusqu'à leur reconstruction.

Une faute commune à tous les gouvernemens, c'est de ne pas encourager une profession aussi noble que celle du laboureur par quelques distinctions honorifiques. Celui qui n'a que ses bras à offrir à la société, doit-il être privé des récompenses accordées à ceux que ses bras font vivre? Au premier coup d'œil, cette proposition paraîtra peut-être ridicule, parce qu'il est plus facile de rejeter une innovation que d'en peser les conséquences; mais je traite dans ce moment le rapport que la saine politique doit avoir avec l'agriculture; ainsi rien de ce qui se lie avec mon sujet ne lui est étranger.

Une considération à mériter, comme la récompense de l'industrie et du travail, est toujours un acte honorable de justice : une considération distinguée à accorder à la classe la plus utile, me paraît un devoir.

L'illustration d'une famille peut s'acquérir de mille manières; la plus estimable est celle qui naît du zèle à remplir les vertus, les devoirs, les obligations propres à la classe dans laquelle l'homme

Digitized by Google

est né. Une médaille d'argent accordée dans chaque district à celui qui aurait le mieux soigné ses champs, ses bestiaux, ou développé des changemens utiles en agriculture, serait une récompense peu coûteuse, et, j'ose le dire, très-politique.

Cette médaille, distribuée chaque année à la fin des récoltes, et le jour de Sainte-Catherine, porterait d'un côté un emblème représentant une femme couronnée d'épis, de l'autre une charrue. On y adapterait une inscription convenable, et on éloignerait sans distinction d'hommes libres, ou non, tous ceux dont la réputation serait mauvaise, tous ceux que la passion pour l'eau-de-vie a rendus intempérans.

Parmi les avantages bien certains de cette institution, je distinguerais d'abord l'émulation, d'où naît l'amour du travail; en second lieu, la considération pour la famille, dont un des membres a été récompensé; en troisième lieu, la facilité à assortir, dans les mariages, le laboureur pauvre, mais estimé, avec une fille riche, et c'est ainsi que l'ordre social rendra hommage à l'ordre naturel; plus encore, la rivalité naîtra : sur le champ de bataille, la rivalité mène à la gloire; sur le champ cultivé, la rivalité conduira à l'abondance.

En dernière analyse, on pourrait, tous les trois ans, rassembler dans chaque district les vainqueurs des années précédentes, et s'entretenir avec eux des observations qu'ils doivent avoir faites sur les

Digitized by Google

moyens d'améliorer l'agriculture d'un sol qui leur est commun ; tous les cinq ans, on pourrait réunir dans le chef-lieu du gouvernement tous les individus récompensés pendant les sections antérieures, et former, durant deux ou trois semaines perdues pour les travaux, puisque ce serait en hiver, une société d'agriculture précisément convenable à chaque gouvernement. S'il est des objections sérieuses contre ce projet, je les ignore ; mon but est d'être utile au pays qui m'a adopté, au souverain que l'univers admire, au brave peuple russe, que j'ai tant appris à aimer.

Je n'ai qu'un mot à dire sur les manufactures à établir en Nouvelle Russie, et ce mot, *c'est de les bannir de cette partie de l'empire. C'est un acte* irréfléchi que de vouloir établir des manufactures sur des fonds excellens, tant qu'il reste des terrains en friche. Les manufactures font le bien d'un état, ou même d'une province dont la population excède la portion des terres sur lesquelles on vit. On calcule toujours mal, lorsqu'on n'établit pas une proportion exacte entre ce que les autres font, et ce qu'on doit faire soi-même : avant d'imiter l'industrie de ses voisins, il faut se rendre raison de leurs motifs, et les comparer aux siens. C'est à l'agriculture à fixer le moment où les manufactures doivent s'établir ; l'agriculture, aidée par le commerce, augmentera la population, et l'instant où le sol aura des bras superflus pour sa culture sera

Digitized by Google

celui que la sagesse industrieuse indiquera au fabricant.

Il est pour les cultivateurs des charges onéreuses que la nécessité a établies, et que l'humanité modifiera, adoucira. Le cultivateur a bien assez de ses travaux; qu'on lui laisse du moins la possession tranquille de son modeste toît! L'obligation de loger les militaires trouble la propriété, décourage le laboureur; il ne trouve que des désagrémens à la suite de son travail; son repos est interrompu; il n'est plus le maître dans sa cabane, et le droit d'abuser, que son hôte s'arroge, lui enlève jusqu'au droit de se plaindre. Que l'on me pardonne cette dernière observation; elle est inséparable de la partie politique de l'agriculture; et, ne le fût-elle pas, peut-on se refuser à former des vœux pour le bonheur de celui qui nous aide à vivre?

CHAPITRE VI.

Dévastations; erreurs de culture en Nouvelle Russie; améliorations à proposer.

DEUX mille siècles se sont écoulés depuis la date des plus anciennes notions qui ont été transmises sur la Nouvelle Russie. Ce pays a été, pendant ce long espace de temps, le théâtre ensanglanté de guerres éternelles : ainsi chaque habitant ne pouvant trouver son salut que dans les armes, a constamment été un soldat. Sous un gouvernement

Digitized by Google

sage, chaque individu jouit de la paix que les lois lui assurent; dans une anarchie soumise à la barbarie armée, on ne voyait se succéder que des siècles de malheurs : il eût suffi de nos jours de commettre une grande faute en politique pour les voir reparaître..... Dieu et Alexandre nous en ont préservé.

Ne nous répétons point, en retraçant ici ces dévastations continuelles, ces irruptions des peuples de l'Orient et du Nord, ces successions de masses d'hommes chassant devant elles des peuples moins nombreux, et chassées à leur tour par des nuées de barbares. Les ondes progressives que les tempêtes font rouler dans les mers nous présentent l'image de ces transmigrations, que l'*inconstance*, le malaise, une population trop forte, ou le désir du brigandage, faisaient déborder de leurs limites naturelles.

Deux des gouvernemens de la Nouvelle Russie, toujours dévastés, restaient incultes ou déserts; ils servaient d'âge en âge de grand champ de bataille aux nations qui se disputaient un sol que l'industrie ne devait pas féconder : malgré ses nombreuses révolutions, la Tauride jouissait, par intervalle, de plusieurs siècles de calme; elle leur devait, ainsi qu'à son heureuse situation, un gouvernement quelquefois assez doux, une culture habituelle, et les développemens d'industrie que les colons y introduisaient.

Digitized by Google

Rien n'est plus naturel que l'état d'abandon qui régnait sur les autres provinces ; rien n'est plus naturel que de voir ce beau pays livré à des peuples nomades. Où les lois manquent, la propriété ne peut exister : on était sans cesse sous les armes pour défendre ses troupeaux errans et pour essayer quelques échanges. Hérodote a dit que, de son temps, ce pays manquait de bois..... En trouverait-on dans une province qui aurait été quarante ou cinquante ans durant, ravagée par le fer et le feu ? Comment est-il possible d'imaginer que la Nouvelle Russie, dévastée depuis un temps immémorial, pût en conserver la trace ? la trace, c'est dire trop, puisqu'on a trouvé çà et là, et à de grandes profondeurs, des racines de gros arbres. A quelle époque peut remonter leur existence ? nous l'ignorons. On trouve de même quelques débris de grands édifices, mais qui n'indiquent rien ; les amateurs d'antiquités croient y reconnaître tout ce qui flatte leur passion, et tandis qu'ils déraisonnent, l'homme sage continue son chemin et soupire.

Ce que la tradition rend probable, c'est que le trouble et la précipitation dans la fuite obligèrent les habitans d'enfouir ce qu'ils avaient de plus précieux : c'est pourquoi ce que la flamme avait épargné a été fouillé, dénaturé ou démoli par l'avidité des nouveaux possesseurs.

Telle était la situation de deux gouvernemens de la Nouvelle Russie lorsqu'on les a conquis sur les

Digitized by Google

Turcs. Ces derniers cultivaient, à la vérité, quelque partie isolée; mais les seuls Kozaks zaporogues avaient des fonds en valeur sur les bords du Dnieper.

Nulle part on ne cultive avec moins de peine, de soins et d'intelligence, un fonds aussi abondant, aussi riche, aussi susceptible de productions diverses, que celui de la Nouvelle Russie.

On laboure une fois la terre tant bien que mal, et le plus souvent très-imparfaitement; on sème, on herse légèrement, on récolte. Je n'ai pas encore connu de propriétaire qui ait fait donner deux labours; je n'ai jamais vu purger un champ de mauvaises herbes, ni suivre dans la direction de la charrue cette inclinaison de terrain *si nécessaire* à l'écoulement des eaux. Tant pis pour la partie basse d'un champ ensemencé, s'il survient une pluie abondante, il reste couvert d'eau jusqu'à totale évaporation. Excepté pour les jardins, on ne connaît nulle part l'art de garantir ses champs; on ignore la méthode si utile de varier les semences, de les renouveler; le grain venu sur une place quelconque doit éternellement l'occuper.

Que l'habitude étouffe l'industrie chez un paysan tenant à ses préjugés, c'est un vice général dans la culture des terres; mais dans un pays nouveau, c'est au propriétaire à diriger le laboureur: l'habitude n'existe pas encore, il faut la créer; mais adaptée au climat, à la qualité des terres, il faut

Digitized by Google

l'établir de manière qu'elle tourne à l'avantage du cultivateur uni à celui de l'état. La bonne agriculture est la fille de l'expérience; la mauvaise agriculture est celle des préjugés.

Qu'on ne s'y trompe point, il importe beaucoup au gouvernement que la culture soit sagement entendue : pour en donner une preuve de plus, qu'on se donne la peine de réfléchir sur le mode de location des terres en Pologne; qu'on remarque ce fermier avide, ne songeant qu'à épuiser le champ, qu'à profiter de la dernière goutte de sueur du paysan qui le cultive! Que lui importent les suites de sa rapacité! la terre est-elle épuisée, le paysan est-il aux abois, il loue une terre nouvelle. Tous ces fermiers se succèdent avec les mêmes méthodes; le paysan en éprouve toujours les mêmes résultats. Si vous le transportez dans la Nouvelle Russie, il faut au moins lui persuader que plus d'humanité lui prépare des jours heureux; sans cela, inquiet, tremblant, asservi, il s'empressera de reprendre sa première routine, dans la crainte d'éprouver les mêmes châtimens. Que le propriétaire veuille donc s'occuper un peu de lui, qu'il lui fasse oublier sa condition première, qu'il lui réserve quelques jouissances; le malheureux n'a encore connu que le travail et la privation.

Je ne vais pas faire ma cour aux propriétaires, je le sais; mais, ne leur en déplaise, le sort des cultivateurs m'intéresse plus que le leur. Quel a été

Digitized by Google

le vœu du souverain, lorsqu'il a concédé des terres en Nouvelle Russie? c'était sans doute d'augmenter la population, de faciliter la culture, de raviver l'industrie, de fournir à des hommes laborieux les moyens de multiplier, par des profits certains, les productions de ces mêmes terres, et de faire réfléchir sur l'empire en général les avantages dont le nouveau propriétaire allait être le premier récompensé. Tel est le vœu, telle a été l'intention; voici ses résultats : des particuliers ont sollicité et obtenu de la couronne des terres; ils se sont proposé de profiter de leur valeur qui augmente tous les jours, et ils les ont laissées en friche; d'autres ont accaparé des déserteurs, des paysans échappés de chez leurs maîtres, et ont appesanti *sur la tête* de ces malheureux, et le pouvoir qu'ils se sont injustement arrogé, et l'avidité qui les dévore. Le gouverneur général a fait à cet égard de sages observations, qui seront sans doute couronnées de succès.

Qu'il me soit permis maintenant de présenter les fruits de mon expérience : j'ai étudié avec soin le genre de culture convenable à la Nouvelle Russie; mon étude a été fondée sur la pratique : cette méthode n'est plus conjecturale; elle approche bien davantage de la réalité que du raisonnement.

Moins on a de bras, plus on doit être circonspect sur le choix des instrumens propres à l'agriculture; ils influent tellement sur la rapidité de

Digitized by Google

l'ouvrage, sur sa bonne confection, sur les forces à opposer aux résistances, que cet article, loin d'être minutieux, est de la plus haute importance. La construction des charrues doit être assimilée au terrain qu'elles doivent ouvrir. Un principe commun, c'est de savoir donner au *coutre* « l'angle » selon lequel il éprouvera de la part du sol la » moindre résistance possible : la mémoire est à » cette pratique ce que l'expérience est au génie; » proportionnez le manche de votre charrue au » train et aux harnais; disposez l'oreille de manière » à renverser commodément la terre; que votre » *coutre* ne soit ni trop étroit, ni trop large; dis» posez tellement votre soc que, sans vous embar» rasser, il vous permette de tracer vos sillons ex» trêmement droits. » (1)

Avec une charrue bien faite, on économise le temps, les hommes et les bestiaux. En second lieu, on peut multiplier les labours, afin que les pluies, les neiges, pénètrent mieux cette terre devenue meuble, et dont tous les molécules, plus divisés, seront plus légers, plus vivifians, plus productifs.

(1) Sur une terre de la même nature que celle de mes voisins, avec des bœufs semblables aux leurs, nous labourions de compagnie, eux avec huit bœufs, moi avec quatre. Nos charrues ne se ressemblaient pas : je faisais plus d'ouvrage, parce que, dans les tournans, huit bœufs embarrassent plus que quatre; ils employaient trois hommes, et moi un homme et un enfant.

Digitized by Google

Il est très-vrai que, dans un excellent terrain qu'on laboure à discrétion, on s'embarrasse peu qu'une terre compacte couvre des grains qui seront étouffés; il y en aura toujours un assez grand nombre d'utiles; mais il n'est pas du tout vrai que ce soit égal pour la qualité du blé; il acquiert par la culture, il s'abâtardit par la négligence. Lorsque les racines sont comprimées par une motte de terre dure, elles ne sont plus libres dans leur prolongement ni dans leur bifurcation; elles ne reçoivent plus les mêmes influences de la terre, de la pluie et de l'air; les tuyaux sont mal nourris, les grains petits et peu nombreux.

Une objection aussi forte que la *précédente* aura les bestiaux pour objet. Il est bien ridicule aux habitans du pays le plus riche en pâturage, de se plaindre que leurs bestiaux sont de moindre qualité que ceux des régions moins abondantes, où l'on est obligé de récolter pour leur entretien les feuilles de vigne, de maïs et de chêne, où l'on s'industrie pour remplacer le foin par des prairies artificielles de treffle, de luzerne, de sainfoin, de navets. Ces nourritures sont bonnes sans doute; mais les labours qu'elles nécessitent, la perte du temps, le travail minutieux que certaines de ces récoltes exigent, peuvent-ils se placer sur la même ligne et conduire aux mêmes résultats? Ici l'herbe est parfaite, nourrissante au dernier degré; elle n'exige aucun soin, on n'a qu'à se donner la peine

Digitized by Google

de la couper, et de laisser paître huit mois de l'année, sur des fonds gras, des bestiaux qu'une pratique mal entendue entretient habituellement dans un moindre état de force et de beauté. D'où viennent ces erreurs ? Des causes suivantes :

1°. On n'est nullement délicat sur le choix d'un berger ; on confie souvent à un vieillard, et plus souvent encore à un enfant, la garde d'un troupeau nombreux. La faiblesse de tous deux, et surtout l'insouciance du dernier, abandonnent à eux-mêmes des animaux qui exigent une surveillance habituelle. De cet abandon naissent mille inconvéniens : on n'attaque aucune maladie dès son principe, et le traitement routinier ne commence que lorsque les forces de l'animal sont épuisées ; on n'est soigneux ni sur l'heure, ni sur la qualité des eaux dont les animaux s'abreuvent ; on conduit aux champs la génisse qui va mettre bas ; on rapporte son fruit sur une charrette ou sur le cou ; on n'ajoute rien à la nourriture de la mère ; à peine soigne-t-on le jeune veau.

2°. Le taureau est employé à la reproduction avant d'avoir pris les deux tiers de sa croissance ; on ne proportionne point à ses forces le nombre des génisses qui l'accompagnent.

3°. On laisse porter les génisses à deux ans et demi ;

4°. On attèle le bœuf long-temps avant qu'il ait terminé sa crue ;

Digitized by Google

5°. On abuse de la patience du bœuf, qu'on excède de travail;

6°. Indistinctement ces animaux n'ont point d'étable, et j'ai souvent vu des génisses mettre bas en plein air, par un froid de quatorze degrés.

Il ne suffit pas de condamner une habitude vicieuse, il faut fournir des moyens mieux raisonnés, et que l'expérience prouve être les meilleurs. (1)

Pour être employé, même aux plus légers travaux, le bœuf doit avoir atteint trois années; il durera jusqu'à dix. Ce n'est que l'économie qui fait régler ce que le bœuf doit manger; cet animal, sobre autant qu'il est utile, ne fait jamais d'excès; il se couche et rumine aussitôt qu'il est rassasié. Le jeune bœuf est délicat; c'est le ruiner que le forcer de bonne heure au travail : on peut hardiment avancer que la plupart des maladies de ces animaux sont l'ouvrage de leurs conducteurs. Le bœuf résiste d'abord, mais, excédé de fatigue, il dépérit promptement.

Il faut tenir les bestiaux avec propreté, les frotter souvent, ne jamais les conduire à l'abreuvoir à l'instant où on les détèle.

---

(1) Avec un peu de soin, je n'ai perdu, dans deux ans, qu'une seule génisse faisant partie d'un nombreux troupeau. Elle avait été égarée deux jours, et exténuée de fatigue. Mes voisins ont perdu, année commune, dix sur cent de leurs bêtes.

Digitized by Google

« Un bœuf destiné au travail doit avoir la tête » courte et ramassée, l'oreille grande et velue, la » corne courte, forte et luisante, le muffle gros et » camus, les naseaux ouverts, la lèvre noire, le cou » gros et charnu, les épaules larges et fermes, la » poitrine ouverte, le fanon long et pendant, les » côtes étendues, la croupe large et ronde, la » jambe forte et nerveuse, le pied ferme, le cuir » fort et doux, le poil luisant et épais. » Tels sont les bœufs d'Ukraine. (1)

Un taureau ne doit commencer à servir qu'après trois ans. A la rigueur, on ne devrait point traire les génisses tandis qu'elles allaitent. Il est indispensable d'avoir une étable et de tenir les bestiaux à l'attache pendant la nuit. On doit séparer une bête malade du reste du troupeau.

Les chevaux sont abandonnés à eux-même toute l'année; ils ne coûtent rien à nourrir. Dans le fort de l'hiver, lorsque la neige couvre la terre, ils la frappent avec les pieds, et découvrent quelques her-

(1) Ici les bœufs ne tirent point avec la tête : un collier de bois non rembouré unit deux bœufs, et gêne leurs épaules; en marchant, la tête se porte d'un côté et d'autre; l'embarras que ce collier occasionne les empêche d'aller directement. La force du bœuf est dans la tête : pourquoi ne pas profiter de tous ses moyens? Attelés par les cornes, ils s'appuient mieux sur leurs pieds, le mouvement des hanches est plus libre, la marche plus directe, l'obstacle à vaincre plus facile à surmonter.

Digitized by Google

bes dont ils se nourrissent; au printemps, ce ne sont plus que des squelettes ambulans; ils passent subitement de l'abstinence la plus cruelle à la nourriture la plus succulente. Je ne peux croire que cette transition subite soit indifférente à leur constitution : avec un peu de zèle et un peu moins d'épargne, ne pourrait-on pas leur réserver du foin pour la saison la moins favorable.....; la dépense d'un hangard ne dédommagerait-elle pas le propriétaire de ce que lui coûte la perte indispensable d'un grand nombre de poulains.

Une manie bien ridicule, c'est celle d'atteler des chevaux devant les bœufs : de toutes les manières de perdre un cheval, celle-ci est la plus *prompte;* ayant plus d'ardeur que le bœuf, il *travaille continuellement* sans que son conducteur s'embarrasse de ses efforts, pourvu que la charrue ou la charrette marchent. Il en résulte qu'il contracte une allure qui n'est pas la sienne, et qu'il est ruiné avant l'âge où il aurait dû commencer à rendre des services.

L'habitude de faire porter les jumens chaque année, est une des causes premières de l'abâtardissement de l'espèce. Il ne faut qu'une bien faible portion de sens commun pour reconnaître que le poulain déjà né, que celui que la mère porte, et qu'elle-même, doivent souffrir du partage disproportionné de la nourriture, et surtout de l'abstinence de l'hiver. Dès lors ce qu'on a cru être une économie devient une perte certaine, puisque s'il

Digitized by Google

ne reste que l'un des poulains dans deux ans, il sera d'une espèce plus faible, et la mère aura beaucoup souffert. Si les deux poulains survivent, quels chevaux deviendront-ils !

Excepté dans les haras, tous les paysans font travailler la jument aussitôt qu'elle a pouliné, et le poulain est obligé de la suivre. S'il était formé, l'exercice le fortifierait; mais voyager en naissant est le comble du délire. Cependant rien n'est plus commun que cette pratique. (1)

Les ânes se multiplieraient dans le Stèpe avec le plus grand succès : l'expérience en a été faite et a parfaitement réussi.

Autant on a négligé jusqu'à présent les troupeaux de bœufs et de chevaux (2), autant on a soigné les

(1) Il faut excepter de cette règle quelques seigneurs dont les haras sont bien tenus; on y croise les races des chevaux. Les profits qu'ils retirent de leurs soins devraient ouvrir les yeux de la multitude; mais cette habitude, établie depuis les Tatars, est encore trop profondément enracinée.

(2) Voici un des fréquens résultats de cette négligence : en hiver, il arrive souvent que des bourrasques surviennent à l'improviste; la neige tombe en abondance, et est chassée par un vent impétueux : les chevaux fuient du côté opposé à celui d'où vient le vent; nulle puissance ne peut les arrêter, et si le vent les pousse vers la mer, ils s'y précipitent. Un peu de prévoyance et des grands carrés fermés de murs et couverts de roseaux, leur serviraient d'asile : une petite meule de foin recueillie en réserve suffirait à leur

Digitized by Google

moutons d'Espagne. On se tromperait de penser que la cherté des mérinos, la beauté de leur laine, soient le seul motif de cette prédilection; la principale cause vient de ce que les propriétaires ont fait venir des hommes experts dans l'art de les soigner; ainsi la routine contre laquelle je me récrie tant, n'a pu influencer ce genre d'industrie. Les mérinos réussissent aussi bien qu'on peut le désirer.

La troisième objection à faire aux propriétaires de la Nouvelle Russie, roule sur leur négligence dans la manière de semer leurs grains : ils le jettent au hasard. Je les invite à observer 1°. que la semence doit être proportionnée aux préparations qui l'ont précédée : plus la terre est *meuble, plus* on peut lui confier de grains; *mieux encore, il* serait alors dangereux de semer clair, parce que les herbes croîtraient en abondance et étoufferaient le blé.

2°. Il faut semer également; mais en vain recommanderait-on cette précaution si la terre n'était pas uniformément travaillée. Le vent couche les blés qui, ne faisant point corps, cèdent à sa plus légère influence, et c'est ce qui arrive aussitôt que des lacunes divisent le champ. Une motte de terre repousse le grain tombé sur elle; il roule et laisse un interstice.

---

nourriture, car ces bourrasques ne durent qu'un ou deux jours.

Digitized by Google

3°. Le champ dont le blé n'est pas recouvert à la profondeur que la terre exige, est infructueusement semé : c'est à la nature du sol à régler cette profondeur. On croit pouvoir fixer à trois pouces l'épaisseur de la terre qui doit, dans le Stèpe, recouvrir le grain : en premier lieu, parce que la rosée, si abondante ici, pénétrera plus facilement la semaille ; secondement, parce que le plus grand défaut des laboureurs, et le plus général dans ces cantons, est de gratter la terre plutôt que de l'ouvrir, et qu'alors le grain éprouverait, dans une terre compacte, beaucoup plus de difficulté pour sa bifurcation.

4°. Les terres légères peuvent, par le motif contraire, être ensemensées à quatre pouces de profondeur.

Une quatrième objection contre la méthode des cultivateurs en Nouvelle Russie, c'est de leur reprocher de ne pas assez varier les productions. Pourquoi ne s'occupent-ils pas à multiplier certains légumes dont le débit a un cours certain chez l'étranger : les petites féves blanches nommées *haricots*, les lentilles, les pois de diverses espèces, sont à peine un objet suffisant à la consommation du pays, puisqu'il en tire de Pologne, et qu'il pourrait les exporter avec avantage.

Les propriétaires, dans le Stèpe, se lamentent de ce que leur pays est dépourvu de bois : ne semblerait-il pas, à les entendre, que le gouvernement

Digitized by Google

qui leur a concédé des terres devrait aussi avoir pris l'engagement de les faire fructifier, pour leur en laisser les profits? qu'en coûterait-il à ces messieurs d'entreprendre chaque deux années quelques essais sur les semis?

On ferme le terrain qu'on destine au semis, on le laboure au moins deux fois, on passe la herse, on brise les mottes de terre que la herse a épargnées; on divise l'enclos en allées et en contre-allées, de manière qu'en semant, le terrain conserve la forme d'un damier; on sème dans chacun des petits carrés une des espèces de graines convenables au Stèpe; mon expérience va les décrire: le gland, le marron d'Inde, la châtaigne, la noisette, la noix; les graines d'acacia, de charme, d'ormeau, de mûrier, d'érable, de platane, de tilleul; les noyaux de pêcher, cerisier, abricotier, prunier; les pepins de presque tous les fruits qui croissent sous la même latitude, et dont les principaux sont le pommier et le poirier. Il serait trop long de décrire les arbustes: je garantis le succès de tous les arbres déjà cités; l'ormeau, le mûrier et l'acacia sont ceux des arbres forestiers à qui le terrain est le plus favorable. Dans les bas-fonds on peut élever l'obier pour l'utilité, et le peuplier pour l'agrément.

Le semis une fois disposé, on répand, avec les diverses espèces de graines, de noyaux ou de pepins, quelques graines de genêt, mais bien peu:

Digitized by Google

celui-ci croît rapidement, pousse peu de racines; son ombrage est assez peu touffu pour suspendre l'accroissement de l'arbre qui l'avoisine, et suffit dans le commencement pour le garantir des ardeurs du soleil pendant juillet et août.

Les engrais ne sont point employés en Nouvelle Russie, et si je conseille d'en répandre une légère couche sur le semis, ce n'est que pour garantir de la gelée ce qui aura été semé en automne.

La division du terrain par petits carrés a de grands avantages : d'abord elle classe les diverses espèces; ensuite on a plus de facilité pour soigner les semis, puisqu'on arrive sur tous les points environnant le carré sans fouler aux pieds les jeunes plans; en troisième lieu, on communique plus aisément pour arracher les mauvaises herbes, et l'on se sert des allées pour tendre en hiver des piéges contre les animaux qui déchirent l'écorce ou nuisent aux racines.

On observerait, dans les champs où il y a une plus grande quantité de taupes, de mulots, de *sousliky*, de ne semer les graines et les pepins qu'au printemps; dans tous les cas, les noix ne doivent être mises en terre qu'en avril, recouvertes de leur *brou*, enfoncées seulement de trois pouces, pour qu'elles reçoivent mieux les impressions de la rosée, si forte dans le Stèpe.

Les semis de mûrier demandent une attention particulière : ces arbres sont d'un si grand intérêt

Digitized by Google

qu'on ne saurait employer trop de soins à leur culture ; ils viennent mieux, dans le Stèpe, de graines que de bouture; une livre de semence doit produire soixante mille plans. Il faut arroser les premières années les semis de mûrier; au commencement d'avril de la seconde année, on arrachera les plans les plus forts pour les mettre en pépinière, et à la fin de cette même année, ils auront atteint une hauteur de quatre ou cinq pieds.

Il faut observer de les couper avant la transplantation, c'est-à-dire l'année avant celle où ils doivent être déplacés ; cette méthode donne plus de force aux racines; l'arbre est moins élevé, par conséquent plus fort de tige.

Pour placer les mûriers à demeure, il faut que les trous destinés à les recevoir aient été creusés l'été précédent; plus ce trou aura de largeur et de profondeur, mieux l'arbre viendra. Au moment de la plantation, il faut jeter au bas de la fosse la terre qui était à la superficie lorsqu'on l'a creusée. On transplantera l'arbre en octobre, quoiqu'il soit d'usage ailleurs d'attendre jusqu'en novembre: cette méthode serait nuisible en Nouvelle Russie.

Indépendamment du semis de mûrier, ce serait une bonne opération que de former des haies des mêmes arbres; pour y parvenir à très-peu de frais, on laboure dans la direction que la haie doit avoir, on sème serré, on arrose la première année, on

Digitized by Google

coupe les plans à deux pieds de terre quand ils ont atteint la troisième année, et on les abandonne à eux-mêmes. Cette haie, très-serrée, a un double avantage, celui de fermer le semis en entier, et celui de fournir des feuilles quinze jours plus tôt que les grands arbres. Les vers à soie sont les derniers qui profitent des bienfaits du printemps, parce que le mûrier est un des derniers arbres qui verdissent.

Il peut se trouver des occasions où la graine de mûrier manque; alors, pour ne pas perdre une année, on se sert de la plantation par bouture; on choisit, dans le mois d'avril, les plus forts rejetons sur les arbres les plus vigoureux; on coupe les jets de manière à conserver quatre pouces de vieux bois; on tracera de petits fossés dans une terre bien-meuble; on placera, à égales distances, les branches, en leur faisant faire un coude dans la terre, mais sans les casser; elles ne doivent ressortir que de deux pouces : on les arrosera tous les huit jours pendant la sécheresse, et on ne laissera croître aucune mauvaise herbe à l'entour.

Je terminerai cet aperçu sur l'agriculture du Stèpe, par quelques observations sur la culture en Crimée. J'ai traité assez au long, à la fin de mon voyage dans cette presqu'île, l'article de la vigne; je ne pouvais m'en occuper avec connaissance de cause que sur les lieux mêmes. Que de choses j'aurais à reprocher aux cultivateurs, que d'oublis dans

Digitized by Google

leur administration. Les principaux sont la bonne culture du tabac et celle du lin.

Le tabac de Salonique, qu'on tire de Constantinople, viendrait parfaitement en Crimée; tout l'art consiste à se procurer de la graine et à la cultiver comme le mauvais tabac dont on fait usage. (1)

C'est dans la Crimée qu'on peut se procurer la plus belle espèce de lin de l'Europe; mais, pour arriver à ce but, il faudrait se donner autant de soins qu'on en prend peu. Le lin que l'on recueille est déjà recommandable par sa finesse et sa longueur. Quelle beauté n'acquerrait-il pas si l'on choisissait bien la graine, si l'on rejetait celle de la moindre espèce, si l'on préparait différemment la terre, si l'on ne semait pas avec l'indifférence de l'habitude, sans consulter le moment, le temps de la semaille et le bon choix du terrain, si l'on était attentif aux opérations de la récolte et à celles de rouir.

Aussi, la beauté du lin de Crimée ne suffit pas aux connaisseurs; ils le trouvent faible et grêle, ce qui est dû au mauvais choix des graines. Celles-ci, pour être de bonne qualité, doivent être pesantes et luisantes; celles de Riga ont la plus grande réputation; mais nous ne la conseillerons point pour un climat aussi chaud que celui des vallées de la Crimée. C'est à l'industrie à fournir de bonne graine : on

---

(1) Je n'avance ce que je conseille que d'après les expériences que j'ai faites.

Digitized by Google

n'a qu'à trier la semence à chaque semaille de lin, séparer le grain léger et de couleur pâle, ne semer que celui qui est plein, lourd et luisant : en répétant cette méthode pendant quelques années, on aura une semence indigène et mieux assimilée au sol et à la température : ce soin est bien minutieux sans doute, mais ce qui devient essentiellement utile, récompense toujours des soins que l'on se donne. Un lin étranger pourrait très-bien n'acquérir ni la même finesse, ni la même longueur que celui de Crimée; ce serait s'exposer à abâtardir l'espèce : qu'importe au Tatar la qualité de son lin, pourvu qu'il en croisse beaucoup et qu'il le vende bien ! Ce principe de sotte économie, je l'ai démontré et attaqué dans toutes ses erreurs à l'article *Vigne de Crimée*. Le lin demande à être semé de bonne heure; il en acquiert plus de force, et on peut considérablement augmenter celle-ci en jetant en même-temps que la graine de la poussière de fiente de pigeon. Pour ajouter à la finesse du lin, il faut qu'il soit semé dru; il demande à être sarclé avec soin; on doit le recueillir avant sa maturité.

C'est une grande erreur de préférer les eaux croupissantes pour rouir le lin : dans les belles eaux le rouir est plus dur; il faut avoir attention à la chaleur de l'eau, c'est-à-dire à la température qui règne pendant le rouir : il est plus prompt quand la saison est plus chaude; mai ou septembre sont les mois les plus convenables à cette opération.

Digitized by Google

Aussitôt que l'on remarque que la soie se sépare presque d'elle-même d'un bout à l'autre de la tige, le lin est roui : je conseillerai, pour la Crimée, de le laisser un peu moins de temps rouir qu'ailleurs, parce qu'il perd beaucoup de sa force, et que le principal défaut de celui de Crimée est d'en manquer.

Il est démontré que les diverses espèces de safran qui croissent en Crimée sont bâtardes : ne serait-il pas avantageux de se procurer des ognons d'Orient? J'ignore si cela est faisable ou non ; mais je ne doute pas des profits immenses que ce genre de culture donnerait. En attendant qu'un spéculateur hardi fasse des essais de cette nature, ce qui vraisemblablement n'arrivera pas, j'indiquerai un *moyen* de perfectionnement pour le safran du pays.

Partagez un champ carré en quatre parties, labourez-le bien, n'y laissez aucune herbe, plantez en juillet chacune des quatre espèces de safran de Crimée dans chacun des carrés, observez une distance de trois pouces entre chaque racine, laissez reposer jusqu'en septembre, remuez alors légèrement la terre pour aider la plante prête à sortir; transplantez l'année suivante ces mêmes ognons dans une autre terre, et le printemps de la troisième année vous donnera des résultats qui vous surprendront. (1)

(1) Il ne faut pas oublier de séparer encore les quatre espèces en les transplantant.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Aperçu sur les gouvernemens de Catherinoslaw et de Cherson.

L'AN 1654, la rive gauche du Dnieper ou Borysthène fut réunie à la Russie avec l'Ukraine, pour garantir ce nouveau pays de l'invasion des Tatars; on forma une ligne de défense, nommée *Oukraïnskaja*.

En 1688, le territoire enclavé par le Boug et le Dnieper, devint un nouvel apanage de la couronne russe; ce pays avait été anciennement conquis sur les Tatars de Crimée; les Kozaks zaporogues l'occupaient. Nous avons déjà fait observer que ces Kozaks étaient la barrière qui couvrait et la Pologne et la petite Russie, qu'ils servaient de rempart contre les peuplades errantes, et que seulement, par leur situation et leur courage, la paix régnait dans les pays limitrophes.

Les gouvernemens de Catherinoslaw et de Cherson sont maintenant formés de ce territoire, en y ajoutant le territoire d'Otschakoff qui fut conquis dans l'avant-dernière guerre contre les Turcs.

Le cercle de Bachmut a été détaché du gouvernement de Woronèje, et réuni à celui de Catherinoslaw, ainsi que le cercle de Rostof.

Le gouvernement de Cherson était entièrement occupé par les Tatars, c'est-à-dire parfaitement dé-

Digitized by Google

sert; ce pays portait le nom de Besse-Arabie, qu'on ne donne aujourd'hui qu'à l'étendue renfermée par le Dniester, le Danube et la mer. Du temps des khans de Crimée, il faisait partie de leurs possessions; les anciens habitans ont été détruits pour la plupart, et ceux qui ont échappé au fer de l'ennemi se sont jetés vers le sud.

Il est difficile de trouver d'anciennes villes dans un pays qui servait de théâtre aux guerres habituelles, et qui n'était peuplé que de nomades. Cependant Bachmut existait du temps de Pierre-le-Grand : on remarque dans ses environs une abondante carrière d'albâtre et des mines de charbon de terre. On a établi une fonderie de canons à Luguan, pour le service de la flotte de la mer Noire. Quand Bachmut était ville frontière, elle avait une citadelle, dont l'entretien est maintenant très-négligé. Rostof est sur le Don : cette ville a de huit à neuf mille habitans; ses pêcheries sont abondantes; leur revenu est considérable : c'est à Rostof qu'on décharge les barques plates que le Don a portées, pour charger de nouveau les marchandises sur des lodki. Le fleuve a ici un grand volume d'eau; ces mêmes lodki peuvent soutenir la navigation de la mer Noire. On comprend de quel intérêt sera Rostof aussitôt que le cabotage de la mer d'Azow aura acquis toute son étendue. Saint-Demitri est une forteresse qui sépare Rostof de la ville arménienne de Nachitchziwan : celle-ci est

Digitized by Google

peuplée d'une colonie venue de Crimée. Nous ferons un article à part de la ville et du commerce de Taganrok.

Catherinoslaw, ville capitale du gouvernement de ce nom, a été fondée par le prince Potiemkin; elle ne sera jamais considérable, par la faute qu'on a faite de la bâtir au-dessus des cataractes du Dnieper : la navigation est singulièrement gênée par ces tas de rochers qui encombrent le lit du fleuve. Je rendrai compte des travaux que le gouvernement a faits pour aplanir d'aussi grandes difficultés; je parlerai des succès que l'on a obtenus à cet égard, dans l'article qui terminera mon Voyage de Crimée.

Nowomoskowky est un bourg immense; Pawlograd est peu intéressant.

Dans le gouvernement de Cherson, Élisabeth est la plus ancienne ville; elle a été fondée par l'impératrice de ce nom : il y avait une forteresse; on y voit une très-belle église. La position de cette ville est très-agréable; son commerce a beaucoup acquis, et s'augmente tous les jours; ses foires sont nombreuses et très-fréquentées.

Nowomirgorod est une assez grande ville; beaucoup de Juifs ajoutent à sa population; elle a des foires où les voisins achètent par nécessité, mais où peu d'étrangers se rendent. Une petite rivière passe à ses pieds; c'est un fleuve quand les neiges se fondent.

Doubassar n'est pas beau, mais il s'agrandit

Digitized by Google

assez ; sa situation sur le Dniester favorise son petit commerce : les Juifs y multiplient à plaisir. Cette ville est un des entrepôts de la Moldavie. On doit se contenter de nommer Gregoriopol, Tiraspol, Olwiopol ; ce sont des villages décorés du nom de ville.

Cherson, capitale du gouvernement, est située sur le Borysthène, à vingt verstes environ de son embouchure : cette ville a beaucoup gagné depuis que je l'ai visitée. Les ouvrages que je n'ai vus que commencés alors sont terminés maintenant.

Le principal commerce de Cherson consiste en grains et en bois de construction venus par le Borysthène ou Dnieper.

« Cherson est le dépôt naturel de *toutes les productions* de l'intérieur, qui arrivent par le Dnieper ; elle les fournit à Odessa. La communication continuelle entre ces deux villes emploie plus de deux cents barques ; il se forme ainsi un grand nombre de matelots. Sans entrer dans l'énumération des productions et des denrées que le Dnieper fournit à Cherson tous les printemps, on se bornera à parler du seul article des mâtures : cet article, qui est un des plus importans du commerce de Riga, peut le devenir également de celui de Cherson, et sera le seul qu'Odessa ne pourra jamais lui enlever, vu la difficulté, sinon l'impossibilité de les y transporter ; car, pour y parvenir, il faudrait construire à grands frais des barques propres

Digitized by Google

à cet usage, et ne jamais espérer des succès par la flottaison avec des radeaux.

» Les mâts destinés pour Cherson ne seront pas sujets au traînage cher et pénible par terre, tel que celui du Dnieper à la Dwina pour Riga. Ici ils remontent le fleuve à des centaines de verstes, là ils descendent avec le courant. On demandera peut-être pourquoi, jusqu'à cette époque, personne ne s'est encore avisé de cette spéculation. Nous répondrons en opposant le traité avec la Porte ottomane, où la partie des vaisseaux auxquels le passage des Dardanelles est permis a été tellement bornée et resserrée, que les bâtimens susceptibles du transport des mâts ne peuvent entrer ni sortir.

» Il ne suffit pas d'annoncer les spéculations sur les bois, qu'on pourra par la suite faire à Cherson; il faut encore faire connaître les obstacles à surmonter, pour amener à cette ville les pièces de charpente et les mâtures.

» La coupe des bois commence au mois de novembre. On profite du traînage pour la charrier sur les bords des rivières afin qu'ils soient tout prêts à être mis à flot, au départ des glaces; on tâche, sur les petites rivières, de ne point manquer la crue des eaux, pour les faire descendre en parties proportionnées et assorties, jusques aux fleuves navigables : là, on les lie en radeaux, qui, pendant le printemps, arrivent à Krementchouk : quelques-uns même parviennent jusqu'à Catherinoslaw. Les

Digitized by Google

eaux étant déjà trop basses pour qu'ils puissent franchir les cataractes du Dnieper, ils attendent le printemps suivant (1). Ainsi, il faut compter au moins quinze mois d'intervalle entre le jour de leur départ des forêts et leur arrivée à Cherson.

» Il n'est pas sans exemple que des barques et même des parties de bois, particulièrement des mâts, soient descendus jusqu'à Cherson dans un printemps, c'est-à-dire en profitant d'une seule crue d'eau; mais ces succès ne sont pas assez fréquens pour qu'on puisse compter sur les circonstances qui les déterminent; le vent et la quantité d'eau constituent le plus ou le moins de promptitude dans la flottaison. »

Les environs de Cherson sont parfaitement cultivés; les arbres à fruits sont constamment chargés de leurs riches productions, les légumes y sont parfaits, la main d'œuvre peu chère.

Wosnesensk, qui devait être le siége d'un gouvernement, n'est que le lieu principal des Kozaks du Bog; cette petite tribu guerrière de six à sept mille âmes forme plusieurs régimens; elle est le reste des Moldaves et des Arnautes qui prirent les armes pour la Russie dans les guerres contre les Turcs. Ils ont la même constitution militaire que les Kozaks

(1) Depuis que ceci a été écrit, les cataractes ont éprouvé de grands changemens, et la flottaison est devenue plus facile.


Digitized by Google

du Don; quoiqu'ils soient conduits par leur ataman, ils sont néanmoins sous les ordres du gouverneur de la Nouvelle Russie.

Kizi-Kerman, ou Berislaff, est un gros bourg sur le Dnieper où aboutit une partie des chariots qui vont charger du sel en Crimée : il s'y fait un petit commerce que le grand passage entretient. Indépendamment d'un pont destiné à la circulation du sel, on en trouve un second à cent quatre-vingts verstes plus haut, à Nikopol.

Nikolaëf est une jolie ville dont je donne la description dans mon voyage : elle est située sur le Bog; c'est l'un des arsenaux de la mer Noire : elle a douze mille habitans, sans y comprendre la garnison.

La masse de la population, dans les deux gouvernemens dont nous venons de parler, est composée de ce qu'on appelle *Petits Russes*, et fait partie de cette nation nombreuse qui s'étend depuis les frontières du gouvernement d'Orel jusqu'à celles de la Hongrie; occupant, sans presque aucun mélange, les gouvernemens de Karkof, partie de ceux de Kursk, de Woronèje, tout Pultava, Tschernigof, Kiow, Podolie, Wolhinie, partie de Minsk, une grande moitié de la Galicie, et cela sans aucune différence dans les mœurs et les habitudes.

Ce peuple, qu'on pourrait appeler *Russe*, et les *Grands Russes moscovites*, diffèrent entièrement,

Digitized by Google

surtout par le caractère, que la fertilité du pays porte à l'indolence. Il a dans ses mœurs une teinte de bonhomie bien prononcée ; mais il est bien éloigné de la facilité, de la vigueur, de la constance des Grands Russes. La petite noblesse, qui y abonde, se tourne volontiers vers les sciences, et y montre plus que de l'aptitude par le nombre de savans et d'hommes d'état qu'elle a fourni.

L'idiome esclavon, que cette nation parle, diffère du russe, et tient le milieu entre cette langue et le polonais. Le voisinage, la facilité d'exercer l'industrie, a attiré dans la Nouvelle Russie beaucoup de gens de ces provinces, qui s'y sont rendus d'eux-mêmes ou qui ont été transplantés par des seigneurs.

A la vérité, il s'est joint à eux une multitude de vagabonds, de déserteurs militaires et autres. On compte moins de Grands Russes, mais en revanche, on y trouve un mélange de toutes les nations voisines; des Grecs, des Arméniens, des Moldaves, des Juifs polonais, des Bulgares, et récemment des Allemands. Tout cela compose une population mêlée, que doit contenir sans cesse le frein d'une police sévère. Si, dès le commencement de l'occupation de ces provinces, on eût adopté, pour leur population, un système régulier, on eût évité beaucoup d'injustices et bien des maux, dont les suites se feront sentir encore long-temps.

En parlant du discrict de Mariopol, nous don-

Digitized by Google

nerons une idée de ce que peuvent l'industrie et la bonne volonté des colons, établis même dans des lieux sauvages. Si les colons obtiennent de grands succès dans le district de Mariopol, que ne doit-on pas espérer de ceux qui, plus rapprochés des sources où l'industrie commerciale se développe si heureusement, de ceux qui étant plus à même, par la proximité des villes, de tirer un bon parti de leurs denrées, n'ont qu'à ajouter une bonne conduite à l'avantage de leur situation !

CHAPITRE VIII.

District de Mariopol.

Ce district est situé dans le gouvernement de Catherinoslaw ; il a la rivière de Kalmius à l'est; elle le sépare des Kozaks du Don ; à l'ouest, il est borné par le ruisseau de Laberda ; au sud, par la mer d'Azow : le sol en est bon, et susceptible d'une culture très-variée. Cette portion du gouvernement de Catherinoslaw est habitée par les Grecs sortis de Crimée ; ils ont donné à leurs villages les mêmes noms que portaient ceux qu'ils avaient quittés.

Mariopol est bien situé : son commerce principal consiste dans ses tanneries et dans sa pêche ; le poisson est très-abondant sur les côtes de la mer d'Azow ; l'esturgeon y est très-estimé et plus grand qu'ailleurs. Le gibier se plaît dans le Stèpe de

Digitized by Google

Mariopol; on y prend les perdrix au filet et par douzaines; on y trouve aussi des chevaux sauvages de la même espèce que ceux qui paissent entre Nicolaëf et Cherson.

Quoique abandonnée aux soins de la nature, quoique livrée à cette liberté qui leur laisse et l'aisance de la croissance, et le choix de la nourriture dans de gras pâturages, cette race de chevaux est petite, et n'a aucune des belles formes que nous admirons dans le plus noble et le plus utile des animaux : elle manque de courage; elle n'a pas cette ardeur que l'homme a su communiquer au compagnon de ses travaux, et de sa gloire dans les combats. Le cheval sauvage est vite; il fuit l'homme, et la chose la plus difficile, c'est de le dompter : rarement le prend-on vivant; on le chasse pour sa peau. Quelquefois néanmoins, on est parvenu à en saisir avec des nœuds-coulans artistement exécutés et adroitement dirigés; mais ce naturel farouche est incapable d'être soumis; les très-jeunes poulains sont les seuls qu'on parvient à dresser avec des peines incroyables; mais ils se ressentent toujours de leur origine, et pour eux l'art ne peut vaincre la nature.

Indépendamment de la chasse qu'on fait aux chevaux sauvages pour avoir leur peau, on a encore un but d'un autre genre; c'est de les détruire afin de se garantir de leurs vols : ce terme paraît impropre, il est néanmoins consacré par les natu-

Digitized by Google

rels du pays, et remplit son acception. Ces chevaux sauvages, répandus dans le Stèpe, y cherchent les chevaux domestiques que les charretiers ont dételés et qui paissent en paix (1); ils les entourent, les forcent à marcher avec eux, les conduisent jusqu'à leur troupeau, qu'ils ne doivent plus quitter, et laissent le voyageur vis-à-vis de lui-même et de son chariot. Ces vols ont le plus souvent lieu pendant la nuit; aussi a-t-on adopté l'usage d'entraver les chevaux et de les veiller de près. Une observation assez particulière, c'est que du temps d'Hérodote ce même pays abondait en chevaux sauvages (2). On observe que les Courganes, dont j'ai parlé dans le second chapitre de la seconde époque, sont ici maçonnées, qu'elles renferment des ossemens d'hommes et de chevaux; la plupart sont surmontées d'une statue de pierre grossièrement travaillée et regardant le levant.

Dans ce même district, et assez près de la mer, on trouve du granit très-dur, de couleur grise et

(1) Il n'y a point de gîtes suffisans dans les Stèpes; l'herbe y est si belle, que tous les charretiers conduisant les transports, et quelques voyageurs, font halte dans un lieu où il y a de l'eau : ils laissent à leurs chevaux le temps de paître, et les attèlent de nouveau.

(2) Quelle preuve plus certaine peut-on avoir que celle-là pour affirmer que de temps immémorial ce Stèpe existait dans le même état de dépopulation et d'abandon? *Voyez* Hérodote, l. 4.

Digitized by Google

rouge. Les statues sont tirées de cette qualité de pierre.

CHAPITRE IX.

Des Tatars Nogais.

L'ESPACE renfermé entre la mer d'Azow et les rivières de Berda et de Moloschna est occupé par les Tatars nogais. C'est une peuplade venue du Couban; ce sont des hommes arrachés aux dissensions perpétuelles, à la guerre habituelle que les Tcherkesses et les Kalmouks leur faisaient pour enlever leurs femmes et leurs bestiaux; ce sont des êtres nés dans l'ignorance des bonnes mœurs, des bonnes lois, dans la stupidité du fanatisme, qu'on rend à la société, à eux-mêmes et au bonheur.

Le gouvernement leur a fourni les moyens de cultiver des terres de toute bonté. Accoutumés à la vie nomade, un grand nombre tient encore à ses anciens goûts; mais d'un autre côté, l'intérêt qui domine plusieurs d'entre eux, a conseillé à tous plus d'activité et d'industrie; l'exemple de leurs voisins agit puissamment, et leur raisonnement est assez développé aujourd'hui pour leur permettre d'établir des différences entre les charmantes habitations des Mennonistes, dont ils ne sont séparés que par la Moloschna, et leurs tentes enfumées.

Ceux des Tatars qui se sont livrés aux travaux de l'agriculture, et c'est maintenant le plus grand

Digitized by Google

nombre, recueillent avec abondance le blé d'été, le millet et toutes sortes de légumes; leur fortune croît avec une rapidité qui doit les surprendre eux-mêmes.

Que ce soit un motif de politique ou non, j'avoue que je ne trouve rien de plus sage que de placer l'homme insouciant ou paresseux à côté de l'homme actif, sobre et industrieux. Le premier commencera par jalouser le second, et finira par l'imiter. Ce principe s'adapte parfaitement à l'établissement des colonies; l'amour-propre fait souvent naître l'amour du travail. On rougit d'une comparaison entre voisins quand elle est toute à son propre désavantage; et surtout le beau sexe, chez qui la passion de la jalousie n'est pas entièrement éteinte, trouvera insupportable la parure plus riche et plus recherchée de sa voisine.

Les mœurs de ces Nogais sont les mêmes que celles des Tatars des environs d'Anapa, d'où ils viennent. C'est le reste de ces fameux Mongols, conquérans d'une portion du monde, et réduits aujourd'hui à quelques tribus errantes, juste punition des folles conquêtes qui ensanglantent la terre pour le malheur de tous, et qui ne laissent à ceux qui les entreprennent que la malédiction des générations présentes et futures.

Le Tatar nogais est extrêmement laid : sa figure est un composé de tout ce que les Mongols et les Kalmouks ont de plus désagréable. Ils ne renfer-

Digitized by Google

ment point leurs femmes : le costume de celles-ci a le plus grand rapport avec celui des Tscherkesses; leur bonnet est de la même manière, leur voile a la même coupe. Il se présente ici une réflexion assez particulière, c'est que les Circassiennes sont les plus belles et les plus jolies femmes que nous connaissions, les Nogaises les plus laides; le voisinage n'a entre elles que le costume de commun.

Il est d'usage parmi les Nogais que l'époux achète sa femme, ou, pour s'énoncer plus décemment, qu'on la lui troque contre quelques jumens. Le père, qui a fait ce troc, ne donne néanmoins le bonnet de femme à sa fille qu'après ses premières couches: c'est agir avec bien de la prudence.

Indépendamment de l'abondance de leurs grains, les Nogais sont encore devenus riches en chevaux, bœufs et brebis; je défie au calculateur le plus impartial d'apprécier ce que ces vilaines gens doivent d'actions de grâces au souverain qui les a métamorphosés, et au chef qui a si sagement rempli les vues du monarque. Un Français, M. le comte de Maison, s'est sacrifié à la civilisation des Nogais. Il vit avec eux plutôt en ami qu'en chef: son zèle, son exemple, son activité ont puissamment hâté les progrès de cette colonie; elle compte seize mille mâles, ce qui constitue une population de plus de trente mille individus.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Des Memnonistes, colons et voisins des Nogais. Des Kozaks de la mer Noire.

Ainsi que je l'ai dit, la rivière de Moloschna sépare les Memnonistes des Nogais.

Jamais, en aucun lieu du monde, « des nations, » de mœurs, de langue, de religion aussi diffé- » rentes, ne se sont trouvées réunies dans un aussi » petit espace. Les Nogais habitent la rive gauche » de la rivière; des familles, venues de tous les » points de la Grande Russie, occupent la droite; » plus haut sont les Quakers; vis-à-vis d'eux vous » trouvez deux cents familles d'Allemands réfor- » més, luthériens et catholiques; enfin, encore » plus haut, Tokmak, habité par des petits Russes » de la religion grecque; près de Tokmak où l'on » compte plus de douze cents maisons et les villages » des Dychoborybes, on vient d'établir trois cent » douze familles. »

On a de la peine à concevoir la rapidité avec laquelle ces colons prospèrent; on ne peut se persuader que dix-huit mois ont suffi pour élever des maisons commodes, où règne l'aisance et la plus grande propreté. On ne sait d'où sont venus ces nombreux troupeaux : qui a ensemencé ces champs? demandera-t-on. L'industrie laborieuse et sagement encouragée vous répondra.

Digitized by Google

On se déplace pour parcourir de vieilles ruines, pour visiter d'anciens tombeaux qui renferment les cendres très-incertaines de celui à qui l'on veut rendre hommage. On se détourne pour voir une chute d'eau, pour assister à une froide représentation d'un mauvais drame; on se fatigue dans l'intention d'être le spectateur d'une course, d'un jeu; souvent même on court à la recherche de plaisirs dont l'imagination fait les frais, et dont la réalité dégoûte : tandis que peu de gens songent à jouir de ce qui transporte l'homme sensible et réfléchi; à contempler le spectacle d'un peuple heureux par son industrie, son activité et ses mœurs.

Nous vivons plus long-temps que nous ne raisonnons : les choses passées sont obscurcies par les temps; nous n'en recevons que des impressions probables, quand l'histoire les rapporte; fausses, quand elles ne nous ont été transmises que par les rêves de l'imagination. Nous vivons dans les chimères de l'avenir; nous les aimons parce que nous les avons créées; ce sont les filles de notre oisiveté : ainsi nous perdons le temps présent entre l'obscurité du passé et l'incertitude de l'avenir. Mais l'homme actif et prévoyant, qui place son bonheur dans l'assiduité de ses occupations, dans la sagesse d'une administration économique, dans la pureté de ses mœurs et la règle de ses passions..... il faut l'avouer, voilà l'homme du moment, c'est celui qui jouit en effet de la vie; et si vous me demandez

Digitized by Google

où est cet homme ? visitez les colonies dont je viens de parler, vous répondrai-je, et vous conviendrez qu'on vit, qu'on jouit là ; qu'on se tracasse, qu'on se tourmente, qu'on s'éblouit ailleurs.

La population des deux rives de la Moloschna passe plus de cent mille âmes.

Le pays des Kozaks de la mer Noire s'étend depuis l'embouchure de la rivière de Laba, dans le Couban, où se trouve la frontière du gouvernement du Caucase, jusqu'aux bouches de ce dernier fleuve dans la mer Noire. Vers le nord, il est limité par la rivière d'Jéia, qui vient se jeter dans la mer d'Azow, et qui sépare ce pays du gouvernement de Catherinoslaw et des Kozaks du Don ; vers l'ouest, il est borné par la mer Noire, le Bosphore, et la mer d'Azow.

Le Couban, qui fait ici la frontière de l'empire, sépare les Kozaks au midi des pays habités par diverses peuplades de la Circassie. Cette frontière étant exposée à de fréquentes incursions des habitans de l'autre rive, on est obligé d'avoir constamment une forte garde tout le long de la rive droite du fleuve, pour empêcher le passage aux Circassiens. Les Kozaks y ont, de distance en distance, plusieurs redoutes et batteries, qui dernièrement ont été reconstruites par le comte de Rochechouart.

En descendant le Couban, depuis l'embouchure de la Laba, on trouve, à une distance de soixante verstes environ, la ville de Catherinodar, qui est

Digitized by Google

le chef-lieu des Kozaks. Cette ville est située sur le bord du fleuve; ses environs, vers le nord, sont un pays très-fertile : c'est cette partie qui est la plus habitée, et c'est là qu'on trouve, à une distance de cent verstes de la ville, le couvent des Kozaks, situé dans une île au milieu d'un lac.

A cent verstes environ plus bas que Catherinodar, le Couban se divise en plusieurs bras; celui de la droite, nommé *Tchreny-Protok*, ou *Bras noir*, va se jeter dans la mer d'Azow, près d'Atchouïef, endroit fameux par ses pêcheries abondantes; les trois autres bras, qui sont la *Davidofka*, le *Couban* et le *Kara-Couban*, vont se réunir de nouveau à quelque distance de la redoute de Staroredoutsk, et se jettent ensuite dans le lac de Kisiltach, qui se joint à la mer Noire par un petit détroit nommé le *Bougaz*.

Tout le pays qui est environné par le Tcherny-Protok, le Couban, la mer d'Azow, et les lacs qui forment l'île de Taman, est très-bas, marécageux, coupé par des ruisseaux, des lacs fangeux, et couvert d'énormes roseaux; les chemins y sont très-difficiles, et presque impraticables au moment où les eaux sont hautes : c'est aussi la partie la plus difficile pour être gardée contre les Circassiens, qui se cachent dans les roseaux et épient le moment favorable pour attaquer le voyageur, et enlever les hommes et le bétail qu'ils trouvent à leur portée; aussi jamais on n'y va sans escorte militaire.

Digitized by Google

Après ces marais, le pays devient plus élevé, et en suivant le grand chemin, on trouve le bourg de Temruk, situé entre le lac de ce nom et celui d'Aftamise, tout près de l'embouchure du premier dans la mer d'Azow. Ces deux lacs, ainsi que celui de Kisiltach, s'unissent par le moyen de petites rivières fangeuses, et forment ainsi l'île de Taman, qui, de l'autre côté, est bornée par la mer Noire, le Bosphore et la mer d'Azow.

L'île de Taman est très-peu peuplée; on n'y trouve que quelques villages habités par des Kozaks, ainsi que le petit bourg de Taman et la forteresse de Phanagorie, situés à une verste l'un de l'autre, sur le bord du golfe de Taman. Ce golfe se détache du Bosphore et s'avance très-loin dans l'île. Le sol de l'île est assez élevé, mais dépourvu de bois et de sources : on n'y voit que quelques restes de jardins abandonnés, non loin des ruines de l'ancienne ville de Taman ; on y rencontre encore quelques sources de naphte, et plusieurs des collines ont de ces espèces de volcans qui jettent de la boue, et que Pallas a décrit dans son Voyage. Parmi ces collines, il faut remarquer celle qui est vis-à-vis de Phanagorie, sur la rive opposée du golfe de Taman, et dont l'irruption de 1794 est décrite par Pallas.

L'île de Taman conserve encore assez de restes d'antiquité : on y trouve des débris de statues, de colonnes, et quelques marbres avec des inscriptions

Digitized by Google

grecques : on y recueille aussi quelques médailles de l'ancienne Phanagorie et des rois du Bosphore.

La principale richesse du pays des Kozaks consiste en nombreux troupeaux, en pêcheries et en sel, qu'on exploite des lacs, et qu'on échange avec beaucoup de profit. Les Kozaks s'occupent aussi d'agriculture, et commencent à avoir quelques jardins. On ne trouve des bois que le long du Couban.

Les peuples qui habitent de l'autre côté du Couban sont, vis-à-vis de Catherinodar, les Bzedokhs et les Abazekhs; vers le milieu du pays, les Chapsiks; et vers les bouches du Couban, les Netkhadgis ou Natoukaïzis. (1)

CHAPITRE XI.

Des colons de la Nouvelle Russie; sa population totale.

Un pays neuf dont les terres incultes depuis plus de deux mille ans n'attendaient pour produire que des habitans et un gouvernement sage, est une de ces singularités dont on n'estime pas assez l'importance dans ces contrées, mais qui exciterait l'intérêt, peut-être même l'envie des autres états dont

(1) Cet article nous a été fourni par M. le colonel de Stempkovsky.

Digitized by Google

le sol ingrat suffit à peine aux besoins des cultivateurs.

En vain la Russie eût-elle cherché à rendre florissant le commerce de la mer Noire, si ses côtes et ses provinces limitrophes fussent restées dans l'abandon. En même temps qu'on élevait des villes il fallait nécessairement s'occuper des campagnes; sans leurs produits le consommateur des villes eût manqué des objets de première nécessité. Pour se faire une idée des soins et des frais que le gouvernement devait employer, pour estimer les choses ce qu'elles étaient et ce qu'elles sont devenues, il faut se représenter une demi-circonférence de terrain absolument nu, ayant un diamètre de près de deux cents lieues (1). Non-seulement il fallait attirer des bras pour cultiver ce pays, mais il fallait surtout des hommes intelligens pour les diriger, sûrs pour les administrer, rigides et justes pour les surveiller, et par-dessus tout un homme réunissant les plus hautes vertus aux plus grands talens pour les gouverner.

Cette grande entreprise paraissait l'ouvrage de plusieurs siècles; de la manière dont elle a été con-

(1) Pour s'assurer qu'on n'exagère pas, en prenant seulement les bords du Dniester et Taganrok pour les extrémités de ce diamètre, on trouve déjà plus de six cents verstes, ce qui fait cent cinquante lieues; mais il s'en faut de beaucoup que Taganrok soit une des extrémités.

Digitized by Google

duite, les résultats qu'elle a donnés n'exigent plus que quelques années de paix pour que l'objet du gouvernement soit rempli.

Les conditions auxquelles sa majesté l'empereur admet les colons, sont trop étendues pour que nous les rapportions; d'ailleurs elles sont généralement connues.

On ne fera point ici un appel aux étrangers pour les engager à venir en Nouvelle Russie sans moyens. L'expérience prouve tous les jours que leurs prétentions surpassent de beaucoup leurs talens, que la paresse les engourdit, et que l'habitude de se livrer aux boissons enivrantes nuit à leur industrie et absorbe leurs profits.

L'amour du changement est inné *dans le* cœur de l'homme. Celui qui, par une éducation soignée, a acquis des moyens d'ajouter à son bien-être, perd moins par son inconstance que l'être lourd, matériel, irrésolu, lent et entêté. Ce dernier, semblable à une plante parasite, ne devrait être transporté nulle part; moins encore sur des fonds excellens qui demandent de l'activité pour récompenser en peu d'années l'homme intelligent et laborieux.

Les Memnonistes et les Bulgares se distinguent entre tous les colons de la Nouvelle Russie. Les fonds qu'on leur accorde sont les mêmes que ceux qu'on a distribués aux Souabes et à d'autres habitans des rives du Néker. Les avances ont été les mêmes; il n'y a eu de différence que dans l'extrême

Digitized by Google

difficulté que donnent ces derniers pour être stimulés, dirigés et maintenus; les résultats entre les récoltes de ces divers colons sont parfaitement conformes à leur intelligence, à leur caractère, à leur aptitude, c'est-à-dire que tous les Memnonistes et Bulgares sont déjà riches; à peine compte-t-on quatre Allemands qui le soient devenus. Là où un colon allemand fume, se repose et réfléchit sans utilité, un Bulgare sème, recueille et s'enrichit sans efforts. Faut-il en conclure que l'Allemand est un mauvais cultivateur? non sans doute; mais il faut s'en prendre à la mauvaise espèce d'homme qui s'est expatrié. L'Allemand a cru qu'étant né libre, il venait régner parmi des gens qui ne l'étaient pas; il a pensé faire beaucoup d'honneur au pays qu'il gratifiait de sa présence, et, sentant son incapacité, sa nullité parmi ses compatriotes, il a espéré briller ou se faire servir ailleurs.

Le Bulgare, au contraire, n'a quitté son pays que parce que, mal administré, il ne pouvait espérer d'y jouir en paix des fruits de son travail; sa bonne volonté n'a point calculé les petits désagrémens que tout déplacement entraîne, et sa constance a été couronnée de succès, parce que l'homme n'est jamais laborieux sans récompense.

Quel pays est mieux administré que l'Allemagne? Quel état l'est plus mal que la Bulgarie? Ce n'est donc qu'aux dispositions des individus qu'il faut s'en prendre. Il est venu de la Bulgarie une

Digitized by Google

masse d'hommes au hasard et sans choix; il est venu de l'Allemagne le rebut de la population.

Où peut-on supposer plus de bonheur qu'au sein d'une colonie où chaque colon est le créateur de sa propriété? il en est presque le souverain; il n'a point de droits à payer jusqu'à ce que son domaine l'ait mis en état de pouvoir le faire sans se gêner; ce n'est pas une ferme qu'il régit pour le compte d'un autre; chaque amélioration est pour lui et pour les siens; le bruit des armes ne frappe point son oreille; le soldat n'habite point sous son toit; ce qu'il a, ce qu'il aura, tous les fruits de son industrie sont sous la protection immédiate des lois générales et des surveillances particulières, uniquement créées pour lui; les premières années, ses bras suffisent pour cultiver une portion de terrain plus que nécessaire à sa subsistance; sur ses économies, il peut, l'année suivante, louer des bras étrangers, et, dans peu, quintupler son capital. Si ce ne sont pas des avantages réels, où en existera-t-il?

Habituellement on rencontre parmi les colons deux espèces de gens également nuisibles, également dangereuses, et dont on ne saurait se débarrasser trop tôt. La première est la classe des paresseux, qui, livrés d'ordinaire à un grand nombre de vices, ne peuvent que corrompre les honnêtes gens qu'ils associent à leur jeu, à leur débauche; la seconde espèce est celle des péroreurs, ce sont des bavards

Digitized by Google

impitoyables qui contredisent tout ce qui se fait, qui prêtent un ridicule aux choses les plus naturelles, et qui persuadent les esprits faibles, en leur répétant sans cesse : « Oh ! ce n'était pas ainsi chez » nous ; quelle différence avec notre pays ! » Les moindres maux que de telles sottises occasionnent, c'est le découragement. Le Bulgare et le Memnoniste ne raisonnent pas ainsi ; leurs réflexions, c'est le travail ; l'exemple que donne un homme laborieux est la véritable éloquence de l'agriculture.

On ne saurait le dire assez : tout colon allemand qui viendra dans la Nouvelle Russie sans capitaux, sera, avant deux ans, aussi à charge à l'empire que jusque-là il l'a été à lui-même.

La Nouvelle Russie demande des laboureurs intelligens, et non des désœuvrés raisonneurs. La Nouvelle Russie peut se passer de tout homme qui compte ses peines pour beaucoup, et les soins du gouvernement pour peu de chose. Restez chez vous, gens de mauvaise volonté : l'homme oisif coûte toujours trop cher à celui qui l'accueille ; mais vous, que l'amour du travail anime, qui désirez placer vos fonds sur des spéculations sûres, vous recevrez bientôt la récompense de votre activité ; un climat sain, une terre productive, une administration sage, un gouvernement juste et humain vous promettent de grands succès.

Digitized by Google

Note des villages des Colons dans la Nouvelle Russie.

Je ne comprends point, dans cette note, une nombreuse population venue de Petite Russie, parce qu'elle n'est composée que d'anciens sujets de la couronne.

Memnonistes.

30 villages, soit sur la Moloschna, soit à Kortiez.

Bulgares.

2 *idem* en Crimée.
7 *idem* dans le gouvernement de Kerson.

Allemands.

28 *idem* aux environs d'Odessa.
4 *idem* près de Catherinoslaw.
16 *idem* sur la Moloschna.
8 *idem* en Crimée.
6 *idem* de colonies juives dans le gouvernement de Kerson.

Total, 101 villages de colons. (1)

(1) Ceci a été écrit en 1813; on peut juger ce que cinq années auront ajouté d'augmentation.

Digitized by Google

Population de la Nouvelle Russie.

Les trois gouvernemens composant la Nouvelle Russie réunissent une population d'environ quinze cent mille âmes.

En 1812, on lui accordait douze cent mille habitans : il faut y ajouter maintenant les nouvelles colonies, la prodigieuse augmentation d'étrangers attirés par le commerce, les arts, et surtout par le vil prix des terres, et la franchise du port d'Odessa.

CHAPITRE XII.

Diverses espèces d'animaux répandus sur la Nouvelle Russie.

Quadrupèdes sauvages. Le cheval sauvage, le daim, le sanglier (1), le loup, le renard, le chat, le blaireau, le lièvre, la fouine, le putois, la grande gerboise, le souslik, le marsouin, le phoque.

Quadrupèdes domestiques. Le chameau à deux bosses, le buffle, le cheval, le mulet et l'âne, mais en petite quantité; le taureau, la chèvre, les brebis à laine grise, noire et blanche frisée, diverses espèces de chiens, de porcs, etc. etc.

Oiseaux. Vautour des Alpes, *vultur alpinus*, il

(1) On dit qu'il y a de grands cerfs sur les montagnes de Crimée; je n'en ai point vu : les personnes que j'ai consultées étaient dans le même cas.


Digitized by Google

est plus grand que l'aigle ordinaire; le vautour d'Égypte, *vultur peneropterus*, il est moins grand que l'aigle ordinaire; les montagnes de Crimée sont le seul point de l'Europe où l'on retrouve cette espèce, encore y est-elle extrêmement rare; l'aigle, *falco fulvus*; le buzard, *falco æruginosus*; le corbeau destructeur des volailles, la corneille moissonneuse, la pie-grièche, la grande chouette; la demoiselle de Numidie, *ardea virgo*; elle se tient près des lacs salés de Pérékop; le héron bleu, *ardea cinerea*; le merle rose, *turdus roseus*; sa tête est couleur de gorge de pigeon, les ailes et la queue noires, tout le reste du corps couleur de rose; son chant est très-désagréable.

A ces diverses espèces d'oiseaux, on peut joindre un grand nombre de celles qui peuplent les forêts et les champs d'Europe; mais il faut l'avouer, en moindre quantité que partout ailleurs, ce que l'on doit attribuer à la multiplicité des oiseaux de proie.

Poissons. Ceux de rivière les plus estimés sont deux espèces d'esturgeons, *acipenser sturio* et *acipenser rostratus*; toutes sortes de carpes; le vairon, *cyprinus phoximus*; il est très-petit, couvert d'une peau lisse et embellie de deux bandes dorées; le huro abonde dans le Couban. Le fleuve Dnieper fournit diverses espèces d'excellent poisson; le Don et les autres fleuves sont aussi très-abondans dans la variété de leurs productions.

Poissons de mer. Le mulet est très-commun; on

Digitized by Google

peut le fumer, ses œufs donnent un très-bon *caviar*, connu en Italie sous le nom de *boutargo*. Le *scombri* arrive par bancs, il est supérieur au maquereau, dont il a la figure; le turbot, d'une espèce très-différente de celui de l'océan, plus petit, ayant des clous comme la raie, mais d'un goût exquis; l'anchois, le surmulet barbu, le boulerot, *gobius niger*; la pastenague, poisson dangereux par les blessures qu'il fait avec son dard, la chair n'en vaut rien; des petites sardines et une foule d'espèces dont le détail nous menerait trop loin; la sole n'a que le nom de commun avec celle de l'océan.

Crustacées et testacées. Le cancre marbré ou arabe, l'écrevisse, la chevrette, l'huître de petite espèce, le pétoncle de deux sortes, dont l'une est dentelée; le manche de couteau, *solen siliqua*; autres huîtres à écailles de diverses couleurs, etc. etc.

Amphibies. Tortues, lézard vert, petit lézard, couleuvre, vipère, etc. Une remarque bien consolante c'est qu'on n'a jamais eu à se plaindre de leur venin.

Insectes. On ne saurait assez louer l'espèce d'abeilles de la Nouvelle Russie; celles de Crimée près d'Achmetchet et du vieux Crim fournissent un miel supérieur à tout autre. Les tarentules et les scolopendres ne passent point pour des insectes venimeux. (1).

---

(1) Une particularité assez remarquable, c'est de rencontrer certains champs couverts de puces.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

De quelques usages russes comparés à ceux des anciens. (1)

De l'hospitalité.

L'hospitalité est un devoir plus strictement rempli par les Russes qu'il ne l'était autrefois à Athènes et à Rome; ailleurs on cite des exemples d'hospitalité, ailleurs c'est une vertu que l'on admire; en Russie c'est un usage d'autant plus honorable pour cette nation qu'elle n'a point de rivale en ce genre.

Les Égyptiens regardaient les devoirs de l'hospitalité comme sacrés. Héliodore nous représente les Éthiopiens convaincus de ce même principe. Les Grecs firent de l'hospitalité un point essentiel de leur religion, et l'établirent sur la fable de Jupiter descendu sur la terre pour châtier Lycaon qui égorgeait ses hôtes; chaque Grec voyait dans le voyageur étranger Jupiter déguisé, et la crainte d'être désagréable au dieu faisait redoubler les soins et les attentions qu'on avait pour l'inconnu.

(1) On ne peut peindre les mœurs d'un rassemblement d'autant de nations différentes, que la Nouvelle Russie en renferme. Le seul gouvernement de Catherinoslaw, et une partie de celui de Kerson, réunissent beaucoup de Russes; nous nous contenterons de faire un rapprochement entre les usages de ces Russes et ceux des Grecs et des Romains.

Digitized by Google

Le principe d'hospitalité est plus noble en Russie, il est dépouillé de toute idée de crainte; non-seulement on accueille les étrangers de bon cœur, avec plaisir, mais même avec reconnaissance; chose unique, admirable et pas assez admirée, on les remercie de la préférence qu'ils ont accordée.

« C'est un beau trait de la vie d'Alexandre de Macédoine, que l'édit par lequel il déclara que les gens de bien de tous les pays étaient parens les uns des autres, qu'il n'y avait que les méchans qui fussent exclus de cet honneur. »

Les Romains dans les beaux jours de la république, enchérissaient sur tout ce qui leur paraissait noble et vertueux; reconnaissant l'hospitalité comme le plus saint des devoirs, ils reconnurent aussi des dieux qui présidaient à son exécution; Jupiter, Hercule, Castor et Pollux, Minerve, Vénus, furent les divinités hospitalières. Cette vertu de l'hospitalité passa bientôt de la capitale dans les villes de l'empire; les colonies imitaient leur métropole; on accourait au-devant du nouvel arrivé, on le fêtait, on l'obligeait à se regarder comme de la maison. Il n'y a qu'un peuple en Europe qu'on puisse comparer aux anciens, et c'est le peuple russe. Offrons maintenant les usages des uns et des autres, et nous y trouverons les mêmes principes et la même pratique.

Anciennement, « lorsqu'on était averti qu'un » étranger arrivait, celui qui devait le recevoir

Digitized by Google

» allait au-devant de lui, et après l'avoir salué et
» lui avoir donné le nom de père, de frère ou
» d'ami, plutôt selon son âge que par rapport à sa
» qualité, il lui tendait la main, le menait dans sa
» maison, le faisait asseoir et lui présentait du pain,
» du vin et du sel. »

Il semble que cet article ait été copié d'après les usages russes, il ne faut en excepter que le vin, qui est suppléé par de l'eau-de-vie. « Ce n'était ordinai-
» rement qu'après le repas qu'on s'informait du nom
» de ses hôtes et du sujet de leurs voyages. »

Souvent le paysan russe fait des questions pendant le repas; mais l'habitude de servir l'*ante cœnium* des Romains existe et chez le noble et chez l'artisan; ainsi on présente quelque chose avant le repas dans toute la Russie. A Rome c'était le plus souvent des huîtres; en Russie ce sont des viandes salées, du poisson séché ou des œufs de poisson.

« Il était de l'usage et de la décence de ne point
» laisser partir ses hôtes sans leur faire des présens,
» qu'on appelait *xenia*; ceux qui les recevaient les
» gardaient soigneusement, comme un gage d'une
» alliance consacrée par la religion. On rompait
» aussi une pièce de monnaie, ou plus communé-
» ment on sciait un morceau d'ivoire dont chacun
» des contractans gardait la moitié, c'est ce qui est
» appelé par les anciens *tessera hospitalitatis*. » (1)

(1) Le *tessera hospitalitatis* ne doit point être confondu

Digitized by Google

Le voyageur russe salue en sortant l'image qui est placée au haut du mur, comme il l'a saluée en entrant. S'il est pauvre, la maîtresse de la maison lui donne une pièce de monnaie et met du pain dans son sac, en le remerciant et lui souhaitant un heureux voyage au nom de Dieu.

« Les droits de l'hospitalité étaient si sacrés parmi » les anciens, qu'on regardait le meurtre d'un hôte » comme le crime le plus irrémissible, et quoiqu'il » fût involontaire, on croyait qu'il attirait la ven- » geance de tous les dieux. »

Un paysan russe, non-seulement repousse toute insulte faite à son hôte, mais il s'en trouve personnellement offensé.

Hospitalité de Russie, je te bénis ! puisse l'hommage de la reconnaissance de tous ceux qui t'ont éprouvée, être digne de toi ! Liée aux vertus héroïques, tu ajoutes à leur sacré caractère ; tu es dans le sein de ton pays le complément de cette gloire si répandue au dehors.

Des surnoms.

L'usage d'ajouter au nom d'une personne celui de ses qualités, de ses exploits, ou le nom de son père, remonte à la plus haute antiquité.

---

avec le *xenia* des Grecs : ce dernier était un présent donné par le maître de la maison, selon les circonstances où le voyageur se trouvait.



Les Hébreux portaient le nom de leur père, de le même manière que les Russes le pratiquent aujourd'hui; ils disaient *Atchi-ben-Notti*, Atchi, fils de Notti; les Russes disent *Gabriel Petrowitch*, Gabriel, fils de Pierre.

Les divinités du paganisme eurent des surnoms; ils se rapportaient ou à des goûts qui leur étaient particuliers, ou aux lieux consacrés pour leur culte: on disait Jupiter *Ammon*, Neptune *Poseïdon*, ou brise-vaisseaux, etc.

Les Romains adoptèrent cet usage: le nom d'un pays conquis était ajouté à celui du vainqueur; c'est ainsi que Scipion fut surnommé *l'Africain*. Les Russes pratiquent cet usage, qui est la distinction la plus flatteuse qu'une famille puisse recevoir.

Préjugés.

On ne peut s'empêcher de jeter quelques ombres défavorables sur un tableau renfermant un précis des usages qui s'unissent aux mœurs; mais en reprochant de légères imperfections, on avoue de même que les préjugés s'effacent tous les jours; à peine les retrouve-t-on dans la classe où l'éducation fait des progrès. Ce n'est que dans la portion la moins fortunée de la société, chez laquelle les lumières parviennent plus lentement, qu'on retrouve la racine des préjugés, qui ne pourra être entièrement extirpée qu'après une lutte longue et pénible.

Digitized by Google

La fascination nommée par les Grecs *bazeania*, et à laquelle un grand nombre de femmes grecques ajoutaient foi, conserve encore beaucoup de partisans parmi les femmes russes. On entend par fascination, le maléfice produit par une âme forte sur une plus faible; il est dans la nature que ce préjugé se déracine plus difficilement, parce qu'il tient aux affections les plus chères. Le nouveau-né présente à sa jeune mère un intérêt si vif, si puissant, que tout ce qui se rapporte à lui fait vibrer la corde des sensations de l'âme; dans cet état, où trouver assez de force pour mépriser le préjugé? Si le raisonnement l'emporte, on a beau faire, le cœur souffre encore un peu. Merurialis a pensé (1) que les corps des enfans et des femmes étaient plus exposés à la fascination, parce que les corps des enfans ne sont point défendus par leurs âmes, et que ceux des femmes le sont par des âmes faibles et timides.

Que de ménagemens ne faut-il pas à l'égard d'une bourgeoise accouchée depuis peu! que d'art faut-il employer sur les questions qui regardent le nouveau-né! Si par malheur, lorsque la nourrice présente cet enfant, on témoigne du plaisir de le voir frais et bien portant, la mère fait un mouvement d'improbation, et la fausse honte qui l'empêche d'éclater n'atteint point la nourrice; elle se retire furieuse, en jetant un regard d'indignation sur le

(1) Merurialis, l. 1, c. 3.

Digitized by Google

sorcier, qui s'avise de trouver le nourrisson en bon état; viennent ensuite les contorsions, les simagrées, pour détruire le maléfice.

Les femmes romaines étaient persuadées du pouvoir malin de la fascination. Dans leur sollicitude maternelle, elles demandaient des dieux protecteurs des enfans, et on leur fabriquait des dieux avec bien plus de facilité que les statuaires ne représentaient leurs images : Fascinus devint le génie protecteur de l'enfance, et les déesses Cuba et Cumina lui furent adjointes dans son ministère. Cumina les faisait dormir, Cuba présidait au berceau, Fascinus garantissait des sortilèges.

Les symboles de ce dieu et de ces déesses prouvent le délire du culte religieux des Romains. (1)

Divination.

La divination a beaucoup perdu de son crédit dans les grandes villes; il n'y a plus que quelques paysans qui pensent de bonne foi qu'il n'est pas indifférent de jeter dans l'eau des figures de plomb ou de cire.

Le sort des cartes amuse encore quelques graves personnages; ce n'est pas qu'il faille les accuser de consulter le sort, c'est uniquement un délassement

---

(1) Ils suspendaient au cou de leurs enfans des amulettes représentant le dieu des jardins. Varron; Pline, *Hist. natur.*, l. 28, c. 4.

Digitized by Google

un peu difficile à concevoir ; mais s'il délasse, son but est rempli. Ce but n'est pas le même pour tous : nous avons vu des dames de village interroger les cartes pour savoir si la récolte serait abondante, si un voyage serait heureux : à leur exemple, de jeunes personnes cherchent à s'instruire, par le même moyen, du destin qui les attend durant l'année ; si l'hymen leur sourira, quel sera leur époux, et d'autres sujets mystérieux dont les arrêts devaient dépendre d'un as venu trop tôt ou trop tard, et qui donnaient à leur figure une impression gaie ou triste, suivant que les cartes en décidaient.

La crédulité, excitée par la crainte ou par l'espérance, a été de tous les temps ; et si les femmes russes qui n'ont pas reçu d'éducation, croient aux devins, si elles expliquent les songes, si l'inspection des mains leur promet des pronostics assurés, si elles sont persuadées de la mort, dans l'année, d'un des treize convives assis au même banquet, si une salière renversée est pour elles le signal d'un événement sinistre, convenons que ces puérilités ont eu des partisans dans tous les pays.

Les Hébreux expliquaient les songes ; les Grecs et les Romains consultaient le sort ; ils ouvraient leurs livres au hasard, et le passage qui se présentait le premier passait pour l'arrêt des destinées : ce fut ainsi que Brutus, ouvrant l'*Iliade* à l'endroit où Patrocle dit : « Le cruel destin et le fils de Latone » lui ont ôté la vie », en conclut qu'il succomberait.

Digitized by Google

Au rapport de Spartien, Adrien ouvrit l'*Énéide* et y trouva qu'il parviendrait à l'empire. Lampride en dit autant d'Alexandre Sévère.

L'esprit de superstition est l'enfant contrefait d'une imagination égarée; c'est lui qui a créé les vertus accordées à certains jours, et les dangers qui en accompagnent d'autres; c'est lui qui a établi le pouvoir innocemment accordé à certains nombres; c'est aussi lui qu'une éducation soignée détruira.

Politesse.

Chaque pays est poli à sa manière : la politesse tient plus aux bienséances qu'aux affections du cœur; c'est une monnaie reçue dont on paie et dont on est payé : ceux qui sont *trop généreux* dans ce genre de paiement sont des flatteurs.

A juger de la politesse d'une nation par ses révérences et ses saluts, la Russie l'emporterait sur toutes les autres : à considérer la politesse sous les rapports des bienséances à remplir, elle est adaptée en Russie aux mœurs et aux usages; ainsi il y aurait de l'injustice d'exiger que les Russes fussent polis précisément de la même manière que ceux qui ont d'autres usages et d'autres mœurs.

Les Italiens sont plus démonstratifs, les Russes plus vrais; les Français l'emportent par les attentions délicates, les Russes les surpassent par les attentions solides. La politesse française a tout l'extérieur de l'abandon, du dévouement noblement

Digitized by Google

exprimé; la politesse russe a beaucoup pris de cette expression parmi les grands; mais chez les petits, les démonstrations tiennent trop à l'humilité.

On voit qu'en France cette politesse a pris son origine dans un état habituel de pétulance, dans cet honneur pointilleux prêt à se cabrer pour peu de chose; d'où il résulte qu'on doit poliment excuser la plus petite inadvertance. La politesse russe est moins assujettie à ces nuances; on les admettra avec le temps, car l'exemple des grands devient partout la règle des petits.

La politesse des anciens a plus de rapport avec celle des Russes; elle était de même plus réservée, mieux adaptée à l'âge, au rang, à la dignité des personnes, et dégagée de cette inquiétude de personnalité qui gâte ailleurs les agrémens de l'affabilité.

La politesse, considérée sous l'aspect des devoirs qu'un homme doit à un autre, est un acte de justice: la Russie l'observe comme les Grecs et les Romains l'ont observée.

Envisagée sous le rapport de l'amabilité, la politesse du midi de l'Europe a donné le bon ton au reste du monde.

Un Romain d'un rang supérieur ne laissait jamais apercevoir sa supériorité; il semblait l'oublier lui-même pour mettre les autres à leur aise. Cette manière d'être poli a d'autant plus d'avantages réels, qu'indépendamment de la considération qui

Digitized by Google

en augmente, on se fait des amis de tous ceux qui vous approchent. Il est hors de doute que les seigneurs de la Nouvelle Russie voudront imiter aussi les Romains dans cette dernière manière d'être poli.

Des Mariages.

Les mariages de la noblesse, dans la Nouvelle Russie, se célèbrent à peu près comme dans le reste de l'Europe ; ce n'est que dans les petites villes et les villages qu'on retrouve l'ancienne manière dont on unissait les époux.

Il y a de vieilles-femmes qui font profession de marier ; elles songent un peu à elles en assortissant les autres tant bien que mal.

Il y avait à Rome des négociateurs de mariages, auxquels on faisait des gratifications illimitées, jusqu'à ce que les empereurs établirent que ce salaire serait proportionné à la valeur de la dot.

En Nouvelle Russie, le confident de l'amant, nommé *Drouschka*, s'adresse aux parens de la jeune fille.

Le paranimphe des Grecs était l'ami de l'époux; c'était aussi lui qui faisait la première demande; les Romains nommaient cet ami *Pronubus*.

D'après la réponse des parens au *Drouschka*, l'amant se présente, la fille se cache; il sollicite, elle s'obstine; il emploie de tendres expressions, on y répond par des pleurs; il la prend dans ses

Digitized by Google

bras pour la conduire près de ses parens, les larmes tarissent ; on se déride, on cause familièrement, et, d'ordinaire, on fixe alors le jour des fiançailles.

A Rome on feignait d'enlever la mariée d'entre les bras de sa mère, pour la livrer à son époux.

Pour la cérémonie des fiançailles, on étend par terre le *chouba* ou pelisse de peau de mouton, sur laquelle les futurs époux sont placés; le père met sur la tête du jeune homme l'image d'un saint, et la mère pose un pain sur la tête de sa fille.

Lorsqu'à Rome la mariée arrivait chez l'époux, on la faisait asseoir sur un siége couvert d'une peau de mouton avec la laine.

Le jour qui précède celui de la noce, la jeune fille est conduite au bain par ses amies; puis elles parcourent le village en chantant la chanson d'adieu. Le frère de l'épouse met à l'enchère la tresse de ses cheveux (1); des hymnes analogues font retentir l'air et varient avec les cérémonies. Après la bénédiction nuptiale, on défait la tresse qui réunissait les cheveux de l'épouse, et on se rend au festin.

Dans quelques endroits, le mari jette des noi-

(1) Les filles de paysans et d'artisans tressent leurs cheveux; c'est un symbole de virginité. Il y a des pays où ce symbole est représenté par une couronne de fleurs blanches que la mariée porte sur sa tête : un peu de foi suffit pour ne pas douter de la justesse du symbole.

Digitized by Google

settes que les enfans du village attendent impatiemment, comme le plus beau de la fête.

A Rome, les parens faisaient cortége en chantant *hymen*. Pline et Virgile nous apprennent que l'épouse étant arrivée à la porte de la maison de l'époux, les parens jetaient des noix aux enfans qui accouraient dans la rue.

Le dernier caractère de ressemblance que nous trouvons entre les femmes romaines et russes, à l'occasion du mariage, c'est que ces dernières conservent toute leur vie, ainsi que les Romaines, le nom qu'elles avaient porté étant filles.

Bains publics.

C'est un des usages qui rapproche le plus les Russes des anciens. Le bain de vapeur, qu'on nommait à Rome *Tepidarium*, est préparé en Russie d'une manière très-simple ; elle consiste à faire rougir des pierres sur lesquelles on jette de l'eau, ce qui remplit la chambre de vapeur. Dans la Nouvelle Russie on ne se roule point dans la neige ; mais on reçoit de l'eau froide sur le corps lorsqu'il est en sueur.

Les Romains, imitateurs des Grecs, adoptèrent l'usage des bains du temps de Pompée (1). La décence y présida dans les premiers temps, et c'eût été un crime « si l'un des deux sexes eût passé

(1) Pline.

Digitized by Google

» dans le bain de l'autre. » Mécenne fit bâtir, sous Auguste, le premier bain à l'usage du peuple ; Agrippa, pendant qu'il fut édile, en fit construire cent soixante-dix.

Sous Tibère, la débauche s'introduisit dans les bains publics.

Dans la Nouvelle Russie, les sexes ont des bains séparés, la décence y préside. On aurait tort de conclure que lorsque les Russes prenaient les bains en commun, l'honnêteté publique en souffrît. Le silence des passions maintient la modestie, et la plus grande preuve de l'innocence des mœurs, était sans doute de n'être pas scandalisé de ce qui révolterait d'autres peuples et d'autres mœurs.

Table de Pythagore.

Ce serait une omission que de passer sous silence, dans un rapprochement des usages anciens avec ceux des Russes, la table de Pythagore, qu'on nomme en russe *chtchoty* (1). C'est un cadre long, divisé par plusieurs cordes d'airain parallèles ; dans chacune de ces cordes sont passées une certaine

(1) Il faut distinguer cette table de Pythagore de celle de multiplication qu'on lui attribue aussi : cette dernière ne sert uniquement qu'à multiplier un nombre par un autre, au lieu que l'*abacus pythagoricus* est une table de nombres par laquelle on peut trouver beaucoup de solutions arithmétiques. Les marchands russes s'en servent avec la plus grande facilité.

Digitized by Google

quantité de petites boules d'ivoire, d'os ou de bois, toutes mobiles, et que l'on déplace à volonté dans toute l'étendue de la corde. D'après le rapport des nombres entre les parallèles supérieures et inférieures, on obtient sur-le-champ la résolution d'un compte.

Cet instrument, adopté dans la Nouvelle Russie, était en usage chez les Romains; *Fulvius Ursinus* et *Ciaconius* l'ont décrit d'après d'anciens monumens. On calcule dans les comptoirs de la Chine avec le même secours.

Poêles ou Fourneaux.

L'usage des poêles est commun aux Romains et aux Russes; mais il est surprenant que ces derniers n'aient pas adopté les *fornaces vaporariæ* : c'étaient des fourneaux construits sous terre, ayant leurs ouvertures placées de manière qu'elles communiquaient à des tuyaux dans chaque mur, et qui se fermaient près du toit. Ces longs tuyaux correspondaient à de plus petits qui traversaient dans les moindres murs : la disposition était tellement ordonnée, que chaque pièce pouvait recevoir à volonté la chaleur par trois ou quatre ouvertures.

Nous ne confondons pas ce qu'on nomme tuyaux de chaleur, avec les *fornaces vaporariæ*. Les tuyaux de chaleur, connus en Nouvelle Russie, ne chauffent que quelques pièces, et sont des accessoires

Digitized by Google

aux autres fourneaux, tandis que ceux dont nous parlons suffisaient pour chauffer toute une maison.

Habillement.

Rome, dans les premiers temps de la république, n'aspirait point à porter les vêtemens de la mode; ses armes composaient tout son luxe. C'est à ce temps reculé que se rapporte davantage le costume du paysan russe avec celui des conquérans d'une partie du monde. Comme les Russes, ils avaient des peaux de brebis pour vêtemens et pour lit; comme les Russes, ils fabriquaient des étoffes de laine grossière, et en formaient de longues tuniques fermées par une ceinture; comme les paysans russes, ils avaient la chaussure ouverte depuis le coude-pied et fermé par un lacet; le bas de la jambe était enveloppé de même, avec des bandes d'étoffe, connues sous le nom de *vincula*. (1)

Lorsque la mode de penser, de parler, de se vêtir comme les Grecs, s'empara des Romains, réforma une partie de leurs opinions, changea l'énergie de leurs expressions, en les adoucissant par les séductions de l'éloquence, le costume eut aussi ses variations. Dès lors, plus de ressemblance

(1) Dans les *Métamorphoses*, Ovide dit : *Vincla duo pedibus demunt;* Virgile, dans l'*Énéide*, l. 8, *et tyrrena pedum circumdit vincula plantis.*

Digitized by Google

entre la manière de se vêtir à Rome, et celle dont le paysan russe est vêtu depuis des temps immémoriaux.

Aussi, est-ce très-improprement qu'on a assimilé les *anutchi* des Russes au cothurne : Eschyle fut l'inventeur de ce dernier, pour grandir les acteurs qui représentaient les héros de ses tragédies. Un paysan russe marcherait mal avec des talons hauts de trois pouces.

La noblesse, une grande partie de la bourgeoisie ont quitté en Nouvelle Russie le costume national ; les dames adoptent aussi celui du reste de l'Europe, que leurs grâces naturelles savent embellir.

Il est dans la bourgeoisie une classe de gens dont le luxe doit principalement éclater sur les vêtemens de leurs femmes ; le beau sexe, le même dans tous les pays, quant au vœu de plaire, a, dans celui-ci, le talent de persuader aux époux que leur honneur est lié à la mise de leurs épouses.

Il n'est pas possible de trouver d'objet de comparaison entre le vêtement des femmes russes et celui des grecques et des romaines : elles n'ont entre elles de commun que le fard, mais avec des restrictions à l'honneur des femmes russes.

Les Romaines avaient deux visages : celui de la maison, pour l'époux, c'était le visage domestique ; il était couvert d'une pâte que Popée inventa. Juvénal nous apprend que « les lèvres de l'époux s'y

Digitized by Google

» prenaient à la glu. *Hinc miseri viscantur labra*
» *mariti.* »

Le second visage était pour les amans. La femme russe, au contraire, n'a enlaidi sa figure avec du blanc, du noir et du rouge, que pour payer le tribut à l'usage ; rendue chez elle, sa figure est toute à la nature, un seau d'eau la débarbouille.

Sous Auguste, il n'y avait que les femmes de qualité qui osassent mettre du rouge ; mais après lui, ce fut l'usage général. En Russie, au contraire, il paraît que de tout temps les femmes se sont fardées.

Danse.

La danse russe a un caractère qui lui est particulier ; c'est une action où l'on distingue l'exposition, le nœud et le dénoûment.

De bonne foi, convenons qu'il y a une distance énorme entre cette danse et ces froides contre-danses, ces anglaises, etc., où, aux ordres d'un orchestre, on saute pour le plaisir de sauter, où l'on recommence la même figure jusqu'à ce que la fatigue termine la monotonie de la danse.

Dans la danse russe, au contraire, tout est jeu, motif, action. Une pantomime décente (1) est l'in-

---

(1) On abuse de tout, mais la décence m'a paru le plus strictement observée dans la bonne compagnie.

hez le peuple, on y retrouve l'âme, le sentiment, le jeu, la diction même la mieux exprimée. Un paysan ne serait

terprète de vos sentimens; c'est vous qui subordonnez l'orchestre, qui trompez à votre gré l'attente du spectateur, en introduisant une scène nouvelle; qui terminez quand il vous plaît, qui jouissez, en un mot.

Sont-ce les Grecs qui ont fourni aux Russes ce genre de danse? Un pédant écrira des volumes pour le prouver; je l'ignore. Eh! pourquoi cette fureur de vouloir trouver à toutes choses une origine fixe, comme s'il n'était pas permis à un peuple gai et spirituel d'être lui-même l'auteur de ce qui nous frappe dans la manière de varier ses plaisirs? Je ne fais ici que des comparaisons entre les usages anciens et les usages russes; je me garde bien de perdre mon temps à établir *ce que ni d'autres*, ni moi, ne saurions prouver; ainsi, quoi qu'il en puisse être, cette danse faisait les délices des Ioniens, avec cette différence que l'Ionie étant le pays le plus voluptueux de l'Asie, « sa musique, sa » danse, sa poésie, se sentaient de sa mollesse. » Il serait aussi indécent que déplacé de décrire la danse de Samos; elle avait à Milet un caractère piquant, parce qu'il y régnait plus de décence.

Les Romains avaient pris des Grecs là danse nuptiale; les Grecs la tenaient des Égyptiens; mais ni

---

pas aussi éloquent dans ses discours qu'il l'est dans sa danse; l'éducation lui manque dans le premier cas, son âme lui suffit dans le second.


Digitized by Google

les Égyptiens, ni les Grecs, ne se permirent les obscénités que Tibère autorisait à Rome.

Chez les Russes, dont les mœurs étaient pures, la danse des noces participa de ces mœurs, et conserva la décence que les Romains avaient négligée.

Il ne faut pas confondre ce genre de danse avec la *khorovodi*, ou danse nuptiale russe, qui s'exécute en dansant en rond.

A Rome, la fureur de la danse nuptiale alla si loin, que les jeunes gens de qualité remplaçaient les acteurs à gages, et Domitien chassa du sénat « des pères conscrits qui s'étaient avilis au point » d'exécuter en public ces sortes de danses. »

Ainsi la danse nationale russe remonte à l'antiquité la plus reculée, sans avoir altéré les mœurs, sans avoir provoqué ce goût de libertinage qui perdit Athènes et Rome.

Danses champêtres.

« Pan, qui les inventa, voulut qu'elles fussent » exécutées dans la belle saison, au milieu des bois. » Les Grecs et les Romains avaient grand soin de » les rendre très-solennelles dans la célébration des » fêtes du dieu qu'ils en croyaient l'inventeur. Elles » étaient d'un caractère vif et gai : les jeunes filles » et les jeunes garçons les exécutaient avec une cou- » ronne de chêne sur la tête, et des guirlandes de » fleurs qui leur descendaient de l'épaule gauche » et étaient rattachées sur le côté droit. »

Digitized by Google

Ce que je viens de transcrire est littéralement observé par les paysans russes : au lieu de couronnes de chêne ils se servent, en Nouvelle Russie, de fleurs jaunes, également disposées en couronnes, et les guirlandes sont remplacées par des gâteaux qui ne gâtent rien à la fête.

Danses militaires.

Les danses militaires sont très-anciennes en Russie ; elles nous rappellent celles des Spartiates qui, braves comme les Russes, allaient en dansant à la rencontre de l'ennemi. De nos jours ces danses sont tombées en désuétude ; en changeant les armes on a nécessairement rendu la danse armée difficile et dangereuse ; une baïonnette bien affilée n'est point propre à cet exercice. On se contente, dans la cavalerie, de frapper les éperons l'un contre l'autre, d'agiter les garnitures des sabres de manière que leur cliquetis marque la mesure.

La danse des Romains consacrée au dieu Mars ne peut être considérée comme une danse militaire, puisque c'étaient douze prêtres qui dansaient en chantant des hymnes en l'honneur du dieu des combats.

La danse des Kozaks appartient en propre à la Nouvelle Russie ; elle a été répandue dans tout l'empire ; les étrangers la connaissent aussi.

Digitized by Google

Musique militaire.

Nous ignorons depuis quelle époque les matelots et les soldats russes sont dans l'usage de chanter en chœur; tout ce que nous avons éprouvé de ces chants, c'est qu'ils ont un caractère national qui plaît, des modifications imposantes, une harmonie qui va droit à l'âme, puisque c'est celle des braves.

FIN DU SECOND VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE.

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

L

à la fin du Tome II.

Bouches du
is - Outhouk
Koslogrisova
Aglasakit
nitche
6
9

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google